

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC

MÉMOIRE
PRÉSENTÉ À
L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À RIMOUSKI
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR
MICHELINE MORISSET

LES MOTS POUR SÉDUIRE
OU
SI VOUS DITES QUOI QUE CE SOIT MAINTENANT,
JE LE CROIRAI

NOVEMBRE 1994

Université du Québec à Trois-Rivières

Service de la bibliothèque

Avertissement

L'auteur de ce mémoire ou de cette thèse a autorisé l'Université du Québec à Trois-Rivières à diffuser, à des fins non lucratives, une copie de son mémoire ou de sa thèse.

Cette diffusion n'entraîne pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits de propriété intellectuelle, incluant le droit d'auteur, sur ce mémoire ou cette thèse. Notamment, la reproduction ou la publication de la totalité ou d'une partie importante de ce mémoire ou de cette thèse requiert son autorisation.

Ce mémoire a été réalisé à l'Université du Québec à Rimouski dans le cadre du programme de la Maîtrise en études littéraires, extensionné à l'Université du Québec à Trois-Rivières.

Les mots pour séduire

ou

*«Si vous dites quoi que ce soit maintenant,
je le croirai»*

REMERCIEMENTS

Avant tout, j'exprime ma reconnaissance à l'endroit de mon directeur de mémoire, Monsieur Paul-Chanel Malenfant, pour la confiance et la liberté qu'il m'a accordées, pour le support apporté et pour ses lectures complices. Ses qualités de poète ont été pour moi un stimulant de premier ordre; un désir de faire entendre ma voix.

Je souhaite aussi témoigner ma gratitude à Monsieur Robert Dion qui, tout au long de mon cheminement d'étudiante, m'a motivée et soutenue; il va sans dire que je comptais beaucoup sur sa lecture que j'estime avisée. Sa rigueur critique m'a donné l'occasion d'interroger à nouveau mon travail.

En outre, comment ne pas remercier sincèrement Madame Louise Dupré qui accepta d'être la lectrice externe; ses commentaires judicieux ont apporté un autre éclairage. D'un même souffle, je souligne les propos échangés avec Madame Monique Dumais, lesquels, féconds, m'ont aidée à terminer ce mémoire.

Je m'en voudrais d'oublier, ici, Madame Madeleine Gagnon à qui je dois mon retour à l'écriture. Sa disponibilité, sa lecture attentive et ses précieux encouragements furent primordiaux pour moi. Parfois, la vie nous offre de ces cadeaux.

Ainsi, puis-je passer sous silence l'amitié bienveillante de Patricia Posadas et d'Éric Gauvin à qui j'ai confié des fragments de mémoire et des morceaux

d'existence. C'est leur complicité qui me fit poursuivre mon ouvrage à l'heure où le découragement me minait.

Je tiens à remercier Paul, mon complice, ce plus fidèle allié qui accepta de voir «sa blonde» s'enfermer, semaines et fins de semaine, entre les murs d'une chambre, pour réaliser non seulement ce mémoire mais pour rendre à bon port un baccalauréat et une maîtrise en études littéraires.

Je note aussi l'aide technique de Madame Martine Lavoie. N'eut été de son appui constant et de son professionnalisme, ce texte risquerait d'être encore un lot de feuilles sans ordre.

Merci aussi au Fonds pour la Formation de Chercheurs et l'Aide à la Recherche dont le soutien financier m'a permis de mener à terme ce mémoire.

Et merci enfin à tous ceux que j'oublie mais dont l'enthousiasme et le support ont été, pour moi, salutaires.

TABLE DES MATIÈRES

Avant propos.....	viii
Au début: un blanc.....	2
Peigne de plastique rose.....	7
Chimère de fusion.....	10
Conversation I - Cette béance qui m'amène vers vous	13
Une boîte à soi.....	23
La voix de l'autre.....	29
Beauté... fatal!.....	33
Conversation II - Parures, vous dites? Vous dites parures.	38
Rouge passion, vert buisson.....	49
Entre elle et lui.....	52
Conversation III - Dans le pli de l'ornement.....	60
Une nuit de pierre.....	64
Colourings 02985.....	65
Désir de Cuir.....	67
Histoire de Papier.....	71
Conversation IV - Puisqu'il s'agit de plier-déplier.....	90
À toi que je ne cesse de tuer.....	98
Resquif.....	99
Un excès de vide.....	105
Conversation V - Entre vous et moi.....	106

Empreintes	120
Olé!	126
Non!	129
Derrière le voile de son chapeau	130
Elle n'irait plus au champ, la vieille.....	137
Interpellation I	141
À l'an 2020, peut-être.....	154
Je suis	158
 Bibliographie	 163

AVANT PROPOS

Entre vous et moi, il s'agit d'une histoire de séduction. C'est toujours l'histoire d'une séduction. Et voilà tout le drame. Ne suis-je pas devant vous, en plein cœur de l'arène, dans ce lieu de l'ultime représentation: théâtre de la mort, avec pour unique souci le désir de vous charmer? De quels habits devrais-je me parer, de quelles manipulations userais-je dans ce livre pour, tel l'abuseur de Séville, goûter — douceur extrême! — au plaisir de triompher, petit à petit, de votre résistance pour qu'ainsi réduits, vous vous laissiez amener à l'écart, à la dérive, bien loin de votre voie. *Se-ducere*.

Oui, me voici dans l'arène, nous voici dans l'arène, entre danse et face-à-face poignant, faena, à ne plus savoir qui de vous, lecteur, ou de moi, scriptrice, revêt les habits du torero ou manifeste l'énergie du taureau. Duel. Et Jean Baudrillard d'affirmer:

La loi de la séduction est d'abord celle d'un échange rituel ininterrompu, d'une surenchère où les jeux ne sont jamais faits, de qui séduit ou de qui est séduit, pour la raison que la ligne de partage qui définirait la victoire de l'un, la défaite de l'autre, est illisible.¹

Cependant, tremblante comme je me sens aujourd'hui (n'en croyez rien, voilà une stratégie), j'ose faire une prédiction. S'il faut parler des ravages de la séduction et de son inévitable chute vers la mort, il y a fort à parier que je deviendrai le taureau sacrifié ou le toréador que la charge d'une corne aura tué. J'accepte cette fin, je consens à donner la main au Commandeur pourvu qu'une

¹ Jean Baudrillard, *De la séduction*, Paris, Gallimard, coll. «Folio Essais», 1979, p. 39.

seule personne murmure: *«Elle a su me conquérir.»* À moins que dans un dernier cri, j'ose révéler: *«De grâce, n'avouez pas que je vous ai séduits pour que plus tard, revenant à mon tour auprès de vous, je puisse déployer à nouveau toutes mes stratégies, mes ruses, mes artifices afin que jamais ne cesse cet envoûtant échange, ce tournoiement de signes, cette conjuration, afin que se poursuive ce jeu délicieusement maléfique et immoral de la séduction.»* Car, que serait l'existence sans cette part d'enchantement entre nous, sans ce défi éternellement recommencé?

Seducere. Écrire. *Seducere*, écrire la séduction, non sa philosophie mais son affirmation, pervertissant, ici, les mots de Roland Barthes dans ses *Fragments d'un discours amoureux*. Car, c'est bien de cela qu'il s'agit. Une femme ose l'écriture, se permet le livre. Un livre où se répondent, se parlent, s'entremêlent des récits fictifs et des fragments réflexifs, tous reliés d'un même fil qui les ordonne: la séduction. Un bouquin entre nouvelles et essais où les personnages, à l'identité parfois vacillante, se prennent à ressembler aux narrateurs dont le statut suscite aussi quelques interrogations, brouillant ainsi les pistes pour un lecteur qui devra parcourir les pages de cet ouvrage comme on lit un roman.

Une femme dit séduction et se souvient, pourtant, combien ce lieu a servi d'arme contre elle.

Il me tombe des histoires et des réflexions. Indéfinissable ce désir de vous les offrir.

«Ici, la communication reste inachevée, elle demeure ouverte, décevante et angoissante [...] mais peut-être est-elle alors moins trompeuse qu'aucune autre et plus proche de l'exigence de toute communication.»

Maurice Blanchot
Le livre à venir.

*«Tous les verbes ont un mode secret:
derrière l'indicatif et l'impératif,
le séductif.»*

Jean Baudrillard
Les stratégies fatales.

Au début: un blanc

«Je n'ai aucun espace pour être, ni d'endroit où aller. Mon écriture est le produit de ce manque, la mémoire de la terre perdue.»

Jeanne Hyvriard
«À bord de l'écriture», *L'écrivain et l'espace*.

C'était un piège. Rien ne permettait d'en douter. Elle l'avait conçu le jour même de ma naissance. À son insu, fort probablement.

Une chambre, des murs beiges, beige saumon, et un lit, vaste rectangle blanc sur lequel repose une femme. Puis, une lumière vive, venue de je ne me rappelle où, me fait cligner des yeux et perdre, pour un instant, le visage de cette femme: ma mère. Septembre, l'automne s'égraine, voit ses feuilles tomber, tandis qu'à l'intérieur d'un hôpital, une nouveau-née attend que le regard de sa mère s'éprenne d'elle. Une nouveau-née attend.

Ma tête, encore sans tonus, glisse du creux de son bras à son poignet. La femme n'exécute aucun geste pour retenir. Bientôt, l'infirmière nous séparera. Il est des rencontres éphémères. Quelques minutes encore... question de règle. Normalement, je devrais réclamer son sein ou elle devrait me le tendre mais déjà, entre nous, la tendresse passe mal.

Entre nous: la figure de mon père, son menton rugueux sur ma peau neuve, son odeur citronnée quand il se penche avec affection vers moi. C'est étrange cette façon qu'il a de m'abandonner. Il regarde ma mère, s'incline pour déposer un baiser, un long baiser me semble-t-il, sur ses joues un peu blêmes. Elle lui sourit. Ma vision s'embrouille à cause d'une fiction qui s'affole, se désespère. Comment posséder l'attention de celle qui me fit apparaître, hier, à travers cris et contorsions entre les plis de son sexe? Comment?... Ce besoin de garder pour moi seule tout son amour. Fixation. Je rive mes yeux à la cravate en soie de papa et l'envie me prend de serrer le nœud, serrer le nœud, serrer le nœud jusqu'à l'infini.

Je n'arrive plus trop bien à me souvenir pourquoi, à cette époque, je n'ai pu exécuter mon projet. Sans doute avais-je déjà pressenti l'allié qu'il pouvait devenir pour moi, à moins que, distinguant la douceur sur les contours de son visage, je l'aie jugé capable d'aimer deux femmes à la fois. Ainsi ma rage de tuer se dirigea contre maman. Je me rappelle, toutefois, qu'évoquant l'idée, je lus un tel désespoir sur le front de mon père qu'il m'apparût nécessaire d'oublier mon intention. Je compris que tuer ma mère c'était aussi perdre l'amour de son mari. Il me fallait dès lors consentir à les perdre tous deux. Ce que je fis.

Ma mère demeurait étendue sur son lit. Je pleurai. Des sanglots plein la bave, comme un dernier appel en leur direction, ou comme un premier geste d'affection — entre maladie et amour. L'infirmière en profita pour me coucher dans un moïse. Fallait-il comprendre qu'elle nous estimait, ma mère et moi,

trop fragiles pour partager le même espace? Trou. Béance. Ainsi, j'apprenais à devenir une faille, un dérisoire manque que rien ne peut combler.

Sur une table de chevet, on avait déposé un verre de plastique turquoise près duquel miroitait un chapelet, des petits grains de cristal qui dessinaient sur le plafond un arc-en-ciel. J'ai déduit que dehors, il faisait beau. Je me suis laissé distraire quelques instants par la nudité des murs; celui devant moi paraissait balafre d'une craquelure, longue, très longue. J'ai fermé les yeux — par sensibilité.

Aujourd'hui, j'exhibe mes manques comme d'autres leurs moignons pour rappeler les combats qu'il a fallu mener, les tensions et séquelles laissées par les assauts d'autrui. J'affiche par impudeur, par agressivité, avec dans l'œil la férocité d'un animal. Vengeance. Ça crie; un bruit de bête traquée. Un son de griffe, des griffes qui marquent le sol pour s'inventer un destin, quitte à ne rien dire qui ne soit vrai.

Il est probable que mon histoire initiale ne ressemble pas à celle-là, mais c'est celle que je porte. Ça frappe sur ma nuque pareil à un gong et ça m'oblige à m'incliner. Il semble que le temps n'y fasse rien, pas même donner d'autres issues à ma mémoire. Les heures défilent et imposent juste un peu plus de poids à mes épaules. Cette douleur, cette brûlure à la base des omoplates: une façon de marquer l'exaspération, une inclination à la mélancolie. Je suis ombre. J'ai choisi d'épouser la victime comme d'autres jouent aux rebelles — les errants toujours se rejoignent. Et ça parle dans mes maux. Peut-être suis-je poète? Je

sculpte des lettres de feu dans la chair du tendre. Tatouage. Et les signes creusent des rigoles où le sang perle. Mes doigts plongent dans le liquide chaud pour dessiner sur mes lèvres d'autres lèvres qui m'embrassent.

Certains soirs, retirée dans mon appartement, je me couche contre le sol. Je ne sais pas trop pourquoi. La tête tout près des genoux je ne bouge plus. Les soirées où je me porte mieux, je m'assieds dans ma berceuse. Douces vibrations. Mémoire du ventre, avant, avant que n'adviennent les cris et la déchirure. Comment aurait-elle pu aimer celle qui lui transperça les côtes à l'heure des eaux qui éclatent? Comment aurait-elle pu chérir celle qui refusait de voir le jour? «Ne m'en veux pas, maman, c'est plus douillet au-dedans qu'au-dehors. Ne m'en veux pas, maman. Pousse, maman, pousse.»

Aussi, me rappela-t-elle, un matin, ce bel accouchement de mon frère, tendre et docile, qui se présenta sans heurts entre ses cuisses. Dès lors, je compris qu'entre ma mère et moi le souvenir du sang et de la douleur avait pris trop d'importance pour que le reste de notre récit commun n'en porte pas les traces. Une vraie histoire de famille avec des liens de sang mais hors des veines, du sang qui fuit, du sang qui tache. Indélébile tel l'encre. Ainsi se tisse l'écriture d'un désir comme on signe l'impossible. Après l'aigreur du lait: l'encre.

Je me berce. La vitre tinte sous l'ondée. Cette sonorité triste je suppose qu'il s'agit de la pluie. Mon mascara brûle en coulant. À mes pieds, s'accumulent tous les journaux de la semaine que je n'ai pas même lus. Je laisse constamment les quotidiens traîner pour me donner un petit air occupé si jamais quelqu'un

songeait à venir me visiter. Yvan m'a quitté depuis trois semaines. Il n'a pas même laissé son gros chandail de laine beige comme l'avait fait Bernard il y a six mois. Je dicte encore le récit d'une chambre et d'une absence. Une catastrophe qui s'acharne sur des ruines.

Le vide s'entête; je collectionne les êtres, leur souffle, leur corps, à la recherche d'une tendresse qui ne disparaîtrait pas avec le lever du jour. Les bars: l'odeur, la fumée, les hanches que l'on frôle en ayant l'air de s'excuser, et mon fard sur mes paupières et mes jupes un peu trop courtes. Parfois j'oublie les noms; ces hommes qui passent, parfois je tente en vain d'oublier un visage. Je cherche. J'ai en maintes occasions pensé trouver, bien que ma mère ne vienne pas quand je crie, pas plus que ne demeurent près de moi les hommes qui m'ont appelée je t'aime. Chaque fois, pourtant, je crois les reconnaître derrière le masque couvrant leurs yeux et les mensonges de leurs mots. Toujours, je suspends l'amour sur de nouveaux visages pour construire ce qui n'existe pas encore mais que, néanmoins, je n'ai cessé d'imaginer, comme une quête, comme une tendresse oubliée. La main de ma mère que mes cheveux n'ont pu garder. Erreur de trajectoire.

«Dans sa mémoire, il y avait cette vision excessive de l'enfance qui resurgissait parfois, éveillant une douleur dont elle souhaitait se préserver.»

Madeleine Ouellette - Michalska
La fête du Désir.

Peigne de plastique rose

«Que peut-il en être d'une femme qui reconnaît le processus et qui, de fait, d'âge et d'histoire, de corps, en rencontre l'inexorable?»

Nicole Brossard
L'amer ou Le chapitre effrûé.

C'était seulement l'espoir d'une main qui m'aurait caressée, mais les jours se resserraient sur mes rêves clos.

Ma mère couchée. Toujours couchée le matin.

Marcher sur la pointe des pieds dans sa chambre. La réveiller quand même: mes nattes à tresser.

À genoux devant elle. Peigne de plastique rose dans mes cheveux. Vouloir démêler jusqu'aux racines.

Séparation. Raie serpentine. Soupir.

Recommencer. Tête penchée.

Douleur de la séparation. Encore à genoux devant elle.

Ma mère toujours couchée.

File un mauvais coton-Étire mes boucles-Passe le peigne-Fait de l'ordre-Ligne droite.

Ses doigts dans mes cheveux. Deux brins dans une paume. Un brin dans l'autre. Drôle de lien - dur métier. L'amer au bord des lèvres. Élastique rond. Gestes-trames-usés-chaînon de mythologie quotidienne. Mémoire des quenouilles-de doigts qui saignent.

Injonction. Tourner de l'autre côté. Simple déplacement.

Fille toujours déplacée.

Cou penché. Nerfs à vif. Tirer cheveux. Mes yeux dans l'eau. Ma mère couchée dans l'odeur tiède des draps. Élastique serré. Son doigt pris contre ma natte.

Ça touche à moi.

Tirer cheveux.

Une tresse plus haute que l'autre. Soupir. Défaire. Recommencer dans l'impatience grise du matin.

Retresser les cheveux. Avant la classe. Les longs brins blonds entre les dents roses. Tirer cheveux. Fille pleure. Boule dans la gorge. Le père contre le cadre de la porte. Encore contre.

Deux tresses bien égales. Lisser le toupet jusqu'aux yeux derrière le silence des larmes ravalées. Mettre boucles rouges. Du satin pour mes tresses de première de classe.

Serai bonne.

M'aimeront.

Tu dois.

Histoire de génération.

Ma mère couchée.

Toujours. Trop loin pour les baisers.

Porte close.

Bientôt la cloche.

«Le silence qui se prolongeait n'était pas de ceux
qu'on pouvait meubler par des images banales
C'était un de ces silences exacts, intimes, dont plus tard
on découvre qu'ils ont retenu beaucoup de cris.»

Chochana Boukhobza
Un été à Jérusalem.

Chimère de fusion

«fouille son visage
et peu de reste
terre bordée autour du vif.»

Huguette Gaulin
Lecture en Vélocipède.

Penche-toi pour que ma bouche se colle à ton sein
et
que je dorme dans l'angle de tes bras.

J'ai pris des morceaux de toi pour m'en faire un songe et la nuit, soudain, est revenue sur ses pas. Je t'avais sculpté une bouche douce et ronde, fallait-il que j'aie oublié la rugosité de ta chair? La lumière fuit. Il ne reste plus qu'un peu de vie, un très mince espace pour le souffle qui se cherche, vacille, s'inquiète. Je rêvais de mes paumes glissant sur ta nuque mais l'arête de ton cou s'appelait vertige. Je rêvais de mes paumes sur la rondeur de tes seins... mais j'ai mesuré l'égarement. Je crois que tu ne sais pas donner. Si tu soupçonnerais combien je n'ai jamais su prendre, peut-être te risquerais-tu un peu?

Hier, j'ai regardé par la fenêtre. Une envie folle de te trouver derrière le halo de buée que mes lèvres silencieuses traçaient dans l'attente. Non-lieu. La vitre m'a semblé pâle, mon visage blême. Une complicité dans l'éloquence du vide. Je désigne une ombre. À moins qu'il ne s'agisse d'un éclat de soleil, d'un souvenir

dans les passions qui s'effritent, dans les magies de glaise que la mer bascule? Je parle d'une fascination. Du cœur frappé qui coule à travers tout. S'accrochent à ma mémoire des instants de feu, des images enchantées, des poèmes d'amour. Lettres qui brûlent, qui baisent. Je m'applique à t'arracher de tous mes lieux, de toutes mes déchirures mais mes doigts s'épuisent et se tachent de sang. Regarde, mes paumes, mes paumes pleines de fragments de toi. Tu ressembles à une vieille histoire dont les ruines ne cesseraient de se fossiliser contre moi. Et pourtant, hier à peine, tu me disais je t'aime. L'éternité n'existe pas. Peut-être même la pierre se décape? Parfois, sans que le vent l'assaille. Juste le temps, juste les heures, l'usure. Et puis, la cassure, et tout ce sable qui s'accumule en bas du rocher comme un vestige de plaie. Je voudrais mettre mes pas dans cette terre, m'y perdre, m'y enfoncer. Être prisonnière. Ne plus m'en dégager pour éviter la course qui, peut-être, me mènerait, folle et brisée, vers toi. Enfoncer ma tête sous l'eau, me noyer et te perdre avec moi. Accident ou rite sacrificiel? Je n'inverse pas les signes. Je pousse le vieux cri du manque initial. J'installe le théâtre des gestes vains et des émois déçus: mises en scène piégées où s'enracine une femme qui s'agrandit à la mesure de l'autre. Tu ne reviendras pas parce qu'un matin tout simplement je t'ai entendu le dire, parce qu'un matin, après une nuit sans sommeil, tu as fixé le ciel, les nuages, avec tes yeux de rapière et d'hostilité. J'aurais souhaité une étreinte, même fausse. J'aurais accepté n'importe quoi, toutefois tu avais déjà choisi de ne rien m'offrir. Alors, j'ai cessé d'être quelqu'un. Encore aujourd'hui dans le fouillis des lambeaux de chair, je m'efforce de découvrir ma trace et comprends qu'il est vain de cerner l'impossible. Je suis ce qui ne s'énonce pas. Fille gelée, sans mots.

Langue muette. Et moi qui voudrais tant que tu cesses d'être le silence que je dénonce! Mais tu demeures cette pierre qui reste close, ce roc qui me meurtrit. Et, bien que le mur m'aspire et me casse, je continue de consentir à la catastrophe. Tu romps mes os, tu me tiens sous haleine du froid. Parfois, je me demande pourquoi je t'aime.

Puis la question s'estompe quand s'impose l'idée de mourir, cette chose étrange qui me hèle dans ma matière déjà inerte. Un désir de me fondre dans ma propre peine, un faible écho pour me parler de quiétude. Ainsi s'ouvre un minuscule interstice et là seulement, ton nom se vide d'espoir, de cet espoir ridicule que je gardais au revers de mon poignet. Juste avant que n'advienne ce goût du sang sur la lame. Juste avant.

Lorsqu'un vivant découvre sa vocation de spectre, il organise théâtralement sa disparition.»

Claire Lejeune
Âge poétique, âge politique.

* * *

Conversation I

Cette béance qui m'amène vers vous

Écrivant, je doute. Pourquoi faut-il que je m'immisce, ici, entre les pages comme une auteure qui refuserait de faire confiance aux mots et nierait la capacité de comprendre de ses lecteurs? Que cache cette volonté du discours théorique et du texte réflexif sinon le besoin de vous parler encore. Je vous détourne de la fiction, du fantasme, de l'illusion. Je romps le possible charme et vous amène ailleurs. Nous évoluons ensemble dans le mouvement. «L'[H]omme n'est jamais aussi semblable à lui-même que lorsqu'il est en mouvement.»² Nous voici dans l'aller-retour, dans l'antre, dans le jeu des textes complices et des paroles nourricières. «Moment de se saluer, où la main gauche et la main droite, de toute éternité, se cherchent et se rejoignent pour s'assurer l'une l'autre de leur existence.»³

Je marche avec vous, à travers les mots, tournée vers le désir de penser autrement, de réfléchir. Reflet. Des récits se sont écrits, un peu en dehors de moi, ravis à une zone d'ombre, à cette béance de la parole. Fracture, clair-obscur où la langue sans cesse se déplie, se dénoue et nous oblige à la questionner encore. Ainsi je ne sais guère trop ce que mes fictions contiennent et je veux prendre ce temps pour chercher, pour éclairer les labyrinthes, pour dénouer les vieux fils et tout ce qui tarde à me mettre au monde. Trouver dans le réseau

² Propos de Le Bernin, cité par Colette Helard-Cosnier dans *L'illusion comique* de Corneille, Paris, Bordas, 1988, p. 11.

³ Claire Lejeune, *L'issue*, Belgique, Le Cormier, 1980, p. 165.

compliqué des passes et des chemins tortueux, une fissure, un minuscule point où naît le sens.

Car me traverse la question du sens. Et pourtant, toujours ces blancs à la place des réponses. Des blancs denses, sans issues. Le verbe se dérobe et me provoque comme s'il fallait que je poursuive inlassablement ma marche, en quête d'échos. Écrire puisque, à l'origine, bruissent le dénuement, le manque, la présence de l'autre absent. Écrire pour oublier la disparition, comme le jeune héros de Proust à Combray qui, dans une tentative de se soustraire à la séparation d'avec sa mère, lui adresse une lettre la nuit venue. Écrire pour réanimer l'absence, la barrer sachant qu'avec la naissance, vient cette redoutable certitude du visage mortel. Il me semble que l'écriture commence par la perte, par le sentiment de la pure perte. Une sommation jaillie du vide. Je parle à cause de la mort, mais aussi parce que je suis à côté d'elle, sur l'autre versant, là où les mots exigent un territoire. Une voix s'ouvre par effraction dans la raie souveraine du silence. Un chant ténu, un souffle s'allie au dénuement. L'écriture est le murmure du désarmé. Mes doigts fouillent le creux, déterminés à faire de cet irrésistible centre, de ce vertigineux labyrinthe, le lieu par où émerge la réponse, par où pointe, derrière les ruines, la brillance du fil d'Ariane.

Je suis destinée à vous inventer, vous qui me côtoyez, vous qui me lisez, parce que, de tout temps, vous m'échappez. Je peux, à l'infini, recréer cet instant où nous fûmes dans les bras l'un de l'autre, votre bouche dans la mienne, nos deux corps cimentés. Tracer des lettres pour combler la distance entre moi qui vous aime et vous à l'autre bout. Je nous immobilise dans un

espace qui nous encercle, nous met à l'abri, espace ressemblant à la fois au bonheur et au poème. Re-crédation. Entre nous, alors, la riche coulée des phrases pour un moment nous abreuve et exauce nos désirs. Dans cette prolifération de marques, dans tout ce qui se manifeste, s'agite un troublant espoir, c'est le récit d'un appel: *dites-moi qu'enfin, je parviendrai à vous plaire, moi dont les mains sont pleines de tatouages.*

Écrire comme séduire. Écrire pour séduire. Avance pathétique. L'aveu même en est obscène. Il faudrait taire cette quête pour que je puisse vous conquérir sans que vous sachiez que je vous appelais, sollicités par un charme, une voix que vous n'entendriez pas. Je me doute que je dis trop fort la demande d'amour, peut-être auriez-vous préféré vous laisser subjugué par mes silences. — La séduction d'une lettre concise. — Mais je ne sais pas taire parce que, précisément, je viens de l'absence de mots. Alors, je multiplie les signes, comme autant de paroles à décrypter.

Je produis et reproduis, je rajoute des mots, je maquille comme s'il s'agissait de prouver que l'essentiel est le superflu. Cet excédent, ce trop qui, outrageusement, s'expose au regard, «l'horizon sacré des apparences»⁴. Des créatures en surface s'appellent et se célèbrent, dès lors, offrir au discours l'espace pour se livrer à sa propre figuration. Donner au visible toute sa royauté, à même ce lieu puiser ce qui nous désarme et nous ébranle. Je voudrais que vous tressailliez à la vue du fard, que deux traits de moi gravés sur le

⁴ Je reprends ici le titre de l'un des chapitres du livre *De la séduction* de Jean Baudrillard, *op. cit.*

papier vous sollicitent. Mais peut-être le chant qui nous ensorcelle est-il d'une autre nature?

Je parle de fixer ce qui nous échappe, de rattraper ce qui fuit, ces traces partout d'un sens qui déborde sa forme. Ainsi, un indice réglerait ses comptes avec un objet interne. Sous l'épaisseur des marques, se logerait alors une ombre, esquisse d'un reflet, d'un envers, d'un non-dit qui nous fascinerait, nous appellerait et nous autoriserait à nous engloutir, du moins pour un instant, dans le puits de la psychanalyse. Vouloir déchiffrer l'énigme, l'indicible, l'informe. Derrière un visage, une écriture, tenter la reconnaissance de l'origine pour vivre une expérience limite avec l'oubli, avec cette part de soi perdue. Îles effacées. Prêter attention à ce qui se dissimule entre les lignes, au vent qui siffle parmi les branches, percer le troublant secret des mises en scène et révéler au grand jour les visages qui jouent les travestis. Infinie chute des masques. Un univers expose sa multiplicité mais nous tendons l'oreille à ce qui vibre et chante à l'autre bout de son tumulte. Nous prospectons l'inconnu, animés de cette joie toute simple de l'enfant dont la curiosité se voit récompensée par une découverte. Fascinés, nous lisons des empreintes sans matérialité, nous évoluons dans l'effraction du sens, nous entendons ce qui se récite tout bas.

* * *

Un mot, un geste, et ce frisson sur votre paupière, que racontent-ils? Usage maléfique des représentations où un signe se reconnaît hanté par maintes énigmes. Ainsi s'expose l'univers de la séduction, ce langage qui derrière son déguisement narre une longue histoire. Marque-récit. Nous voici conduits,

vous et moi, en ce lieu où l'inconscient, tel le style dans l'écriture, utiliserait une véritable rhétorique et mettrait en place ses propres figures.

Dans un article intitulé *L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud*, Jacques Lacan convoque la barre de l'algorithme de Ferdinand de Saussure⁵ pour lui donner l'allure d'une charnière, d'une articulation, d'une «barre de résistance» qui sépare le signifiant du refoulé, le lieu au-dessous duquel se loge une ou d'autres significations⁶. Un signe frémit, une inspiration méconnue essaie de se frayer un chemin. Indice. Un mot pour un autre. «Métaphore» clameraient de concert psychanalystes et poètes... Transport. Derrière le sens littéral mais connoté de ce trope classique perce un implicite, un discours latent, la trace d'une absence: déplacement métonymique. Un trop, une condensation, une surimposition de signifiants obligent notre regard à se poser ailleurs. Par-delà le délire, l'excès, la métaphore désigne le manque. Ça frappe à la vitre. L'interdit s'est levé, à l'autre bout du refoulement un «texte» a réclamé l'engendrement.

Est-ce, dès cet instant, affirmer que tout ce rituel, tout ce jeu, toute cette passion des apparences se réduit à une unique démonstration de créations symboliques? Parler de la séduction équivaldrait donc à discourir sur des formations substitutives, des résidus, des vestiges et à définir le destin du séducteur ou de la séductrice comme une métaphore, une maladie, une

⁵ Je fais appel, ici, à cette représentation du signe linguistique ($\frac{S}{s}$) qui se veut le résultat d'une association entre un signifiant et un signifié.

⁶ À cause du processus complexe de la censure, le signifiant lacanien, contrairement à celui de Saussure, n'est pas relié au signifié mais au refoulé. Toutefois il n'est pas dans le dessein du présent mémoire d'approfondir tous ces concepts-clés de la psychanalyse lacanienne; d'ores et déjà, j'indique, ici, l'importance de tout ce qui entoure la censure dans les diverses stratégies de séduction.

surdétermination devenue le «point précis où le sens se produit dans le non-sens»⁷? Une destinée est mise au défi. Abîme de surface.

Ainsi, le récit *Au début: un blanc* laisse paraître un corps de femme qui, souffrant, se consume à refouler les désirs et à multiplier les symptômes.⁸ Théâtralisation pathétique d'un drame qui pourrait se lire ainsi: *Vois ce que je rends visible. Vois, je traduis le vide qui me hante, ma béance, ce blanc à ma source. Je produis des signes pour combler le dénuement, le manque, la présence de l'autre absent. Remarque le déplacement que j'opère, le sens second que j'esquisse, toujours tendue vers le désir d'autre chose. Je suis celle qui fait remonter à la surface, celle qui multiplie les signes insensés.*

Un corps tel une page marquée, tel une pierre qui s'émiette de trop d'hiéroglyphes: «Et ça parle dans mes maux.» S'accumulent, métaphoriquement, dans la chair prise comme élément signifiant, des débris; se statufient les monstres de sa préhistoire: miettes, éclats, fragments, comme une longue protestation, comme un cri qui révèle les morceaux oubliés, barrés, niés. Une mémoire insiste pour se reproduire dans un transfert: «J'ai choisi d'épouser la victime.» Déguisement. Une quête d'amour, une faim de tendresse qui empruntent les chemins de la souffrance pour voir le jour, parce qu'elles n'ont pas trouvé d'autre lieu pour éclore. «Le désir exténué de la mélancolique n'a plus de freins: il veut tout, jusqu'au bout, jusqu'à la mort.»⁹ Dysfonction

⁷ Jacques Lacan, *Écrits*, Paris, Seuil, coll. «Le chant freudien», 1969, p. 508.

⁸ Dans *L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud*, Lacan insiste sur la double nature du signifiant dans la chaîne, signifiant qui se décompose en deux séries: celle métaphorique (Sa¹) du symptôme et celle, métonymique, (Sa²) du désir.

⁹ Julia Kristeva, *Soleil noir. Dépression et mélancolie*, Paris, Gallimard, coll. «Folio Essais», 1989, p. 96-97.

somatique où se condense en un seul corps une scène primitive qui se jouait à trois. «Je compris que tuer ma mère c'était aussi perdre l'amour de son mari. Il me fallait dès lors consentir à les perdre tous deux. Ce que je fis.»

Troublante affirmation dont le caractère obscène s'affiche avec bien plus d'excès encore quand nous constatons que ce visage n'a guère à se dépouiller pour dévoiler son extravagante et troublante nudité. Le vide témoigne dans le plein. Prise au vertige de la répétition cette femme condense et surimpose. «Mes doigts plongent dans le liquide chaud pour dessiner sur mes lèvres d'autres lèvres qui m'embrassent.» Maquillage, leurre, illusion. «Toujours, je suspends l'amour sur de nouveaux visages.» Sur une figure, sur un corps s'étalent des formes, des dessins, des couleurs. Voilà qu'elle appelle et tente dans l'immense variété de ces empreintes, dans ce vaste cérémonial, de se rapprocher de sa mère, de son père, de lui: l'homme, pour combler la distance. Univers de trompe-l'oeil où un être cherche dans l'eau trouble de son miroir un «je t'aime» égaré. Avec eux, avec vous, elle partage ses simulacres. Des artifices, comme des hommes, elle abuse, mais, fatalité, elle demeure celle qui réclame. Un fantasme s'agite au devant de la scène. Étrange mécanisme faisant que le mensonge, l'artifice, poussés jusqu'à la démesure, permettent paradoxalement de révéler une réalité «bien plus vraie» que toutes celles qu'elle aurait pu rationnellement et objectivement tenter de traduire dans l'analyse de ses formations-écran¹⁰. Reprenant à mon compte les mots de Lacan, je formulerais que ce langage a fait ses preuves, qu'il «produit tous ces effets de vérité dans l'homme sans que

¹⁰ Chez Freud et Lacan, entre autres, toute vérité se lit ou s'analyse à travers ce que Lacan nomme la "structure de fiction".

l'esprit ait le moins du monde à s'en mêler»¹¹. Quand elle s'approche avec le troublant étalage de ses charmes, nous la savons captée vive, saisie.

Toutefois, à cet instant, une part de moi résiste et s'irrite à l'idée de réduire cette femme à un sujet symptomal; je préfère reconnaître sous les manifestations de cette amoureuse une puissance latente. Il règne en ce lieu un cri, une protestation, la révélation d'un manque qui porte son dépassement, la trace d'un rêve fécond. Je vous invite à décoder derrière ces signes leurs potentialités créatives, celles qui se pressent de communiquer une expérience innommable. «Trop de tension, d'accrocs, d'attitudes et d'amour à réinventer.»¹²

Peut-être ici, vous et moi, avons-nous ainsi percé un secret, par contre, sommes-nous parvenus à cerner la vérité, à toucher du doigt le réel? Et si, sous cette première épaisseur, se trouvait une latence encore plus obscure? Lieu mouvant. La coïncidence parfaite entre la métaphore et ce qu'elle représente se révèle impossible. L'adéquation résiste, toujours la signification s'enrobe de mystère comme s'il fallait que s'avoue déçu notre désir de la correspondance. Nous n'en finissons jamais de lever des voiles. «Jamais la nudité n'abolira la séduction, car elle redevient instantanément autre chose, la parure hystérique d'un autre jeu qui la dépasse. Il n'y a jamais de degré zéro, de référence objective, de neutralité, mais toujours et encore des enjeux.»¹³ Conjoncture ironique, c'est précisément cette inépuisable recherche qui sollicite notre fascination. «Si toutes les énigmes sont résolues, les étoiles s'éteignent. Si tout

¹¹ Jacques Lacan, *op. cit.*, p. 509.

¹² Suzanne Lamy dans *Corps à corps avec la mère* par Luce Irigaray, Paris, Les Éditions de Minuit, 1979, p. 40.

¹³ Jean Baudrillard, *De la séduction*, *op. cit.*, p. 67.

le secret est rendu au visible, et plus qu'au visible: à l'évidence obscène, si toute illusion est rendue à la transparence, alors le ciel devient indifférent à la terre.»¹⁴ Envoûtante quête, épreuve déconcertante où nous faisons miel le vertige engendré par la prolifération de toutes ces créations symboliques. Trouver là une aire de jouissance et nous installer pour toujours dans cette manière autre de côtoyer le réel. Accepter cette part d'insaisissable, décevoir «notre exigence de sens, mais d'une façon enchanteresse»¹⁵. Dépaysement. «Le dépaysement ne signifie pas seulement la perte du pays, mais une manière plus authentique de résider, d'habiter sans habitude; l'exil, c'est l'affirmation d'une nouvelle relation avec le dehors.»¹⁶ Voilà qu'il convient de s'inscrire dans une logique différente, pour faire corps avec cette pensée brisée, cette part d'indicible qui bouscule, heurte, et foudroie. «Une histoire de ce qui échappe à l'histoire, et qui ne se nouerait pas dans le nom mais dans l'innommé.»¹⁷

Le sens se décourage. Aussi tenter de définir la séduction concourt à sa perte, risque de ruiner son attrait. Le mot même refuse le déshabillage, conscient d'affirmer sa présence dans la mesure où il s'identifie au monde de l'apparence et du mystère. Lorsque nous nommons séduction, nous désignons ce qui retient le souffle, nous désignons la magie, ce mouvement qui franchit, possède l'espace, sollicite notre émerveillement et nous amène à l'écart. Une «étincelle créatrice»¹⁸ émerge et permet le déploiement de tout un spectacle

¹⁴ Jean Baudrillard, *Les stratégies fatales*, Paris, Grasset et Fasquelle, 1983, p. 61.

¹⁵ *Ibid.*, p. 57.

¹⁶ Maurice Blanchot, «Parole de fragment», *L'entretien infini*, Paris, Gallimard, 1969, p. 452.

¹⁷ Françoise Collin, «Voyage à Lausanne ou la marque et la trace», *Cahiers internationaux de symbolisme* 65-66-67, 1990, *Penser au féminin*, p. 54.

¹⁸ J'emprunte, ici, un terme utilisé par Jacques Lacan que lui-même avait glané chez Charles Baudelaire.

autour duquel s'exerce un puissant effet de déroute. Ouverture de l'imaginaire qui tient à peu, à rien. Quelques mots. Cela pourrait être: *Son jupon dépasse sous son manteau, une fine dentelle dans une neige plus blanche que blanche et cette porte écaillée où elle s'engouffre, ou: Un banc de parc, la clarté descendait. Je me rappelle du bruit de tes semelles.*

La séduction comme frémissement. Rapport esthétique au beau, au laid, à ce qui saisit, trouble. Terrain flou, incertain où la signification s'élabore à même le dynamisme qui tente de la définir. Irréductible mouvement qui brise la ligne de partage entre signifiant et signifié pour instaurer une barre molle, perméable permettant que ces deux dernières unités s'enchâssent et festoient. Activité génératrice, énergie et jeu. Une onde court et s'éparpille. «Frisson de sens.»¹⁹ C'est une ligne sinueuse, capricieuse, qui crée un nouveau territoire, la figure même du processus créateur, de l'étincelle créatrice, ce lieu où s'exposent le désir des êtres, leur ébranlement. Ici, je formule l'hypothèse que le langage de la séduction n'est pas loin de ressembler au mouvement poétique. Puis-je rappeler que tous deux proposent des vestiges qui lorgnant du côté de l'origine révèlent une voix qui les hante? «Épique ou lyrique, récit ou chant, la parole archaïque est nécessairement poétique.»²⁰ Faut-il lutter contre le sortilège, réduire à rien le charme en dévoilant l'énigme ou ne serait-il pas préférable de demeurer captifs et envoûtés par son obscurité?

* * *

¹⁹ Roland Barthes, *Roland Barthes*, Paris, Seuil, coll. «Écrivains de toujours», 1975, p. 101.

²⁰ Jacques Derrida, *De la grammatologie*, Paris, Les Éditions de Minuit, coll. «Critique», 1969, p. 383.

Une boîte à soi

«Tant de langues insolites s'entassent
dans le silence des coffres et des livres.
On entend leur dialogue au-dehors
quand rien ne bouge, ou plutôt,
on entend le dialogue qu'elles installent en nous.»

Denise Desautels
Le saut de l'ange.

Tout finit dans des tiroirs qu'il suffit d'entrouvrir pour y retrouver des fleurs séchées qui s'égrènent sur des photos jaunies et des lettres d'amour rivalisant avec des flacons de parfum vides. Certes, vous connaissez de ces êtres sentimentaux qui nichent leurs souvenirs dans des boîtes à trésors: anciens contenants d'aluminium, panier d'osier ou coffre de bois. Moi, je range les miens dans une boîte à souliers défraîchie pour éviter de croire que je leur accorde de l'importance. Une mémoire s'entasse, étouffe dans un exigü monde de carton.

Ce soir, je m'y immisce comme une mère mélancolique se surprend à tâter les petites pantoufles en tricot de son dernier poupon maintenant âgé de dix-huit ans. Je m'émeus devant des bouts de papier. Comment ne pas m'attendrir à la vue de mon écriture d'adolescente, ces mots qui s'inclinent vers la gauche, ces marges incertaines et ces phrases qui pleurent mon premier amour: un garçon dont je m'étais passionnément éprise vers les treize ans malgré les appréhensions et les rappels à l'ordre de mes parents. Liaison interdite qui ne

trouva pour ultime fantaisie que le creux chaud de mes rêves. Puis, le morceau d'une pipe, un parfum de tabac au chocolat qui m'enivre encore. Ce grand brun à la barbe rousse qui peignait des fleurs sur des cailloux et tentait de les vendre les jours où son corps réclamait sa ration d'héroïne. Des après-midi complets en bordure de la route 132, lui et moi, à espérer un touriste, à attendre qu'un étranger donne à Robert ce qu'il lui fallait pour cesser de souffrir. Le soir, le nez dans ses longs cheveux, je m'endormais, apaisée, en me rappelant une autre fois encore, combien cet homme m'était devenu un vertige nécessaire, la part d'ivresse qu'il fallait à ma vie pour éviter qu'elle ne s'apparente à la surface lisse et glacée des cartes postales.

Je ferme les yeux, des images affleurent. On dirait qu'il se trouve là. Des années s'estompent, fuient, le goût de sa salive dans ma bouche et ce frisson quand ma main folâtrait dans le poil rêche au haut de ses fesses. Jean-Pierre... Entre nous y a-t-il eu seulement une scène finale, un geste pour retenir, des cris? Il semble que, sous le soleil, nos vies se soient décolorées. Nous allions faire meilleure impression dans l'absence.

J'effleure un paquet de lettres noué d'un délicat ruban vert: la correspondance d'un Portugais. Cette idée bêtement naïve de mes quatorze ans qui, aujourd'hui, me fait sourire. Une image revient: mon groupe de copines à l'époque. Ensemble, assises sur le perron de la maison familiale, nous lisions ces missives venues du Portugal et formulions en riant de longs paragraphes que je lui expédiais par la suite, non sans en atténuer un peu l'exaltation et la frénésie. Quatre insouciantes se faisaient du cinéma. Quel espoir l'étranger

associait-il à ses lettres? Comment savoir, nous mettions un tel zèle à tourner en dérision ses propos. Pourtant, je n'ai jamais pu me départir de cette correspondance d'outre-mer qui s'acheva je ne me rappelle trop comment. Le temps efface le pourquoi des choses, n'en reste, après, que l'émotion. Ainsi remonte à la mémoire cet agent de communication qui revenait chez moi à chacune de ses tournées en Gaspésie. Un bel homme blond, l'œil moqueur, qui m'amusait. Je l'aurais probablement aimé mais un jour on lui assigna un autre parcours. Question de trajectoire. De lui, je n'ai conservé qu'un coquillage. Certains jours, la mer s'y trouve encore. Il est des vagues qui ne parviennent jamais à débarrasser la rive de tout son poids. La nuit, parfois, je revois son visage.

Ma main fouille, s'éprend d'un bouchon de liège, d'un napperon de papier déchiré, d'une carte postale: un mot de Lise. Je l'appelais tendresse. Et puis, ce carton d'allumettes, banal si ce n'était d'un signe inscrit sur le coin gauche: un petit losange. Il m'avait soufflé à l'oreille: «Je n'ai pas réussi à dessiner un cœur.»

Je continue d'explorer ma boîte à trésor, mes doigts palpent. Une boucle blonde dans un sac en plastique transparent. Je souris en évoquant Mario, cet ami-amant à qui il m'arrive de couper les cheveux. Comment nommer ce lien entre nous? Difficile de faire entendre ce qui se joue sans éclat. Une façon de poser une paume sur une nuque, des rires partagés autour d'un couscous qu'il fricote mieux que personne, une sensibilité commune pour le violoncelliste Pablo Casals et des moments d'abandon pour tromper notre hantise de vieillir

mais sans la peur que provoquent parfois les gestes de l'amour. Car entre lui et moi tout se veut simple. Nous sommes aussi convaincus de ne pas être amoureux l'un de l'autre que nous sommes certains d'avoir besoin de tête-à-tête fréquents. Ainsi pour chacun de nous, notre porte s'ouvre toujours.

La semaine dernière, circulant en automobile je fus traversée par un sentiment de vide. Un trou: ces moments d'existence qui nous rendent tout entier à la nuit. Les néons du boulevard ne parvenaient pas à m'apaiser. Je pensais qu'il était là au chaud, dans sa maison, le dos contre ses coussins de toile beige, peut-être écoutait-il Bach? J'imaginai sa lampe de papier de riz et son foulard de batik vert nonchalamment jeté dessus pour masquer le blanc qui jaunissait. J'entrevois sa main qui soulevait mon chandail.

Sans doute, les cabines téléphoniques n'existent-elles que pour ces appels fous qui brisent le brouillard de nos veines et dissolvent l'absence. Mario répondit. Il m'attendait. Déjà se traçait le récit d'une nuit qui allait perdre ses fantômes. Un homme créait de l'enchantement. Quand j'arrivai chez lui, un carton placardé sur le mur extérieur de sa maison laissait voir ce message: «Très chère dame, vous pouvez vous y introduire, la porte est déverrouillée. Je vous attends dans ma chambre. Je suis nu, mais n'ayez crainte, je sais être pudique. P.S.: Attention au chat, depuis deux jours, il a trouvé refuge dans la troisième marche de l'escalier.» Attendrie, je poussai la porte. Des volutes d'encens se mêlaient à l'éclairage vacillant que diffusaient des dizaines de petites chandelles savamment disséminées tout le long de mon trajet. Un disque compact de David Sylvian jouait. J'ai emprunté l'escalier, je l'ai arpenté avec

un brin de cérémonie dans la démarche. Une envie de ne rien brusquer. Garder intact ce décor, ne jamais inscrire de stigmates sur le rêve qu'il avait construit. Le chat ne bougea pas. Je fis une pause devant la porte de la chambre comme on prend une respiration avant de tirer sur les rubans d'un cadeau, et je l'ouvris. Dans la pénombre, se dessinèrent le dos charnu de Mario, puis ses fesses, sans poil. Un court instant, je me rappelai ces femmes peintes par Renoir. Sans doute, est-ce ainsi que s'épuise la noirceur. Mario demeura immobile. Quelquefois, la douceur naît. On dirait des fleurs sur des chapeaux. Et on reste muet à les cueillir. J'ai pensé que je n'aurais plus jamais peur, que dans les draps vert tendre de Mario, j'allais me soustraire à la mort. Et j'éclatai de rire à la vue d'une chaussette qu'il avait conservée; un horrible gros bas gris de travailleur avec dessus une bande rouge pendait à sa cheville gauche, histoire de me prouver, supposais-je, qu'il était bel et bien pudique!

J'enlevai mon jeans, mis mes sandales au pied de son coffre en osier et conservai la grande chemise d'homme qui me couvrait. Je m'étendis à ses côtés. Silencieux, il se glissa sur moi. Une chaleur d'ami pour taire la peine et dessiner sur les murs de sa chambre des secrets de peau. Entre ses lèvres et les miennes, une tendresse se reconnaissait. Il prit la couette à ses pieds et nous enveloppa. Une rumeur venue de la ville me rappela que peut-être dehors on s'affolait et que certains trouveraient bien chanceuse celle qui pouvait ainsi colmater ses brèches. Nous ne fîmes pas l'amour. Nous nous regardâmes paisiblement, cela traduisait que la beauté était possible.

Difficile de savoir pourquoi je conserve dans ma boîte en carton cette mèche de cheveux de Mario comme s'il appartenait à mes souvenirs. Je suppose que par elle ressuscite le tendre. Éclats de vie que jugeraient futiles ceux qui n'ont pas connu la mort. Je ne crois pas qu'il soit nécessaire de faire savoir à Mario combien je l'aime.

«De ce texte vivant, celui n'est que
le résidu, la petite trace.»

Annie Ernaux
Passion simple.

La voix de l'autre

«Écoutons maintenant écoutons
Le silence des astres provoqués
Les musiques de la mer parmi les ténèbres
Les fontaines illusoires les élus d'éternité»

Alain Grandbois, *Poèmes*.

Impossible de savoir pourquoi il avait choisi ce moment. Je venais tout juste de m'éveiller, les plis des draps encore dessinés sur ma peau, quand la sonnerie du téléphone s'était fait entendre. J'avais décroché. Un geste anodin allait bousculer mon innocence tranquille. À l'autre bout du fil, un homme murmura, de sa voix profonde et lisse, les mots: «C'est moi».

C'était lui. J'écoutai sans comprendre. J'écoutai ce timbre caressant, tout de ouate, qui me ramenait plus d'un an en arrière dans l'émoi brut que fut notre amour.

Deux mots: un monde. C'est moi, ou plutôt, c'est...moi, avec une pause ténue entre les deux, une gémissement pour appuyer, pour attendrir, pour qu'en un fragment d'instant je ferme les paupières et puisse, derrière elles, m'enivrer du rêve. Faire disparaître les nuits morcelées par l'ombre et toutes ces tortures d'antan au ventre.

Je me lovai dans ce vide énorme et plein qu'il avait su créer entre le «c'est» et le «moi». «C'est...moi». Un an et quelques semaines déjà et une voix seule pour réveiller toutes mes fragilités. Le gouffre me caressa. J'écoutai. Les yeux clos, je savourai la nuance du timbre alors qu'il prononça le mot «moi». Une tonalité autre, plus légère, plus claire, une intonation qui montait comme lorsqu'on interroge. Peut-être était-il question, pour lui, de mimer la désinvolture? Que cachaient ces notes aiguës ressemblant presque à un rire? Sans doute s'agit-il plutôt de masquer l'inquiétude qu'il avait dû ressentir.

Car j'imagine qu'il ne pouvait en être autrement, il m'avait quittée de si étrange façon, un soir d'août — je revois la pleine lune, ses doigts le long de ma nuque — mouvement suspendu. Sans crier gare, il était parti. Nous nous étions aimés jusqu'au lieu où s'effondrent les doutes, à l'autre bout de l'infini, ensuite il avait disparu, happé, je suppose, par le vertige. J'étais demeurée là, désespérée, toutes pensées rivées à cette exigence neuve, m'avouant que le temps qui accorde finit toujours par ravir.

Puis, cet appel et ce troublant «c'est moi». Un vent d'été, dès lors, distilla mille bribes amoureuses. Des souvenirs avaient émergé: des images de feu, de soleil miroitèrent dans le jour. Deux mots: fascination. Je restai accrochée aux contours de ses lèvres, au chant qui en sortit. Pourtant, il parla et je n'entendis guère. J'écoutai uniquement la mouvance d'un monde que par lui j'inventai; j'écoutai «ce qui se pass[a là] entre le ventre et le vent»²¹.

²¹ Paul Chanel Malenfant, *Les noms du père* suivi de *Lieux dits*, Montréal, Les éditions du Noroît, 1975, p. 91.

L'instant se figea dans mon oreille. Séduite par sa parole, je me laissai choir. À l'autre bout du fil je l'entendis ponctuer la finale du mot «moi» d'une longue respiration, comme une façon de se prolonger jusqu'au bout du monde, entre soupir et «respir». Je connaissais trop bien la couleur de ce souffle, l'envie me vint alors de m'y noyer, de m'y perdre. Plonger dans ce puits. «Lèvres, mordre, respir, la neige tombe entendue dans le souffle l'haleine.»²² Il respira, j'étouffai. Et toujours, toujours ces deux mots: «c'est moi».

Mes mains tremblèrent. Le récepteur appuyé sur la tempe, je sus ta langue prête à me tuer une autre fois encore. Pourtant, j'avais presque oublié ce grand trou noir, ce gouffre de fièvre glacée laissé par ton départ. Deux mots, et voilà que revint l'écriture de la douleur, l'article de la mort. «C'est moi.» Et tous ces tons et ces manières que tu pris pour les prononcer, fallait-il tant de grâce, croyais-tu, pour m'atteindre? Mes mains avaient tremblé, j'étais vaincue. Tu parlas et sans cesse j'entendis: «c'est moi», comme un hymne, une prière, une incantation. Étrange phrase venue m'habiter. J'allais donc encore mourir! Ce fut toi, toi avec tes doigts qui effleurent, massent, ensorcellent, toi avec ton corps fougueux et tes caresses qui, hier encore, greffèrent sur ma chair les émois les plus mystérieux. «On n'échappe au désir que pour être repris par le désir.»²³ Tu avais choisi ce matin-là pour réapparaître, sans te soucier ni de l'heure, ni de moi. Tu décidas de mon naufrage.

²² Vianney Gallant, *À l'ombre l'hiver*, Poèmes, suivi de *Lettre à Claire Lejeune*, Rimouski, Oxymore, 1990, p. 72.

²³ Jacques Brault, *Agonie*, Montréal, Boréal Express, 1985, p. 48.

J'aurais pu raccrocher et mettre fin au sortilège, mais il n'avait fallu que deux mots pour que je me soumette, moi et toute mon existence. Tu avais su dire et connaissais comme nul autre les ressorts d'une voix, d'un timbre. Les pauses que tu marquas, les calmes respirations que tu jetas au bout de tes phrases comme des bouées à la mer, tout cela reçut, de ta part, une remarquable attention. Tu conversais au téléphone comme d'autres s'ingénient à frôler une épaule dans la noirceur fébrile des bars. Rien ne fut laissé au hasard. Et, bien que je connusse ton pouvoir, je continuai, subjuguée, à me laisser couler dans le chant impudique et ensorceleur de tes mots: «C'est moi», c'est moi et le verbe avait pris chair. Mon corps se fragmenta, le givre s'y insinua. Partout, ta voix chaude laissa du froid. J'aurais dû, à tout le moins, déposer le récepteur sur le bureau devant moi pour que s'estompe le tremblement de mes mains, pour rompre le maléfice, pour ne plus jamais prêter l'oreille à ton souffle qui m'assassinait. Alors, peut-être, aurais-je pu encore être heureuse? Mais, déjà, ton haleine m'avait captée vive. Je ne fus plus qu'une femme diluée dans la voix de l'autre.

«Je me suis étrangère en ma propre langue
et me traduis moi-même en citant tous les autres.»

Madeleine Gagnon
La venue à l'écriture.

Beauté... fatal!

«Partout, le mirage du corps est extraordinaire. C'est le seul objet sur lequel se concentrer, non comme source de plaisir, mais comme objet de sollicitude éperdue dans la hantise de la défaillance et de la contre-performance, signe et anticipation de la mort, à laquelle personne ne sait plus donner d'autres sens que celui de sa prévention perpétuelle. Le corps est choyé dans la certitude perverse de son inutilité, dans la certitude totale de sa non-résurrection.»

Jean Baudrillard, *Amérique*.

Cette nuit, Frédérique l'a désiré. Dans les draps roses et trop empesés de l'hôtel, elle a cherché son ventre. Une envie folle de retrouver une peau qui goûterait le sucre et la rosée. Sur l'obscurité des choses, s'est installée une image de lui, de cet homme qui n'en finit plus de peindre l'absence en elle.

À l'aube, une femme allume une cigarette et rien ne sait recouvrir le silence. Rien, pas même le parfum fade et atrocement à la mode de cet inconnu qui sommeille à ses côtés. Frédérique, les cheveux défaits, demeure là, au pied du lit, attendant un événement qui ne viendra pas. Elle pense à un homme sur un cheval fou, un état de conscience très près du vide qui dessine une douleur humide aux abords de ses yeux. Elle aimerait se savoir moins frêle, moins agitée par le souvenir. L'inconnu dort, respire lentement, sa tête blonde, angélique sur l'oreiller. Il est beau, lisse, impeccable comme ces vedettes de magazines. Frédérique, dans la pénombre de la chambre, regarde ce teint de soleil, ces cils pareils à ceux des poupées et cette bouche si délicatement ourlée.

On dirait qu'il tient la pose pour le geste d'un sculpteur qui, peut-être, s'extasierait devant une telle perfection des lignes et des formes. La veille, constatant cette beauté, elle avait pensé que le destin de l'étranger le placerait au centre d'une opération singulière: il serait celui dont chaque partie du corps servirait à ensevelir l'autre, l'autre homme. Elle avait cru pouvoir exiger de l'inconnu qu'il l'aime jusqu'à l'essoufflement, qu'il la pénètre jusqu'à ce que son sexe brûle et éclate. Mais, au matin, elle estimait que cet individu, qu'encore hier elle ne connaissait pas, ne serait qu'un souvenir dont elle pourrait, dès demain, se passer. Tout au plus, une rumeur lointaine et grise. Elle aurait souhaité devenir terroriste, l'asservir, le rendre captif, or, voilà qu'elle s'avouait otage, l'otage d'un autre qui errait quelque part, ailleurs. Elle savait bien qu'il ne fallait rien attendre de l'étranger. Comment avait-elle pu supposer qu'un pareil émoi viendrait de lui, alors qu'il étouffait dans sa rigidité, dans sa perfection? Jusqu'où peut-on aller dans l'absence d'amour?

L'inconnu dort, son reflet dans le miroir de la commode de mélamine, là, devant le lit. Une femme, les yeux ailleurs, fixe les murs. Il doit s'écouler du temps. Puis soudain apparaît un détail dans le jour qui naît: la paire de pantalons, les chemises de l'homme méticuleusement placés dans la penderie de cette chambre. Elle l'imagine les alignant: un doigt, un cintre, un doigt, un cintre, toujours deux centimètres. Le plus tragique, pour lui, serait d'oublier la consigne. Elle pense à ces mêmes mains sur ses seins — gestes appris, gestes mécaniques —, grimace à l'idée d'avoir aimé ses caresses. Elle aurait désiré dire oui à une chaleur plus intense mais un corps qui a soif consent à toutes les aventures, même celles dictées par le mirage.

Frédérique éteint sa cigarette — un petit cerne or dans l'étincelant du verre . Briser l'impeccabilité des choses sachant que la vie préfère se loger en d'autres lieux. Besoin de vertige. Elle regarde l'inconnu, sa respiration mesurée, ses mains presque blanches, sans sillons, sans émois, cherchant vainement une cicatrice sur la peau, une veine gonflée, un pli dans la soie. Peut-être une ride aux coins des yeux, un sourcil en désordre, un rictus aux pourtours des lèvres? Trouver une faille qui le rendrait sympathique, un manque dans la voix qui abîmerait le tissu uni de sa parole, une ombre où errerait le mystère. Oh! sans doute s'agit-il pour Frédérique de se rappeler l'autre, celui de ces nuits d'antan, celui qui lui gravait dans le dos les montées de son désir! Mais, Frédérique préfère évoquer ce qu'elle croit être son horreur du trop parfait et dissimuler, comme si elle craignait la force de ses propres abandons, le bruit de son corps qui couve un feu. Surtout, ne pas avouer que ce qu'elle avait aimé chez l'étranger, un bref instant, c'était la trace, par lui ravivée, de l'homme qui l'avait précédé. Un rien magnifié: une note grave quand il s'était discrètement raclé la gorge en parlant... Et l'ennui avait succédé à l'extase.

Frédérique récupère son soutien-gorge mauve, passe devant la glace de la salle d'eau, se refait un maquillage, estimant qu'une femme ne peut sortir d'un hôtel le visage blafard sans se sentir gênée, fautive, comme si d'elle seule dépendait la nuit passée. Une bouteille d'eau de toilette traîne sur le comptoir tout près de l'évier. Frédérique frôle le bouchon de ses doigts, les porte à ses narines puis se surprend à débiter tout haut: «Atrocement à la mode, atrocement». Quand il était rentré en elle, cette senteur l'avait saisie. Mais, on ne dit pas à un inconnu qu'on désirerait s'enivrer de son odeur, celle d'un

homme, sans masque. On ne dit pas qu'on le prendrait sans fard, avec la pâleur de ses doutes et la rugosité de sa blessure. On le laisse déployer ses charmes: yeux insistants, voix profonde et mouvements subtils. Les chambres d'hôtel existent pour ça. Et on joue le même jeu. À quoi bon présenter autre chose que l'artifice? Et on jouit parce qu'on sait comment, parce que c'est facile et parce que, parfois, on se souvient d'un autre.

L'inconnu dort. Frédérique pense qu'il est peut-être mort, qu'il est sûrement mort, qu'il a toujours été mort et que c'est précisément pour cette raison qu'elle a consenti à le suivre. Il avait mis sa main sur la sienne alors qu'elle s'apprêtait à boire la coupe de vin devant elle, geste classique qu'elle n'avait pas même feint de méconnaître, tant il était usé. Elle avait esquissé un demi-sourire, puis, poussé son verre. Ensemble, ils s'étaient levés. Entente secrète. Sans doute était-ce lui qui l'avait suivie? Les événements perdaient de leur clarté, seule demeurait l'obscur impression d'être condamnée. Mettre ses pas dans ceux de l'inconnu, signifiait, avait-elle espéré, fuir l'autre. Oublier. Peu à peu, elle avait admis qu'elle était allée vers cet homme de passage parce qu'il ne saurait laisser de traces. Sa vie, c'était l'autre.

Les stores de la chambre sont demeurés fermés. Frédérique a revêtu sa robe fleurie, ses seins ronds bien dessinés donnent le goût de froisser leurs mamelons. L'inconnu dort. Une écrivaine le ferait peut-être se réveiller au dernier moment. Soubresaut. Mais Frédérique s'était levée sur la pointe des pieds et rien ne laissait présumer que ses mouvements perturberaient le sommeil de l'étranger. Elle s'arrête sur le pas de la porte, mesure tout ce qu'il y a d'espoir éclaté dans la chambre. C'est le destin, en fait banal, d'un être qui

sait que fatalement tout s'éteint. Une femme n'espère plus. Et le noir s'amoncelle. Des traces de deuils à s'enfoncer dans la chair. Frédérique s'immobilise, ravie, séduite, comme si la part de sombre en elle avait trouvé un espace pour se reconnaître. Elle regarde la même série de cintres qui brillent dans le clair-obscur. Un souvenir apparaît: l'harmonie des touches noires et blanches sur le piano à queue de la demeure familiale, piano bien trop grand pour le salon du deuxième étage. Mais son père y tenait, un héritage de sa mère à lui; à cette époque, il jouait le soir pour l'endormir. Il était mort l'an dernier, comme ça, infarctus du myocarde avait-on noté sur le certificat de décès. Depuis lors, le couvercle du piano était demeuré clos.

Frédérique regarde avec insistance le mur, s'en détache, puis ferme les yeux, s'efforçant de faire émerger du fond de sa mémoire ces grosses mains noueuses aux veines gonflées qui, jadis, lui avaient fait connaître Bach et Chopin. Un long moment s'écoule, des minutes de chagrin sans larme. Juste un grand vide.

Entre les lamelles du store, passe un trait de lumière, une ligne claire à laquelle la femme ne porte aucune attention. Elle laisse tomber ses souliers, se penche et les dépose côte à côte, en bas des cintres. Dehors, une pluie blanche et fine crée un léger tintement sur les vitres. Bruissement difficile à localiser qui se perd, s'émousse, s'efface. La femme avance, les jambes, les bras désertés de toute souplesse. Elle cloue son regard au lit, s'assoie au pied, se rive à l'inconnu. Elle rit. Elle sait qu'il ne se réveillera jamais.

«La joue, les cheveux moites, la joue, tenir la pose, sans bouger, oublier, se souvenir, leur choc, leur effritement, ne pas céder à la chaleur comme si l'immobilité pouvait consoler d'une voix désertée.»

Louise Dupré
Chambres.



Conversation II

Parures, vous dites? Vous dites parures.

Que peut bien vouloir livrer ce elle dans le texte *Beauté...fatal*? Voilà, en effet, que j'ai délaissé le je qui s'étalait tel un repère autobiographique et supposait une promiscuité avec moi-même, une ressemblance, pour utiliser une impersonnelle troisième personne. Probablement devez-vous juger qu'enfin je suis parvenue à quitter l'égotisme du récit de soi pour m'abandonner à l'écriture de fiction, à sa puissance intrinsèque et, qu'en conséquence, j'ai rompu avec la réalité pour choisir le faux! Pourtant, dès les premières pages de ce livre, je n'ai jamais pensé répondre aux exigences d'une autobiographie, j'estime que non seulement le réel possède peu d'intérêt, mais qu'il ne cesse de fuir, inaccessible.

Le terrain de l'identité narrative se montre jalonné d'impasses et j'avoue qu'une part de moi résiste mal à l'envie de brouiller les pistes. Sans compter que l'univers fictif, avec ses ruses et ses mirages, se déploie en marge de la transparence. Dans le pli d'une fiction se blottit toujours une autre fiction. Dès lors, l'unique partage nous réunissant s'appelle *fabula* et le *je* usuel, témoin désespéré de ma subjectivité, ne parvient guère à traduire la vérité. «Quand n[ou]s disons *Je*, n[ou]s posons quelqu'un d'autre encore qui discerne le Je et le Non-Je — et est donc extérieur aux deux, distinct des deux. Donc il y a toujours autre chose encore que... le Tout.»²⁴ *Je* insaisissable. *Je* rebelle. Qui

²⁴ Paul Valéry, *Cahiers II*, édition établie, présentée et annotée par Judith Robinson, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1974, p. 311.

connaît le moi qui se cache sous le tu et le il, et à quoi peut ressembler ce je qui se dis «je» puisque ce dernier en s'affirmant se présente déjà comme un autre. Or, quand j'écris *elle*, je n'offre qu'un signe de plus. Ma voix est polyphonique et sans cesse marquée par toutes celles qui passèrent avant moi. Lorsque sur la page blanche un *je* s'inscrit, il faut lire un *je* brisé, capturé, séduit, comme si *je* ne parvenait à se définir que dans son écart avec lui-même. Le sujet tombe inéluctablement en miettes. «Je suis autre, éclatement.»²⁵

Y a-t-il dans mes textes une tentative de sceller cette condamnation? Remarquez ce *elle* qui, curieusement, s'ingénie à ressembler au narrateur, en reprenant ses mots mêmes²⁶ comme si j'insinuais leur précarité! Une femme affiche sa fragilité; prostrée; elle tente de renoncer à l'idéal amoureux. «Elle savait bien qu'il ne fallait rien attendre de l'étranger.» Et j'ai écrit ces mots à l'imparfait, ce temps que Roland Barthes réserve à la fascination: «Ça a l'air d'être vivant et pourtant ça ne bouge pas, présence imparfaite, mort imparfaite; ni oubli ni résurrection; simplement le leurre épuisant de la mémoire.»²⁷ Ainsi, une femme s'enlise dans des scènes mortifères: à deux pas d'elle un être d'une beauté irréprochable paraît se statufier, tandis que dans sa tête des visions font resurgir des visages aimés, des visages perdus. Il lui faudrait pourtant ne plus compter sur cet homme d'un soir, ne plus rien attendre de ses traits si doux comme elle devrait mourir à ces figures du passé qu'elle adulait. Mais le sol s'effondre car «faire son deuil de l'adoration, c'est connaître l'essence même du

²⁵ France Théoret, *Une voix pour Odyse*, Montréal, Les Herbes Rouges, 1978, p. 59.

²⁶ Je vous renvoie à l'expression «atrocement à la mode» qui revient deux fois dans le texte *Beauté... fatal!*: une première fois dans la bouche du narrateur, une seconde dans celle du personnage féminin.

²⁷ Roland Barthe, *Fragments d'un discours amoureux*, Paris, Seuil, coll. «Tel quel», 1977, p.258.

chagrin, l'irréparable perte du Parfait dont l'enfance est le temple»²⁸ Déchirure. Frédérique, qui prétendait détester le trop lisse s'identifie peu à peu à cet inconnu, à cet être tout droit sorti d'un magazine tant il semble impeccable. Ne s'applique-t-elle pas à se refaire un maquillage! Symbiose? Il semble que peu à peu, elle adhère à l'artifice, au fabriqué, à ces images rassurantes qui voudraient nier la peine et qui pourtant ne parviennent qu'à faire jaillir l'absence de vie, le statique. Frédérique coule rivée aux cintres, aux touches, au couvercle du piano clos telle une tombe. Faut-il supposer qu'elle ne quittera plus cette chambre, qu'elle demeurera à jamais pétrifiée? Comment s'en assurer? Peut-être cette histoire appelle-t-elle un autre commentaire: l'illustration d'une hallucination chargée du poids de la réalité. Qui sait si cette nuit-là il y eut vraiment un inconnu? Télescopage des registres de la représentation. Délire. Moment de pure fiction. Cependant vous vous doutez bien qu'ici même, je peux jouer, tricher, dissimuler sous la neutralité d'un *elle*, d'un *il*, des morceaux plus vrais que vrai, bien plus obscènes que la prétendue transparence d'un *je* qui s'énoncerait. Je suis l'auteure, celle qui fait croire. Je peux détourner.

Par conséquent, je vous entraîne vers *Au début un blanc*, là où une femme raconte les minutes, les heures qui ont suivi sa naissance, en supposant qu'il soit possible de se remémorer ces instants. Mascarade. Car combien se fait obscure la démarche d'un être qui se saisit à travers un passé mort, néantisé, jeté hors des structures limbiques d'un cerveau trop jeune. Silence exhalé des rives anciennes. «L'oubli est initial. Plus tard, bien plus tard, la tête apprend, peu à

²⁸ Claire Lejeune, *Âge poétique, âge politique*, Montréal, Hexagone, 1987, p. 30.

peu, l'oubli de l'oubli»²⁹ et se surprend à inventer des images. Je fouille derrière les paupières. Souvenir. Ma mémoire rêve; à travers elle, je fantasme, désireuse de ressaisir mon visage. Ma réalité n'est que langagière. Comment puis-je nommer ce que j'ignore? Que puis-je livrer de cette mémoire de nourrisson? Rien que la mémoire de ce qui n'a jamais été. Peut-être la mémoire de ce qu'il aurait souhaité. Mémoire de la chair, du senti. Mémoire de l'impossible mémoire.

Pourtant, je ne suis pas dupe. «Le langage n'est jamais plus proche de sa vérité que quand il rêve une hallucination.»³⁰ Lorsque nous désignons le désir, nous habitons déjà l'autre lieu de la fiction, «l'autre scène». Un refoulé éclaire l'épaisseur des mots. Ainsi, à cet instant précis, je suis nue. Je m'expose, je tremble. J'écris.

Mais j'enfreins les règles. Toutes mes voix s'entremêlent, je déforme les faits, débauche la réalité pour me produire comme leurre, comme multiplication de signes et de parures. Je ne suis pas là où vous croyez que je suis. «Ne me demandez pas qui je suis et ne me dites pas de rester [la] même. C'est une morale d'état civil; elle régit nos papiers. Qu'elle nous laisse libres quand il s'agit d'écrire.»³¹ À quoi bon me trouver ou tenter de démasquer les obscurités, les manoeuvres. Je n'ai signé aucun autre pacte que celui de vous inviter à entrer dans mes mots; ma préoccupation à moi est bien plus de savoir si cela se révèle vrai pour vous. Je souhaite la collusion, l'intelligence complice de nos textes, de nos désirs. Notre seul contrat s'appelle plaisir.

²⁹ Pascal Quignard, *Le nom sur le bout de la langue*, Paris, P.O.L., 1993, p. 68.

³⁰ *Ibid.*, p. 71.

³¹ Michel Foucault, *Archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, 1992, p. 28.

[...] nous sommes comblés par le langage, tels de jeunes enfants à qui rien ne serait jamais refusé, reproché ou, pire encore: «permis». C'est la gageure d'une jubilation continue, le moment où, par excès, le plaisir verbal suffoque et bascule dans la jouissance.³²

Voilà notre échange, notre relation privilégiée, voilà aussi l'indécent lieu de notre révélation, l'aventure de notre reconnaissance. Surgit ici la création, par le texte, d'un au-delà dont la transcendance ne parvient jamais à s'acquérir puisqu'elle émerge seulement à travers le texte. Or, s'il y a autoportrait, il faut en recenser les traces dans le déploiement de mon écriture, dans le tremblement qui s'y trouve, dans son désœuvrement, dans son incapacité à se constituer en un tissu lisse, fini, en livre plein. S'il y a autoportrait, il se cache dans la multitude des marques que je dissémine sur les feuilles, dans le champ des échos, dans l'ensemble des signes elliptiques, troués que je mets bout à bout et qui s'organisent, tel un tissu ajouré. Je suis cette fragmentation. Je suis l'excès de vestiges, sans foi ni loi. Il ne convient pas de crier au scandale du seul fait que les signes s'exaltent et se multiplient; il paraît plus judicieux de s'insurger contre notre besoin de croire qu'un jour, ils recomposeront une totalité. Je vous invite à demeurer dans ce foisonnement, dans tout ce qui se donne à voir, dans l'excentrement, dans ce lieu éclaté qui n'a d'autre dessein que de signaler notre béance commune. Il me semble qu'alors tous les jeux deviennent possibles.

J'écris pour aller au devant de vous. J'écris comme on rêve. J'écris pour disparaître derrière mon délire. Je trace les contours du vertige et je m'imagine glissant dans un trou. Des mots à la place de moi. Vous déchiffrez les

³² Roland Barthes, *Le plaisir du texte*, Paris, Seuil, 1973, p. 17.

hiéroglyphes, vous cherchez l'essence, je me dérobe. Mon visage se perd, s'efface, parce que le rectangle blanc qui aurait pu devenir miroir apparaît trop brouillé par l'encre. Je désigne la prolifération des ornements, j'avoue le spectacle, la représentation. Je vous invite à l'art du semblant, au théâtre, cet univers double où s'affichent simultanément l'effet de réel et l'affirmation d'une distance. Suis-je, en cet instant précis, en train de conduire le faux à son paroxysme jusqu'à suggérer que tout, finalement, relève du leurre? J'affirme la puissance des apparences et désigne en ce lieu «l'esthétique baroque qui ne convoque la «nature» que *comme un signe* et pour l'entraîner du côté de l'artifice»³³. Les ornements prolifèrent. Dans la courbure d'un texte: un autre. Jeu des parures et des codes.

C'est ainsi qu'il me plaît de mettre côte à côte des fictions et des réflexions qui se regardent s'écrire et estiment se nourrir l'une de l'autre. Univers de représentation dédoublé qui, toujours, en désigne un second. Traduction simultanée ou acte de détournement? Je rajoute à mes phrases d'autres mots qui les maquillent. Cérémonial lyrique qui délibérément décentre. L'écriture sur l'écriture comme du fard sur une joue. L'écriture dans l'écriture. Système d'alliances volontaires, connivence des enchâssements, effet de miroir, fête du second degré. Un langage ne prétend pas à l'originalité mais s'expose comme «la figure seconde des mots déjà parlés»³⁴, figure qui, dans son alignement, relate la fatalité du commentaire, du discours qui ne parvient qu'à se répéter.

³³ Guy Scarpetta, *L'artifice*, Paris, Grasset, coll. Figures, 1988, p. 19.

³⁴ Michel Foucault, *Raymond Roussel*, Paris, Gallimard, coll. «Folio Essais», #205, p. 61.

«Feuille de papier qui se divise en mouvements courbes, chacun déterminé par l'entourage [...] Toujours un pli dans le pli.»³⁵

Je n'essaie pas de résister au débordement. Il se peut que je fasse naufrage au milieu des mots, des mots, des mots. Une ondulation dessine l'infinitude et rend illusoire cette idée d'un métalangage qui parviendrait à la limpidité du code. Quand tout est surdéterminé, l'abîme du vide, fatalement, se substitue au sens. Ici je surcharge, superpose jusqu'à engloutir sous les enluminures le discours premier. En déplacer le sens, le séduire selon la définition propre à son étymologie, afin que triomphent les simulacres, les masques, les couleurs dans toute leur luisance et leur densité, afin qu'à mon tour, je puisse soutenir, tel Victor-Lévy Beaulieu: «Écrire, c'est ajouter».³⁶ Surcodage et ivresse des signifiants. Animée d'une véritable compulsion de répétition, j'écris, en ce lieu même, un texte qui reconduit les mots à leur point de départ. Un «trop» se complait, un «trop» qui, dans sa représentation, dénonce invariablement ce manque qui le gouverne, le creuse et l'abîme. «L'expérience de l'écriture se déroule sur l'horizon d'une souffrance, d'un risque, d'un excès.»³⁷ Ainsi le livre que je porte à votre regard cumulera les signes comme cette héroïne du début qui manifestait maints symptômes et usait du maquillage. Accointance symbolique, essence imitative, solidarité des signifiants qui, poursuivant l'analogie, nous ramène à cet espace de déplacement où naît, tout enroulée à la métonymie et à la synecdoque, la métaphore: «La métaphore, en somme, a la

³⁵ Gilles Deleuze, *Le pli*, Leibniz et Le baroque, Paris, Les Éditions de Minuit, 1988, p. 9.

³⁶ Victor-Lévy Beaulieu, entrevue de Doris Dumais: *Espace sonore*, publiée dans *Tangence* «Interdiscursivité dans l'oeuvre de Victor-Lévy Beaulieu», n° 41, octobre 1993, p. 128.

³⁷ Yves Roussel, «Le mouvement d'écrire», Luce Giard (ed), *Michel Foucault, lire l'œuvre*, Grenoble, Ed. Jérôme Millon, 1992, p. 108.

même fonction (artificielle et séduisante) par rapport au «thème» que les ornements architecturaux, par rapport à la forme qu'ils recouvrent, ou que les bijoux dans une parure de femme.»³⁸



Voici le monde de l'artifice remis au centre du livre et, par là, le jeu ritualisé de la séduction, puisqu'il convient de renvoyer à une stratégie de l'apparence et du leurre, «stratégie fatale». De cette façon, je reviens au thème de la séduction, plus spécifiquement à ce langage puissant, impudique et ensorceleur qui, irrésistiblement, attire, déjoue et berne parce qu'il triche avec le réel. Ruses: des lèvres plus écarlates qu'une pomme, une main qui insiste sur un genou, une inflexion dans le timbre d'une voix, un silence, des répétitions qui noient le propos et qui dans leurs incantations immobilisent le récepteur, puis des «peut-être» placés là pour décontenancer ou faire vaciller les certitudes, pour plonger qui l'écoute dans l'espace sans repos qu'est l'irrésolution. Stratégies illocutoires, où les mots et ceux qui en usent se conjuguent pour enjôler. Pouvoir. *La voix de l'autre*: «c'est moi...» Deux mots, et voilà celle qui tend l'oreille dépourvue d'existence, de territoire, happée, ravie, sans appel. Il y a bien plus qu'une entreprise ludique, bien davantage qu'une rime entre simulation, séduction et perte. La séduction conjugue l'art et la stratégie, «l'ensemble revêt à la fois la forme esthétique d'une œuvre et la forme rituelle d'un crime»³⁹. «J'aurais voulu raccrocher et mettre fin au sortilège mais il

³⁸ Guy Scarpetta, *op. cit.*, p. 220.

³⁹ Jean Baudrillard, *De la séduction*, *op. cit.*, p. 138.

n'avait fallu que deux mots pour que je me soumette moi et mon existence.»
«Liaisons dangereuses.»

Ici, il faut rappeler les lois de la séduction, et désigner la duperie, cette aire gorgée de flatteries, de subtiles mises en scène et de semblants où gémissent tous les abusés. Théâtre. Me vient à l'esprit cet incontournable séducteur qu'est le Dom Juan de Molière, ce noble Espagnol dont le langage «[...] jouit du plus à dire»⁴⁰. Parole de la distorsion et de la duplicité où se rompt la vieille parenté entre la chose et son énonciation pour qu'à un signifiant donné corresponde plus d'un signifié. Séduction et renardie.⁴¹ L'abuseur de Séville ne ment pas; irrésistible, il joue. S'évanouit toute figure de vérité. Je parle d'un manège, «d'une lucide exploitation, par Don Juan, de la structure spéculaire du sens et des capacités réflexives du langage»⁴². Machination qui magnétise et fascine l'imaginaire de son interlocuteur qui, en état d'hypnose, trouve toujours de quoi s'identifier. Qu'elles se veulent belles les tirades donjuanesques, quelle puissance d'évocation s'y greffe, mais combien meurtrières s'avèrent-elles! La séduction engendre des victimes. Qui s'abandonne à la volonté du séducteur, ne parvient peut-être qu'à fléchir devant ce pouvoir singulier qui veut faire croire. «La vérité n'est vraie que parce qu'elle est affirmée par une force qui triomphe.»⁴³ Un dire prend l'avant-scène, performe, devient acte et confirme dans son pouvoir celui qui prenait la parole. Dom Juan, manipulateur, tire les ficelles du langage, le pervertit avec un brio tel qu'il y a lieu de le désigner

⁴⁰ Shoshana Felman, *Le scandale du corps parlant. Don Juan avec Austin ou La séduction en deux langues*, Paris, Seuil, 1980, p. 36.

⁴¹ J'évoque ici le livre de Claude Reichler, *La diabolie, la séduction, la renardie, l'écriture*.

⁴² Shoshana Felman, *op. cit.*, p. 41.

⁴³ François Fourquet, *L'Idéal historique*, Paris, 10/18, 1974, p. 12.

comme personnifiant l'illusion romanesque. «Vous parlez tout comme un livre»⁴⁴, dira d'ailleurs Sganarelle, son valet. Une voix s'élève avec autorité, un enchanteur entraîne dans les lieux de la perdition et Sganarelle, rompu par la maîtrise du discours d'autrui, amené à l'écart, cherche en vain à rattraper le fil de ses pensées:

[...] je ne sais que dire, car vous tournez les choses d'une manière qu'il semble que vous avez raison et cependant, il est vrai que vous ne l'avez pas. J'avais les plus belles pensées du monde et vos discours m'ont brouillé tout cela. Laissez faire; une autre fois, je mettrai mes raisonnements par écrit pour disputer avec vous.⁴⁵

Ainsi se perd le valet sur l'échiquier, ainsi va la dame, et Charlotte, subjuguée, atteste l'habileté de Dom Juan: «Je ne sais si vous dites vrai ou non, mais vous faites que l'on vous croit.»⁴⁶ Ce séducteur de Séville, tel un auteur, met à l'épreuve les règles de reconnaissance et d'interprétation de ces récepteurs: il mène sa vie «comme une suite de constructions, innovations, libérations.»⁴⁷ Dom Juan: conquérant. Mais celui qui jubile au changement de bien et s'affirme dans l'inconstance, ce fanatique du désir, capricieux et incapable de renoncement se consume en multipliant les conquêtes provisoires. Un séducteur «se découvre aussi enfermé que le taureau, condamné à tourner en rond acculé à la surenchère dans l'enfer circulaire de la séduction»⁴⁸. Comment nommer cette dernière main qui l'attire, le happe, le prend tout entier et l'incendie? Un miroir se fracasse et laisse apparaître derrière les éclats de tain

⁴⁴ Molière, *Dom Juan, ou le festin de pierre* par Anne-Marie H. Marel et Henri Marel, Paris, Bordas, 1991, acte I, sc: 2, (164-165), p. 40.

⁴⁵ *Ibid.*, acte I, sc:2, (167-172), p. 40-41.

⁴⁶ *Ibid.*, acte II, sc:2, (607-608), p. 60.

⁴⁷ Julia Kristeva, *Histoires d'amour*, Paris, Gallimard, coll. «Folio Essais», 1985, p. 253.

⁴⁸ Collectif d'auteurs, *Écrire la corrida*, textes choisis et commentés par Marion Jean et Jean-Marie Le Carpentier, Paris, Actes Sud, 1987, p.11.

la figure d'une vulnérabilité. Sous l'image de cet attirant libertin, de ce brillant metteur en scène, se profile un individu épris. Le désir prend couleur de crépuscule et texture de pierre. Voilà qu'un sujet se reconnaît objet. Duel énigmatique, singulière danse. Attraction mutuelle? Défi réciproque: «Je ne peux séduire si je ne suis déjà séduit, nul ne peut me séduire s'il n'est déjà séduit. Nul ne peut jouer sans l'autre, c'est la règle fondamentale.»⁴⁹ Corrida.

✻ ✻ ✻

⁴⁹ Jean Baudrillard, *Les stratégies fatales*, op. cit., p. 115.

Rouge passion, vert buisson

«Mets beaucoup de rouge.
Ta bouche est un cirque autour de ta langue.»

Roger des Roches
Tout est normal, tout est terminé

À tous les printemps, c'est pareil. Une fatalité. Une douleur. Sans doute, un goût pour la catastrophe. Un désir fou de l'aimer. Une emprise. L'aimer comme au temps passé, à l'heure de l'autre printemps, hier, il y a longtemps, peut-être.

Ça dévore. Il s'agit d'une nuque qui quémande, d'un ventre qui geint. Et sur le mur de sa chambre, des images de lui comme des marques de chaleur dans son dépeuplement. Elle ne connaît rien d'autre, alors, que la certitude de sa soif. Chacun de ses gestes s'épuise à réclamer cet homme.

Quand elle s'habille le matin, parfois l'après-midi, elle imagine son regard qui la guide. Il aimait les grandes jupes de coton. Seul repère. De longues minutes à se faire belle. Du mauve pour souligner le vert de ses yeux, de l'ocre et de l'émeraude pour la paupière. Un trait noir, il faut agrandir l'œil. Du brun pour allonger les cils, une application de fard pêche pour que saille la pommette, un ton plus foncé déposé au creux. Puis un crayon khôl, histoire de mieux ourler les lèvres, et du cuivre, juste un peu pour les colorer. Fard rouge

pour la passion, poudre mate pour l'illusion, ombre verte pour le trouble. Est-ce un jeu?

Plutôt des doigts magiques, des doigts magiques qui sculptent dans le marbre un visage de gravure. Des clichés de magazines pour appeler un homme qui, tôt ou tard, répondra à l'appel. Elle le sait, l'a toujours su. Chaque printemps les soude. Inévitable. Ils n'ont jamais pu savoir pourquoi.

Elle replace ses cheveux, son chignon brun; laisse un peu de flou dans le toupet pour les doigts qui voudraient écrire sur son front. Elle fixe un instant le miroir et pense qu'il n'y a jamais eu qu'eux: lui et elle. Les draps sont encore tièdes.

Bientôt, elle partira, marchera dans les rues. On la trouvera jolie. Personne ne songera à savoir pourquoi. Elle saura que c'est à cause de lui, de ce désir de lui, de cet homme dont elle cherche, avide, le visage dans les reflets des vitrines de magasin. Elle marchera, ira siroter une bière à une terrasse parce que c'est le printemps et que le printemps la ramène toujours là où il fait chaud.

Il y aura la tristesse de l'attente, les quatre cigarettes écrasées dans le cendrier, puis la main de l'homme glissant doucement sur son cou, derrière l'oreille. Elle restera silencieuse, dégagera ses jambes de sous la table, il verra sa jupe de coton, se souviendra de la douceur de ses cuisses de l'autre côté du tissu, il ne dira rien. Il s'assoira en imaginant un corsage qu'on enlève. Elle se

penchera un peu, seulement un peu parce qu'elle connaît ses rêves et leurs besoins inquiets.

Il y aura la tombée du jour dans le parc et leurs corps s'enfiévrant sur l'herbe humide. Leurs odeurs iront s'abattre contre les arbres. Et derrière un chignon défait, un visage d'homme disparaîtra pour mourir avec l'été.

L'éphémère: «C'est comme cela le printemps, c'est court.»

L'immobile: «Alors imagine un printemps long comme une attente de printemps.»

Roland Giguère, *La main au feu*

Entre elle et lui

«Toute sa vie, il a été ailleurs, entre ici et là.
Jamais vraiment ici. Et jamais vraiment là.»

Paul Auster, *L'invention de la solitude*

Il vient d'ailleurs. Qu'on se rappelle son regard hésitant quand, le mois dernier, il quittait l'aérogare, une valise de cuir brun à la main. Il arrive de France, sinon où aurait-il pu apprendre à appuyer sur les «i» d'une telle façon. Christiane, elle, a vu le jour ici, dans cette ville de province, à deux pas du bar où ils se trouvent ce soir. Elle porte une jupe noire très fluide et un gilet de la même teinte dont l'encolure échancrée laisse paraître ses épaules. Tous deux rient bruyamment et boivent avec abondance sans porter attention à celui qui, pourtant, ne cesse de les dévisager, délicieusement subjugué par leur apparente désinvolture.

En effet Grégoire les observe; tous les autres clients, les autres visages, les autres corps se perdent dans la fumée bleue des cigarettes, seule demeure, pour lui, l'image de ce couple: la nuque de l'étranger, puis les mouvements de cette femme, son regard pour ce dernier. Christiane, cela se remarque à ses yeux, à la manière qu'a l'iris de bouger, estime déjà avec justesse ce que deviendrait cet homme si elle consentait à se laisser envoûter. Elle le sait, le sent. Elle ne se trompe jamais sur la force de son désir, pas plus qu'elle ne se leurre sur la personnalité des gens. C'est l'instinct qui la guide.

Grégoire imagine ce qui traverse l'esprit de Christiane puis grimace, mesurant une fois de plus combien ce Français, conscient de son charme, n'arrête d'en user. Comment le nier? Difficile, en effet, ne pas constater cette moue, cette façon qu'il a de placer les lèvres quand il lui dit «tu»? On croirait, à le voir, qu'il va l'embrasser. Il est beau, de cette beauté qui n'a rien à faire des critères esthétiques à la mode. Elle le dévisage, aimant en lui cette part d'indompté, ce trop plein qui lui rappelle sa fougue à elle: agité, ému, ébranlé par le moindre événement. Chacun de ses gestes se gorge d'excès, comme si le feu, un jour, avait trouvé en lui un lieu pour cacher sa vigueur. Christiane incline le visage, la masse enchevêtrée de ses longs cheveux roux se disperse sur son gilet noir. Grégoire la fixe du regard. Elle pose une main sous son propre coude, l'autre sur sa tempe. Un brin d'affectation. Sa tête pivote par petits quarts de tour, déterminée à ne rien perdre de cet homme qui devant elle, parle, gesticule et s'agite.

Derrière cette ardeur à vivre, peut-être l'étranger cache-t-il une vieille blessure, peut-être un soir a-t-il eu mal? Cette douleur au déclin du jour, quand derrière les rideaux, la noirceur s'insinue. Oui, il avait connu cette angoisse, de cela Christiane ne doutait pas, se remémorant ce regard qu'à la même table, la semaine précédente, il lui adressait dans un éclair: des yeux de fauve traqué. Elle n'avait jamais pu oublier. Ce soir-là, elle avait supporté cette figure qui la dévisageait, elle n'avait baissé ni la tête ni les paupières. En la fixant, il avait roulé distraitement une cigarette d'un geste rapide, nourri par l'habitude, tandis qu'elle portait avec lenteur un verre de bière à ses lèvres. Ils s'étaient tus.

Sans doute avait-elle pu apprécier ses yeux vifs et ses narines juste un peu trop dilatées, sans contredire l'avait-il trouvée, de son côté, jolie. Ils étaient demeurés là, enfermés momentanément dans leur silence à eux, emmurés dans cet espace neuf qu'ils venaient de fabriquer. Ensuite, elle s'était mise à rire, légère. Accusant l'ivresse, il avait alors versé dans son verre à elle le peu de bière qu'il restait du sien. Elle avait aimé boire de cette bière; l'impression d'avoir sur les lèvres le goût des lèvres de l'homme. Avait-il remarqué ces longues minutes prises à terminer son verre? Elle se sentait heureuse, un instant elle avait pensé le lui confier, mais s'était ravisée, imaginant qu'il verrait là une victoire personnelle; à quoi bon lui offrir ce plaisir. Et puis, cette attitude de repli l'avait rassurée, elle n'était donc pas tombée sous le charme de l'étranger, il ne deviendrait pas celui qui prend toute la place. Certes avait-elle mesuré l'énormité de son mensonge, mais il monte parfois des voix qu'il faut faire taire.

Ce soir, le bar diffuse un air de Loreena McKennitt, quelques notes infiniment douces invitent Grégoire à la nonchalance. Christiane replie ses jambes sous sa jupe, laisse ses souliers sous la table tandis que l'étranger lui sourit, ému de la trouver si petite ainsi lovée sur elle-même. Les minutes se liquéfient, une étrange impression. Grégoire griffonne quelques mots sur un carnet, sans renoncer à regarder ce couple. Il pense que l'homme a feint de ne pas le remarquer lorsqu'il est passé à côté de lui, il se remémore la sueur qui perlait à son cou, au cou de cet individu, qui la nuit dernière l'a fait rêver sans rien lui promettre. Il ne sait pas pourquoi il a envie de brailler comme un bébé. Il déchire les pages de son carnet tandis que d'une voix travaillée l'autre,

l'étranger, commande une bière, une dernière, précise-t-il tout haut comme s'il s'excusait, comme s'il devait faire bonne figure. De ses grandes mains, il hèle le serveur. Christiane le suit des yeux, juste pour le plaisir, juste pour rêver de ces paumes dans ses cheveux à elle: une étoile à cinq branches qui lui ferait perdre la tête. Puis, s'installent le fracas des verres et le ronron des conversations. Leurs voix faiblissent, s'enfoncent. Que des sons sans signification pour Grégoire. Ils parlent de tout, de rien, de la vie au Québec, de celle en France, des voyages, des découvertes. Elle aime cette liberté en lui. On dirait les glaces qui fondent.

Christiane, frivole, badine, résolue à contrer l'émotion et les larmes qui scellent, trop souvent, les soirées d'adieu. Car bientôt Julien quittera le Québec et oubliera tous ces êtres conquis: ces hommes, ces femmes qu'il a rencontrés dans ce court laps de temps et à qui il a fait miroiter presque à son insu, l'habitude étant prise, un semblant d'amour. Il ne peut supporter qu'avec autrui les exigences de son cœur; chaque visage, chaque corps qui ploie devant lui l'apaise, le rassure. Le matin, lorsqu'il s'éveille et qu'il écoute la respiration d'une Patricia ou d'un Christophe dormant dans son lit, une joie franche l'inonde, cette même excitation qu'il ressentait tout jeune quand, les lendemains de Noël, il ouvrait les yeux sur les trésors que la nuit avait laissés. Il n'est pas méchant, simplement enclin aux flatteries, aux mises en scène, juste impatient de s'introduire, tel un rêve, dans l'esprit de ceux qu'il rencontre. Il apprécie ce jeu des regards, ces mouvements fragiles destinés à faire fléchir l'autre, ces phrases savamment ourdies qui provoquent le vertige et laissent l'adversaire sans ressources, tendu vers sa perte. Christiane connaît ces stratégies et ce

qu'elles cachent. Elle pourrait fuir, disparaître mais elle préfère s'étonner du spectacle qu'il met sous ses yeux. Elle l'aime magicien. Il l'aime rêveuse. Le croire, voilà ce qui est beau.

Elle est fascinante avec ses épaules musclées et ses bras qui fendent l'air lorsqu'elle parle. Elle rit et boit plus qu'à l'habitude. Elle s'anime, volubile, les joues rosies par l'alcool. D'un coup de tête, elle projette ses cheveux vers l'arrière en dénonçant avec ironie et sans retenue les grands parleurs, les beaux parleurs, les hauts parleurs, ces hommes infâmes, dit-elle, qui brisent les âmes. Autour du couple plusieurs rigolent se souvenant que l'étranger anime une émission dans une station de radio. Bien sûr Julien saisit l'allusion mais il ne se défend pas. Il accepte d'être mis à nu, un moment, un moment sans conséquence croit-il, puisque demain il retournera là-bas, la tête pleine de souvenirs qui, peu à peu, s'émousseront jusqu'à n'être qu'un faible souffle dans sa mémoire.

Ils s'adossent sur les banquettes de simili-cuir, l'air satisfait, apaisés, repus par cette dernière flambée d'enthousiasme. Sans doute, ont-ils trouvé les propos, le ton qu'il faut pour ne pas avoir à déployer les gestes sculptés dans l'agitation et qu'on regrette l'émoi passé. Supposant que la vie leur allouerait encore du temps, ils pourraient revenir au bar, soir après soir, à cette table, sans craindre de tomber fatalement dans les bras l'un de l'autre. Ils ont tout rationalisé, ou presque, tout démystifié et comme si la séduction, ainsi, n'avait plus de prise ils s'estiment à l'abri. Néanmoins, Julien ne peut s'empêcher de trouver du charme à cette relation qui déjoue ses tactiques habituelles. Quant à

Christiane, elle conçoit bien qu'elle s'octroie ainsi un rôle particulier — une façon d'être différente, une manière de paraître exotique à son tour. Sans compter qu'à cette impression, s'ajoute la joie de partager avec lui un secret, une complicité de vieux frère.

Grégoire écrit deux phrases sur le napperon de papier et tente, en vain, de dessiner un cœur dans un carton d'allumettes. On croirait qu'il s'agit d'un triangle, ou plutôt d'un losange. Difficile à déchiffrer. Il se dit qu'il causera avec Christiane quand l'étranger sera parti. Un moyen commun qu'ils auront de l'aimer encore.

Christiane commande un autre verre de bière. Devant les clients du bar, Julien la reprend à propos d'une faute de français. Elle comprend qu'il peut parfois se montrer méprisant et prétentieux. Un instant elle aimerait le haïr. La fumée du bar brûle les yeux de Grégoire. Impassible Christiane rêve; la tête contre une affiche annonçant le spectacle de Sylvain Lelièvre, elle s'acharne du bout des doigts, à en rouler les coins déjà racornis, puis elle frotte ses paupières, sourcille un peu, incommodée par ce qui semble être une larme au bord des cils. Quelque chose brille sur un visage, la dispersion silencieuse du cristal. Christiane se tait, figée dans une attitude noble. L'image retient, immobilise Grégoire.

Dans le bar, un air banal joue, des notes qui rappellent la musique insipide des ascenseurs. L'espace s'agglutine, comme un ventre devenu étroit. Christiane regarde Julien, elle songe à lui proposer une randonnée à l'extérieur dans le

froid de l'hiver... mais craint de trop peu le haïr. Elle demeure là; ses lèvres muettes dessinent des quartiers de lune rouges sur la transparence du verre. Grégoire s' imagine froissant ses mamelons. Au même instant l'Européen debout, s'enflamme, cause, badine, plaisante avec tous les clients. Une main sur l'épaule d'un, un regard insistant pour l'autre, un compliment en direction d'une jeune femme qui, amusée, lui renvoie un sourire. Il joue. Christiane s'étonne de le trouver encore si beau. Elle ferme les yeux, le voudrait inaccessible.

Julien revient à sa table, regarde sa montre. Elle exécute l'ordre implicite de partir. Grégoire s'habille. Entraîné par un quelconque fluide, il affronte l'extérieur. Dehors, le froid cuit, un long frisson sur ses épaules. Julien et Christiane marchent rapidement, trop; elle feint de le suivre sans effort. La rue désertique ressemble à celle des cinéastes: une nuit noire sur fond de solitude, où se découpent trois silhouettes. Cliché. Les néons distillent une lumière crasseuse et les vitrines des magasins leur reflètent leurs visages tendus. Grégoire ralentit le pas laissant les deux autres se diriger vers leurs voitures qui les attendent, côte à côte, dans le grand stationnement presque vide. Julien porte les mains à ses poches, en retire ses clés, puis regarde cette femme qu'il ne reverra probablement jamais. Il ne peut que la trouver belle, ne peut que la désirer. Il approche d'elle, remet ses clés dans la poche de son anorak. À son tour, elle s'avance, prise à l'étroit entre Julien et sa voiture; son dos épouse le métal glacé de la carrosserie. Grégoire a froid. Appuyé contre la vitrine du fleuriste il reste là, impassible, aux aguets, évitant presque de respirer. Il est un homme qu'un souffle ravit. Il ne sait plus pourquoi il se tient là. Ne cherche pas

à comprendre. Du fond de sa mémoire revient le goût du tabac dans la bouche de Julien; il sent son sexe contre la fermeture Éclair de son pantalon. Alors il pense à la sueur sur le cou de l'autre, la sueur juste avant qu'il ne monte sur lui. Julien et Christiane s'approchent, se frôlent, leurs manteaux font un bruit sec. Dans la noirceur, elle esquisse un sourire. Elle est désirable. Elle incline la tête, comme le font parfois les petites filles lorsqu'une timidité vient voiler leurs gestes. Tendrement, elle embrasse Julien sur la joue. Dès cette seconde, il se penche vers elle, vers cette femme, pour déposer un baiser près de son menton, aux commissures des lèvres, glissant dans la chevelure rousse de Christiane, ses longues mains: une étoile à cinq branches pour lui faire perdre la tête. Elle tressaille puis rit, déterminée à faire taire le désir qui, obscène, s'expose en majuscules. Elle rit, d'un rire clair, sonore. Le vent souffle. Julien, doucement, très doucement, lui caresse un sourcil de l'index. Un geste à la frontière du léger et du lourd. Entre eux: une part d'insaisissable. Grégoire invente des oiseaux, des chats, des automobiles qui passent et qui miroitent sur l'asphalte. Christiane, pas plus que Julien, ne bougent. Leurs visages s'interrogent, se scrutent. Un long moment.

Grégoire entre ici et là s'attache à cette brise qui ramène leurs voix, une voix, cette voix unique: «Au revoir et take care!»

Peut-être s'imaginent-ils que demain, la vie recommencera.

«Grand amour, souvent, semble aucun amour
rien ne bouge maintenant, ni toi ni moi
et la nuit s'en va jusqu'à l'aube
seule une lueur de lampe a pâli
quand nous nous sommes quittés sans bruit.»

Jacques Brault, *Moments fragiles*.

* * *

Conversation III

Dans le pli de l'ornement

J'écris séduction et m'efforce, pour un moment, d'échapper à cette lecture qui fait d'elle le lieu d'un détournement malin. J'enfouis les images d'un être qui, désireux de répondre à la vanité de ses chimères, mobiliserait l'autre, le tiendrait en laisse, sous le joug d'intrigues surnoises et carcérales. J'essaie d'oublier le prédateur qui se nourrit du plaisir de voir sa proie lui céder petits pas par petits pas pour me faire attentive à ces logiques propres au désir, à ces délices de l'union, présentes dans les échanges ritualisés dudit bourreau et de sa victime.

Entre elle et lui: «Elle l'aime magicien, il l'aime rêveuse.» Un fluide passe, entente secrète. Tel ce Survenant de Germaine Guèvremont, ce «grand dieu des routes» qui fit des ravages auprès des Beauchemin et d'une femme du nom d'Angélina, Julien est l'étranger, celui qui vient d'ailleurs. Séducteur, enjôleur, il plaît, attire, on recherche sa compagnie. Tous ces gens autour de lui s'avoueront-ils abusés, désarmés devant tant d'habiles mises en scène? Se retrouveront-ils demain, solitaires, rompus, rivés à l'abandon, claudiquant pour toujours à la manière d'une Angélina?

Christiane sait bien qu'un étranger, tôt ou tard, retourne chez lui. Angélina, Christiane, Grégoire et tous les autres... Faut-il voir derrière ces personnages

des «Belles au bois dormant», subjuguées et aveuglées, les yeux et le cœur agglutinés à la volonté du Prince charmant? Et si succomber à la fascination devenait l'occasion pour ces femmes, ces hommes de poser les pieds sur des sentiers inconnus, dans des régions dont l'existence même leur est insoupçonnée. Peut-être le Survenant, Julien et tous ces séducteurs/séductrices leur permettent-ils de se frôler à «ce qu'il y a de chantant sur terre»⁵⁰. Si répondre au charme, à l'envoûtement devenait l'occasion, pour eux, d'affirmer ce qu'ils n'ont cessé de museler, comme on consent au réveil après les grands jours d'enfermement. Se peut-il que jamais ne s'évanouisse complètement le feu du dedans, celui qui nous connecte à nos besoins, envies, pulsions, à ce qui nous fait être le plus nous-mêmes? Freud a déjà commenté le caractère indestructible des contenus inconscients en écrivant: «Non seulement les éléments refoulés ne sont pas anéantis, mais, encore, ils tendent sans cesse à réapparaître à la conscience par des voies plus ou moins détournées et par l'intermédiaire de formulations dérivées plus ou moins reconnaissables.»⁵¹ Écouter la présence de l'enfoui, du rêve, du fantasme, ces îles oubliées qu'on croyait mortes à cause de l'ensevelissement. Prendre conscience des forces vitales qui l'animent et reconnaître l'autre en soi, cet autre de soi qui, dans un ravissement narcissique, ne demandait qu'à redresser la tête. Peut-être cette liberté du Survenant, de Julien, cette désinvolture qui séduit tant trouve sa force et son pouvoir dans le fait qu'elle rappelle à qui l'effleure ce souffle d'ivresse qui meurt en eux? Comprendre sa nuit à travers la vivacité et l'allant du jour. Ainsi sous les tignasses de feu, derrière les lèvres qui évoquent le plaisir et provoquent, se

⁵⁰ Germaine Guèvremont, *Le Survenant*, Montréal, Bibliothèque québécoise, 1990, p. 203.

⁵¹ J. Laplanche et J.B. Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1967, p. 424.

profile le mirage du manque, ce creux qui se corrode au centre de l'absence. «Le charme, l'envoûtement du spectaculaire ont pour effet de briser l'action du refoulement, d'inverser le sens du passage à la conscience.»⁵² Ça dit qu'on s'est oublié, ça dit l'urgence de réconcilier les morceaux de soi perdus, ces éclats omis, piétinés.

Je te salue toi venu d'ailleurs, ta lumière m'irradie, évoque la mienne, cet espace de clarté, cet amour de moi nié. Je m'appelle à travers toi. Soûl de vastes espaces et de terres inconnues, tu parles d'une vie libre, sans carcan, qui te permet de tout conquérir. Tu t'adresses à cette part de moi inconnue qui se doute du plaisir à communier avec l'univers. Je me cherche en toi. À ta vision, à ta fougue, se greffe un son, léger. Peut-être un cri. Oui un cri. «C'est moi.»

Qu'est-ce qui séduit en l'autre si ce n'est d'abord soi? Que cherche-t-on dans les rapports amoureux? Peut-être faut-il, ici, nommer le berceau protecteur ou ce retour à de vieilles satisfactions comme si, au fond des corps, se trouvait inscrit un moment où il fut facile de vivre. Matrice, tissus nostalgiques et chauds: «Cette première maison qui nous entoure et dont nous transportons partout le halo telle une sécurité de première heure.»⁵³ Souvenir de cet instant de grâce, de ce rapport avec la mère. Désir d'elle. Désir fou pour ce qui est à la fois si proche et si fortement censuré, comme quelque chose qui déclenchant tant de craintes doit être à tout prix enfoui, interdit au conscient. Impossible amour. Ne reste alors que la course infinie pour le combler partout et ailleurs. Quête.

⁵² Jean Bellemin-Noël, *Psychanalyse et littérature*, P.U.F., Coll. «Que sais-je?», 1978, p. 47.

⁵³ Luce Irigaray, *Corps à corps avec la mère*, op. cit., p. 22.

Quémande-t-on sans cesse quelqu'un qui porte, nourrit, tant se font grandes la soif, la faim? Et s'il s'agissait plutôt d'imaginer, ses propres bras s'enlaçant, goûtant enfin au plaisir de se sentir exister dans le plus vif de soi. Merveilleuse et incontournable vision que ce retour à soi-même. Ainsi, le théâtre de la séduction, ouvrant les portes de la rêverie hallucinerait du goût unique d'épouser sa possible naissance? «Un monde se forme dans notre rêverie, un monde qui est notre monde. Et ce monde rêvé nous enseigne des possibilités d'agrandissement de notre être dans cet univers qui est le nôtre.»⁵⁴ Détournement de l'amputation, de la mise à mort. Aventure dynamique plutôt que marché tyrannique.

Mais qu'ai-je écrit ici? Niant les stratégies abusives d'un Dom Juan, d'un Survenant et d'un Julien pour n'en conserver que l'incitation à la liberté, que l'ardeur qui s'en dégage, ai-je contribué à auréoler à nouveau ces hommes d'un divin charisme pour qu'ainsi mythifiés, Charlotte, Angéline, Christine, Grégoire et les autres entonnent d'une même voix: «Il est vraiment le Dieu que j'ai préféré.»⁵⁵ Et pourtant, je persiste à voir, derrière les manipulations machiavéliques d'un séducteur, un agent d'Eros qui nous force à tomber en... vie.



⁵⁴ Gaston Bachelard, *La poétique de la rêverie*, Paris, PUF, 1978, p. 8.

⁵⁵ Je renvoie à cette phrase du Vicomte de Valmont dans *Les liaisons dangereuses*: «Je serai vraiment le Dieu qu'elle aura préféré...» (Laclos, Paris, Gallimard, p. 29).

Une nuit de pierre

«On ne te tuera pas plus
que si tu étais cadavre.»

Pauline Harvey
Un homme est une valse.

Il lui avait souri. Elle avait cru qu'il lui avait souri. Joyeuse, Maryse s'était glissée dans la voiture. Un claquement. Bizarre. Des portes fermées, verrouillées. Il avait roulé. La rue fuyait sous une nuit sans lune. De grandes herbes hautes comme des étaux autour de la carrosserie. Il ne parlait pas, le regard froid. Elle a levé les yeux vers lui, juste un peu, juste avant.

Les doigts de l'homme, brûlants, fauve sous sa jupe. Crier, fuir. Essaie. Bouge. Repousse. Une force de pierre sur ses reins cassés. Ça ravage, ça fend. Une femme s'essouffle et se vide dans une jupe de soie, des cheveux d'homme entre les doigts. Une porte s'ouvre, un pied la pousse.

Qui donc a conçu la mort.

«Il y a certainement quelqu'un qui m'a tuée.
Puis, s'en est allé sur la pointe des pieds.»

Anne Hébert,
Les fous de Bassan.

Colourings 02985

«Elle se penchait vers la glace
comme sur une mer exaltée.»

France Huser
La maison du désir.

Les hommes sont drôles. Euh! devenons moins timorée: les hommes sont naïfs.

Vous avez certainement surpris votre père, ou quelqu'un s'y apparentant, s'extasier devant la beauté peu commune de Claudia Cardinale et, d'un même souffle, avouer son dégoût pour les femmes fardées. À moins que vous ayez un beau-frère qui, épris de Mitsou, parvient sans tressaillir à décrier le rouge à lèvres, son goût fade et les marques graisseuses qu'il laisse sur les joues. Vous voyez ce que je veux dire.

En fait, les hommes démontrent une telle naïveté que j'ai résolu d'en abuser. Et ça marche. Si vous saviez le nombre de couches de fond de teint que je m'applique à leur insu avant d'aller au bureau ou au supermarché! Je casse des petites ampoules au liquide magique pour effacer les ridules. Je camoufle les cernes noirs, les taches brunes et les grains rouges avec des crèmes en tubes et manie avec art les «10 étapes rapides et simples pour devenir envoûtante». Lèvres parfaites, regard langoureux, tenue durable, mais tout s'apprend messieurs! On fixe le miroir, on sort ses pinceaux et ses *prismacolor*, puis on corrige. Frivolité? Non, je parle d'art! Je sculpte, à même mes traits, un autre

visage, l'idée d'une beauté qui résiderait dans l'harmonie et la proportion des formes. Je masque, voile et m'amuse. Voluptueuse séance de narcissisme qui, remontant les poches, en profite pour vous remonter le moral et convaincre votre voisin du fait que votre minois n'a pas subi les affres du temps. Pauvres hommes!

Ah! je me doute bien, il s'en pointera pour s'exclamer pauvre femme, esclave de ces regards masculins! Tss-tss-tss. Oseriez-vous avouer qu'il n'existe pas de plaisir personnel à se trouver jolie même si l'on sait pertinemment qu'il y a subterfuge? Je réclame le droit de me maquiller jusqu'aux lobes de mes oreilles, de porter douze jupons, de couvrir mes seins des plus fines dentelles, de m'asperger le corps des meilleures lotions enivrantes. Il ne s'agit guère de contraintes mais de libération. C'est cela jouir. Être sexuel de part en part. Comme on répétait chez nous, «y'a pas de mal à se faire du bien» et si en plus le collagène et l'élastine me permettent de me glisser nue et sexy jusqu'à quatre-vingts ans dans les draps d'un jeune homme — il faut privilégier les jeunes car eux, faute de crèmes, amollissent avec l'âge — alors je ne vois guère pourquoi je m'en priverais! C'est pervers? Envieux!

P.S.: Au fait, pour les voyeurs, j'inscris ici la couleur de mon fond de teint:
Colourings 02985

«Je permets volontiers à ceux que leur lourde gravité empêche de chercher le beau jusque dans ses plus minutieuses manifestations, de rire de mes réflexions et d'en accuser la puérile solennité; leur jugement austère n'a rien qui me touche; je me contenterai d'en appeler auprès des véritables artistes ainsi que des femmes qui ont reçu en naissant une étincelle de ce feu sacré dont elles voudraient s'illuminer tout entières.»

Beaudelaire, *Éloge du maquillage*.

Désir de Cuir

«Saute dans l'arène et caresse-le.»

Claude Popelin
Le taureau et son combat.

Vous vous levez, il fait encore sombre. Peut-être à cause de l'heure, peut-être à cause des massifs nuages noirs qui indiquent l'imminence d'une pluie. Vous vous levez parce qu'une nuit sans dormir, c'est long. Vous vous préparez un café, le versez dans la même tasse qui a reçu votre bouillon de poulet de la veille sans même songer à essuyer la fine couronne jaune et huileuse qui cerne le col. Votre épaule se love tout contre le cadre de la fenêtre et dehors une automobile passe. Vous ne savez pas qui la conduit et cela ne vous importe guère; vous préférez les êtres anonymes. Votre café paraît blême, vous rajoutez du lait. L'habitude. Vous laissez le litre sur le comptoir, à côté du blé d'Inde en conserve. Vos doigts se fraient un chemin dans la boîte, dans le mince espace que vous avez réussi à créer en soulevant, bon gré mal gré, le couvercle de métal. Vous grimacez. Du sang perle, filet rouge et tiède que vous sucez. Vous vous dites que vous avez un don pour les blessures. Vous ne possédez rien qui puisse les protéger. Vous sucez encore. Les phares d'une autre voiture diffusent leur lumière dans votre appartement et dessinent sur votre lit des formes étranges. Vous vous mettez à genoux pour tirer les draps, comme si vous aviez besoin d'effacer les traces d'une nuit agitée. La couverture se tache de votre sang. Cela n'a pas d'importance. Votre café est froid. Goutte à goutte, la pluie tombe.

Quelque chose de physique, de brutalement physique vous éprouve, tels ces destins impossibles à contourner. Vous savez déjà que vous répondrez à cet appel.

Vous enfiler un jeans. Son tissu rude cuit votre sexe. Votre chemise rayée bleue et blanche semble froissée, vous la glissez dans votre pantalon et serrez la ceinture. Vous mettez vos talons aiguilles et descendez les marches. Un chien aboie, le chien de la voisine d'en bas qui se réveille et vous épie. Vous soupçonnez qu'elle se tient dans le cadre de la fenêtre. Elle le fait toujours. Vos allées et venues sont ses seules histoires. Vous ne vous retournez pas, sachant que vos yeux risqueraient de croiser le regard gris de cette vieille femme triste. Vous jugez que vous n'avez rien à vous dire. Jamais vous ne lui révélez la soif qui vous tenaille et ce désir d'acier qui vous déchire le ventre. Comment pourriez-vous vous douter qu'elle comprendrait et que, chaque fois qu'elle vous croise, elle pense à elle et à ses vingt ans? Vous marchez et vos talons claquent sur le pavé mouillé. De plus en plus d'automobiles circulent. Un homme fouille méthodiquement dans une poubelle autour de laquelle il dresse de petits monticules d'objets hétéroclites. Peut-être a-t-il faim. Vous pensez à votre café. Vous regardez votre blessure, le sang a coagulé.

Vous glissez vos doigts écartés dans votre chevelure ondulée, déplaçant votre toupet vers l'arrière. Des mèches blondes encadrent votre visage. Difficile de croire que vous avez trente ans. Vos hanches fines épousent vos jeans. Vous aimez cette énergie qui vous fait dégager les premiers boutons de votre chemise. Et vous aimez le vent. À la naissance de vos seins: une fine dentelle noire. Le

temps passe, vous accélérez votre démarche, votre rythme, poussée par autre chose que l'agitation des heures. Jamais vous n'avez su nommer le désir, pas plus que vous ne pouvez vous souvenir de son prénom. Peut-être ne vous l'a-t-il jamais dit.

Un visage jeune mais néanmoins lacéré par la vie. Un blouson de cuir, un mince bracelet à son poignet et une manière bien à lui de tenir sa cigarette. Vous aviez remarqué ses ongles rongés et ces petites boules de chair durcies au bout des doigts. Grattait-il la guitare? Vous aviez aimé cette idée. Un instant, au bar vous aviez baissé les paupières pour imaginer la musique qu'il pourrait coucher sur le contour de vos seins. Il ne vous connaissait pas mais vous l'attendiez. Silencieux, vous aviez quitté le bruit des verres qui s'entrechoquent, les vapeurs de houblon et les volutes de fumée. Vous aviez consenti à le suivre, prête à vous perdre aussi. Il possédait la science des rues, des raccourcis, des ruelles où naissent, mêlées, l'aventure et la peur. Il ne connaissait pas les mots qui rompent le silence. Toujours, il les avait cru dérisoires. Votre dos, au contact de la brique, brûla. Derrière vous, on tira une toile. Il défit avec force votre ceinture en même temps qu'il mordit vos mamelons. Un bruit de jupe et de cheveux froissés. Il ne retira pas son jeans. Son sexe lourd et dur vous arracha un cri. Vous aviez souhaité qu'il ne cesse de vous tenir dans ses bras, vos jambes enlacées autour de sa taille. Votre chemise à demi ouverte montra vos épaules rougies et râpées. Vous n'aviez rien dit quand il vous déposa dans le sable gris de la ruelle qui s'assombrissait. Il avait promené son sexe dans votre visage, sur vos lèvres entrouvertes. Vous aviez aimé le goût du sperme. Puis, il était parti. Vous étiez demeurée là, muette. Deux individus apparurent, vous aviez eu

peur. Promptement, vous aviez reboutonné votre chemise et tiré sur votre jupe pour cacher votre sexe. Ils passèrent à côté de vous sans même un regard en votre direction. Vous aviez enfilé votre culotte moite en vous doutant déjà que demain vous demanderiez à voir cet homme, ce blouson de cuir noir, cet œil sauvage et ces doigts cornés qui s'agripperaient à vos cheveux.

«Juste un petit coup de griffe
sur mon cœur, en passant.»

Anne Hébert
Les fous de Bassan.

Histoire de Papier

«Je cours et ne peux m'enfuir qu'à demi dans
le rêve de ces feuilles collées à nos visages.»

Juan Garcia
Corps de gloire.

Il m'avait dit: «Nous écrivons l'espace entre nous deux.» La formulation paraissait assez digne du poète qu'il était, mais je n'arrivais pas à cerner ce prétendu espace, tellement les parois de mon existence s'agglutinaient à la sienne. J'aurais souhaité me frôler à sa vie sans me perdre. Pourtant, chacune des minutes me ramenait à lui et chacune des minutes me suggérait la fuite. Peut-être parce que j'aimais les histoires, les contes qu'on s'invente pour tromper la douleur.

* * *

Un certain septembre. Et une salle de cours tout au début d'une année universitaire. Puis, moi. L'air calme, l'œil tendre, la bouche légèrement entrouverte, je mime la désinvolture. Un certain espoir d'effacer ma vulnérabilité qui voudrait bien s'afficher jusqu'à l'impudeur. Des étudiants me regardent. Je tente de leur livrer le récit d'une femme qui n'en finit plus de sourire. Je souhaiterais que jamais ils ne soupçonnent combien la joie ronde et lisse que je manifeste masque mon impérieux goût de m'attendrir sur le professeur marchant devant la classe. Comment ne pas revoir derrière l'homme

qui, dans quelques instants, vendra avec ferveur les vertus de l'hypertextualité à quarante paires d'yeux braquées en sa direction, celui qui, quatre mois plus tôt, provoqua un premier accident sur mon parcours marital, accident qui me fit admettre mon lamentable talent pour la fidélité.

Je m'assois. Sous le bureau j'écarte les jambes, m'amusant, effrontée, à calquer l'insouciance des gamines qui font fi de l'interdit. L'air s'insinue le long de mes cuisses, sans doute l'air de l'été qui continue, paresseux, à flotter entre cet homme et moi. Une voix chaude me happe. Un voile se déploie. Le professeur parle de la littérature au second degré, j'entends une musique à deux temps; le souffle à chaque foulée du cœur, je m'évade. Je suis dans le rêve. Dérive.

Un homme parle et ne soupçonne rien de mes châteaux, ne sait plus rien du sable dans ma tête ni de ses remous. Ses doigts fouillent ma chevelure, s'affolent, s'y accrochent. On ne résiste pas à la magie. Professeur, voyez ce goût que j'ai, à mon tour, de vous enfanter des songes. Je veux dessiner des soleils dans chacune de vos rides. Je frôle vos paupières, vos joues, votre bouche, votre bouche de laquelle coule un «je t'aime de juin» avec dessus des marques de couleur pour teinter les jours à venir. Tout devient si simple. Un crayon, un cartable, un pupitre en bois qui s'aligne parmi les autres et une langue qui défonce mes silences: *«L'amplification narrative procède essentiellement par insertion métadiégétique c'est l'essentiel de l'extension, épisodes étrangers au sujet initial.»*⁵⁶ Je prends note. Il se dirige au tableau, inscrit en gros caractères le mot

⁵⁶ Toutes les citations en italique sont extraites de *Palimpsestes* de Gérard Genette.

«AMPLIFICATION». Son écriture ourlée ne parvient pas à m'intéresser, pas plus que ses propos. Je préfère séjourner ailleurs, ailleurs que dans la surface des signes, ailleurs que dans l'épaisseur de la craie; je m'attarde à la forme de ses fesses: rondes, nues. Je façonne la terre entière entre mes mains; moule et empreinte conjugués. Le savoir si près et si hors d'atteinte à la fois me rend fébrile. Un poème naît, émergé de la splendeur.

Ma bouche, je présume, adopte une moue particulière, ma collègue d'à côté, une pointe de malice dans le regard, me dévisage. Sa présence, loin de m'apparaître redoutable, décuple mon plaisir. Je me sens assurée en évoquant l'idée que j'ai su sculpter et ciseler des sillons de tendresse sur le visage du professeur, estimé implacable et froid par mes collègues. Je connais, moi, toutes les teintes de sa soif et le parfum de son enivrement. Ce baiser dans votre studio, professeur, vos mains sous ma jupe et les dessins d'enfant sur le mur défraîchi! L'existence commence ainsi.

Rien ne m'invite à me taire. Vous faites encore surgir le cri, professeur. Désir de vous. Désir de tout. Existe-t-il un temps, une heure, un lieu où le feu installé entre nous s'évanouira? Feu en arc-en-ciel fixé sur nos corps, là où gémissent nos mains incertaines, nos paumes pleines d'inquiétude et nos regards troublés. Feu comme ivresse, comme tout ce qui dilapide les glaces. Feu. *«Je le définis, pour ma part, d'une manière sans doute restrictive, par une relation de coprésence entre deux ou plusieurs textes, c'est-à-dire eidétiquement et le plus souvent par la présence effective d'un texte dans un autre.»*

Vous parlez et nos yeux se tournent vers vous, vous fixent. Vos mots sont des jets qui magnétisent. Et je passe mon temps à vous croire. L'espace entre nous prend les allures d'une île où s'incruste l'ultime aveu de ma faim. Les minutes passent, je jette un œil sur ma montre. S'il m'était possible de poser mes doigts sur les aiguilles pour les fixer à jamais dans ce moment précieux! Garder l'inouï de cet instant et surtout le mensonge des liens indéfectibles. J'aime les ronds de lumières entre les veines et les images derrière les prunelles. Ce que je juge essentiel dans la craie blanche, c'est la main qui la guide sur le tableau noir. Ma vie est un homme qui enseigne. Et j'écris. N'importe quoi. J'essaie de rattraper les mots perdus. Ma tête se penche sur la copie d'à côté, fort heureusement, elle est lisible. Je reproduis les mots sans trop saisir ce qu'ils contiennent. Il viendra d'autres jours pour m'interroger sur le sens.

Le professeur parle beaucoup. J'invente une lettre très simple — annonçant l'amour, avec des phrases qui sentent la mère sauvage. Des phrases qui donnent du souffle, caressent, puis égarent, comme un vêtement qui m'épouserait, une chaleur qui m'alourdirait, m'endormirait, m'ensorcellerait. Je sais, il s'agit de démesure mais, voyez-vous, il est déjà trop tard! Donnez-moi vos lèvres, professeur! Donnez-moi cette chaleur qu'hier encore, vous aviez plein les mains! Peut-on si vite oublier ou est-ce ma mémoire, la mienne, qui se leurre et cultive des images où s'affiche partout votre visage.

Je me souviens, il y a deux semaines, un grand vent projetait du sable sur les fenêtres du demi-sous-sol. Petit bruit sec d'après-midi qui, rappelant

l'absence, révélait le poids des êtres et des choses. Un téléroman fade, sans contenu passait sur une chaîne américaine. Rencognée dans mon vieux fauteuil, je me sentais trouée de toute part. Je me remémorais notre dernière résolution: dire non à la passion, instaurer, entre lui et moi, une amitié tendre, afin d'éviter la culpabilité et les remords qui finissent toujours, malgré ce qu'on prétend, par ternir les relations extra-maritales. Car tous les deux, nous sommes mariés, lui à une très jolie brune aux yeux en amandes, moi à un intellectuel qui conçoit mon besoin de ne vouer ma loyauté qu'au désir, qu'au seul désir.

Ainsi, en cette fin de journée, j'avais promptement quitté ma maison pour courir vers lui, vers vous professeur dont j'avais cru un instant pouvoir me détacher avec facilité. Vous étiez là, n'avez rien dit. Entre nous, la fascination de l'inavouable et la force de nos bras pour nous serrer l'un contre l'autre. Nos mouvements creusaient nos faims. Nous nous sommes dévêtus; deux corps se dévoilent, un éveil se répand. Sur l'édredon: de petits motifs triangulaires vert tendre. Peut-être une affection pour le vert... Dans la chambre, une odeur flottait. J'ai cherché à connaître encore le goût de votre sexe. Ma langue et mes dents, en petits gestes lents et tendres, vous ont fait baisser les paupières. Vos yeux clos, pour moi, tenaient à distance l'intolérable. Sur vos cils: nos rêves accrochés. Tout cet instant à refaire.

Professeur, vous rappelez-vous. Ma peau contre la vôtre, et nos gestes déchirés entre force et fragilité, tremblants, pleins de l'attente et de la retenue que nous nous étions imposées, et précipités par l'impression qu'il s'agissait là

d'un moment privilégié, hors la loi, hors cette nouvelle loi que nous avons délibérément et récemment créée pour nous. Parce que septembre venait et que nous serions face aux autres, nus et coupables devant leurs regards et parce que seul l'été se fait assez grand pour accueillir les passions torrides. Cet après-midi-là, il fut question de nous étourdir et d'enfreindre le silence. Folâtreries sans fin qui nous firent rire... et ça, c'était bien le pire. L'homme que j'ai épousé admet que je puisse dormir dans les bras d'un autre, mais que je rie ! Sans doute estime-t-il avec justesse la puissance du rire partagé : cette clarté dans l'indicible. Comment nommer ? Peut-être à rire on s'aime. Il nous aura fallu briser la noirceur des pierres et les chagrins de solitude pour inventer l'écho, pour dessiner sur les murs de votre studio des fresques imaginaires. Professeur, reconnaissez-vous cette envie de basculer, cette fascination pour les espaces sans frontières ? Étrange, pour moi, cette nécessité qui me tisse combative, obstinée, prête à concrétiser sans hésitation mes fantasmes les plus osés entretenus à l'égard de vous, professeur de profession, qui ne voyez rien de mieux dans la vie que d'égrainer des centaines de pages par jour dans l'espoir de donner toujours davantage de substance à vos propos. Néanmoins, j'aime évoquer ces moments passés en votre compagnie alors que, justement, vous acceptez d'enlever vos lunettes, de déposer vos livres, comme on dépose les armes, pour vous livrer aux lieux du corps. *«Pour transformer un texte, il peut suffire d'un geste simple.»*

Ainsi, je ne peux m'empêcher de penser à ce baiser de bambin effronté qu'il m'administra un soir, en plein visage en plein restaurant. S'agissait-il d'un geste prémédité : j'ai préféré voir là un mouvement impulsif. Il revenait du

vestiaire, sans crier gare il appliqua en m'attrapant le menton, ses lèvres humides, avides sur les miennes. La surprise me plut; nous mîmes rapidement un terme à notre conversation; désireux d'être ailleurs, dans cet espace qu'enfante le désir.

J'avais enroulé mon bras sous le sien. Dehors, une pluie fine tombait. Le soir venait. Nos bouches demeuraient closes, nouées par nos corps enlacés qui se racontaient des histoires de nuits blanches et de ventres destinés au bonheur. Je pensai: «Déshabille-moi». La pluie tombait. Arrivé chez lui, il s'était étendu sur son futon; ses lunettes rondes en écaille par terre. J'ai senti ses mains le long de mon dos, puis sur mes fesses, puis le long de mon dos. La fenêtre sans rideau donnait sur la cuisine du voisin. Une femme repassait du linge. J'ai trouvé qu'il s'agissait d'une heure étrange pour repasser. Puis, j'ai oublié, oublié cette fenêtre et cette femme pour le début de l'éblouissement. Il a retiré son chandail: un carré de lumière sur son épaule. *«Il me semble aujourd'hui percevoir cinq types de relations transtextuelles que j'énumérerai dans un ordre approximativement croissant d'abstraction, d'implication et de globalité.»* Oui, oui bien sûr, où avais-je la tête? Crayon, papier. Je note. J'écris. Il faut toujours écrire, on risquerait d'oublier.

Nous avons, je me rappelle, prononcé encore deux mots sur Louise Dupré et sur Cervantes, pour ensuite oublier tous les livres, gouvernés par cette envie de créer notre propre texte.

Le soir, je l'ai quitté un peu abruti. Un homme se cristallisait en moi. Je crois que la pluie tombait encore. Je ne sais plus très bien. Les jours suivants,

j'avais vécu en comptant les heures qui me séparaient de notre prochaine rencontre. L'attente comme unique but. Et l'angoisse m'assaillant, une idée s'enracinait dans ma tête: la peur de ne plus jamais avoir de ses nouvelles. Ma vie soudainement m'était apparue blême, dépourvue de sang et de chaleur, et je m'affolais en regardant le téléphone qui refusait de sonner. Déjà, prisonnière. Déjà, envoûtée. J'espérais un geste arraché au silence comme aujourd'hui, je réclame je ne sais quoi pour enluminer le réel. Les étudiants ont tous l'air un peu prostrés, la tête courbée, la mine lasse. Je regarde à l'extérieur de la classe, derrière un carreau, une mer s'étale, infinie. Entre appel et vertige. J'aime.

Un coin de sable me revient; une plage en plein roc, un après-midi ensoleillé de juin. Je revois le sentier abrupt qu'il m'invitait à prendre et qui m'obligeait à mesurer ma confiance en lui bien plus que mon sens de l'équilibre. Où allait-il dans ce dédale d'herbes et de roches? Quel élan me poussait à traquer ce qu'il pourchassait lui-même sans trop savoir? J'avais peur de perdre pied, si peu d'assurance dans mes frêles sandales... mais je craignais davantage de lui demander le support de sa main pour passer d'un escarpement à un autre. Et nous marchions, marchions, marchions, chaque pas nous rapprochant un peu plus l'un de l'autre vers un lieu encore à découvrir mais dont nous pressentions l'irrésistible attraction. Il y avait tout en bas l'eau, et tout en bas notre semblable soif mais, comme si nous redoutions la noyade, nous demeurions sur le faite, en surface, le corps dressé sans mot dire, attentifs à un mirage invisible. Dans le vent du large, une odeur de désir ondoyait. Deux goélands passèrent. Il me tendit la main. Le chemin nous entraînait vers le bas. Pas d'autre issue. Je refermai ma paume sur ses doigts et mis le plus de nonchalance possible

dans ce mouvement pour éviter de lui montrer la fraction de moi fébrile, dansante, qui imaginait sa tête couchée sur mes cuisses. En conséquence, je ne sus jamais, à ce moment, si mon corps provoquait chez lui quelque enivrement. Nous en étions à nos premiers balbutiements de tendresse, cela nous semblait précieux, nous évitions de tout briser en multipliant les gestes. C'était avant ce rendez-vous dans son studio; oui, je pense. C'était avant, juste avant l'ivresse.

Le professeur semble absorbé. Entre ses yeux, deux lignes verticales se creusent. Du regard, il arpente la classe en prenant bien soin d'éviter que son œil ne s'attarde sur ma rangée. Voilà déjà une façon de m'accorder de l'importance, c'est suffisant, davantage me placerait dans une position inconfortable. Il demeure assis derrière une table beige qui se confond avec la couleur de son gros chandail en tricot. J'imagine le désastre d'un moment: un lainage qui se démaille. Le professeur ne quitte pas sa chaise. Comment lui avouer que je préfère quand il se tient face au tableau, comment lui dévoiler cette banalité, ce cliché: quitter le blanc rectangle de papier sur mon pupitre et me figurer nue sur le rectangle de son dos. Professeur, sentez-vous mes cuisses qui vous enlacent et vous étreignent? Sentez-vous mes lèvres sur votre colonne vertébrale? Je ne bouge plus, professeur, uniquement pour l'émoi retenu, pour la dureté de mes seins, pour le moite de nos peaux qui se frôlent, se fondent.

Béate, je souris. Le professeur pose une question. Je n'ai pas de réponse, je n'en aurai plus jamais. Que des questions pour vous, professeur. De quelle couleur sont mes yeux? Se métamorphosent-ils lorsqu'ils s'éprennent de vous? À quoi pensez-vous là, en ce moment même? M'accorderez-vous encore vos

histoires inventées, vos cris écrits, vos trop-pleins de l'imaginaire comme durant la saison chaude? Et les saisons chaudes, professeur, combien d'heures prennent-elles à s'épuiser? Et les nuques qui ont soif et les chevelures moites quémendant un juin de fureur et d'emportement vous émeuvent-elles encore?

Je rive mes yeux à mon cahier. Je joue à merveille mon rôle d'étudiante, je prends des notes. Mon stylo glisse lentement sur le papier. J'arrive à masquer le délire qui me prend tout entière. Ma voisine casse sans arrêt ses mines, j'ai des éclats de carbone sur mes propres feuilles. Je m'amuse un instant à les écraser. Du noir sur le vide. Je dessine un motif brouillé. Qu'importe, puisqu'il s'agit de fixer mon cartable et mon cartable seul. Professeur, j'ai soudain si peur que vous perceviez mon vertige. Ne pas céder à la chaleur. Ne pas céder à la chaleur.

Il se lève. Je me concentre sur le tableau, sur ce désert de poussière blanche où il écrit une phrase, des mots de lui: «Le lien professeur/étudiant est interactif, le lien professeur/étudiant se veut une lecture transférentielle.» Il s'assoit. Professeur, je m'installe sur vos genoux mais vous ne le soupçonnez pas, attentif à cette classe qui s'agite, aux mains qui se dressent. Vous souriez. Un de mes collègues se balance sur sa chaise tandis qu'une étudiante discute du plan de cours. Bizarre. «Pourrait-on avoir des points pour la participation?» 5 - 10 - 15. Adjugé. Vendu. Je l'aime. Le professeur répond aux questions. J'entends le seul trajet des miennes dans mon ventre.

La classe se fait calme: tout au plus quelques bruits de feuilles que l'on tourne. Le professeur parle de Gérard Genette et de Roland Barthes. Un instant, j' imagine sa venue près de moi. Mais, professeur, vous ne marchez pas dans les allées, paralysé, je présume, par la crainte de voir les notes que nous prenons de votre cours. Crainte du résumé opéré à travers le flux de votre parole. Il faudrait, alors, que vous acceptiez de vous «contempler à l'état réduit». ⁵⁷ *«L'excision et la concision ont toutefois ceci de commun qu'elles travaillent directement sur leur hypotexte pour lui imposer un procès de réduction dont il reste la trame et le support constant.»* Je déteste le temps qui fuit, ces heures impalpables, nomades, pareilles à des morceaux de vie avortée.

Fin de la récréation, la première partie du cours est terminée. Bruit de chaises, bruit de métal qui grince sur le plancher. Courir. Faire un esclandre. Me suspendre à votre cou, professeur. Avouer que quinze jours sans vous, c'est long. Trop long. La classe se vide. Les étudiants se regroupent autour du professeur qui descend l'escalier. Des talons martèlent les marches. Je prête l'oreille avec le désir fou de reconnaître, derrière le tumulte, la musique des pas de celui qui, il y a quelques jours, acceptait avec moi d'enfoncer ses pieds dans le sable de la plage. Je demeure là, assise dans ce décor blafard, sans comprendre ce que j'y fais, mesurant, un bref instant, mes illusions! Il est des lieux d'où l'on ne revient pas. J'égraine encore des petits fragments de plomb. Dehors, le temps se décolore. Quand je rentrerai chez moi, ce sera le soir. Il existera encore une nuit pour me rappeler le silence. Je me lève pour entrebâiller la fenêtre puis je circule entre les pupitres, un œil sur les feuilles de

⁵⁷ Roland Barthes, *Essais critiques IV: Le bruissement de la langue*, Paris, Seuil, 1984, p. 348.

mes collègues, histoire de feindre la patience et de troubler l'isolement. Je cherche quelques mots écrits: une ballerine en tulle qui danserait sur le ligné des feuilles. À cause du besoin d'émerveillement, à cause des grands trous de deuil.

Je sais bien que je rappelle ici une histoire classique, qu'ai-je à faire d'autre pour marquer le passage?

Je portais une blouse blanche, une longue jupe de coton et un jupon de dentelle qui, je le savais, le fascinait. Je marchais, nonchalante mais certaine, un certain bonheur dans la démarche, mes sandales dans une main, mon désir dans l'autre. Mes pieds s'enfonçaient délicieusement dans le sable, ses empreintes à mes côtés. Ici, pour décrire, il faut nommer liberté. Nous parlions; son haleine aux vapeurs de tabac se noyait dans l'odeur du varech, dans l'immensité du fleuve. Toute cette eau pour recueillir nos égarements. Et, en moi, la dictée des caresses. Et le sable et l'eau et le sable et ma bouche dans la sienne. Le ciel était rose, j'en suis convaincue. J'entends encore son rire quand j'osai, toute vêtue, nager; mes vêtements devenus aussi lourds que mon désir. Je nous revois, moi toute trempée, tremblante et joyeuse, lui étendu sur le sable, la tête contre un rocher, prêtant l'oreille au long hurlement des goélands à la dérive. J'avais parce qu'un homme prononçait mon prénom. Une destinée. Un point précis dans lequel se précipite l'horizon. J'étais celle qui le séduisait, j'en possédais la certitude. On aurait dit une dédicace à mon poignet. Il s'avança tout près de moi et retira mon jupon blanc gonflé d'eau, le trop-plein de la mer qu'il fit couler sur ma tête... comme s'il fallait que se réalise enfin son

envie de me mettre au monde. Comment avait-il pu croire cela? Je souriais, la vérité était que chacun de nous naissait à chaque heure.

Il empoigna la couverture derrière le rocher et il m'enveloppa. Gourmande, je me blottis dans la rondeur de ses bras, des bras immenses qui rendaient à l'espace toute sa lumière. Nous résidions au fond d'un coquillage qu'une vague nourrissait. Nous devenions ce coquillage, ce morceau de nacre chargé d'éternité. Nos corps liés dans la chaleur risquaient l'effondrement. Comment peut-on nommer ce temps échappé à la perfection? J'observai ses yeux qui suivaient, attendris, le parcours de l'eau traçant des rigoles sur mon visage. J'ai cru, alors, être plus jolie sous les battements de ses paupières. Tout paraissait calme, juste un vent, à peine perceptible. Fragile. Nos corps se cherchaient, se célébraient en se modelant. J'ai su, professeur, à cet instant précis, que vous étiez un géant. Peut-être allais-je me perdre dans le pays où vous habitiez. Vos doigts caressaient mes épaules, jouaient à repérer mes muscles qui s'étiraient au soleil, tels les épis en août. Caresses à rebours, labour amoureux. Vos mains sur ma peau, si douces, vos mains découvrant les grains de beauté, la courbe de ma poitrine, le petit kyste incrusté dans mon sein droit. Un sentiment de gêne, je ne sais trop pourquoi, s'empara de moi, comme une pudeur de petite fille qui se sent trop regardée; j'ai voulu votre bouche, vos lèvres sur mes seins pour que cesse la pesanteur de votre regard et pour ce goût de l'enivrement. La terre était ronde et blanche, étonnamment blanche. J'avais les yeux noyés d'eau, vous, les mains pleines de sable. J'ai déposé mon visage au creux de vos paumes, la rugosité du gravier brûlait mes joues. Je me suis

dégagée pour mettre ma tête contre votre épaule, pensant conserver cette pose. Je souhaitais «quelque chose de définitif».

Puis, une vague projeta sur la grève des débris. Appuyés contre le ciel, nous regardions les algues s'entremêler. C'était le plus bel après-midi d'été. Tremblante, j'ai enlevé chacun de ses vêtements. Il était nu. Il était beau. Il m'incendiait. Je connais maintenant ce que marcher sur les eaux signifie. *«Dans tous les cas, l'hypotexte se laisse aisément percevoir sous son costume de fantaisie. Mais il arrive, au gré sans doute de l'incompétence du lecteur, qu'il se dérobe à ce déshabillage.»*

Une rumeur s'installe; je préférerais mes songes. Chacun des étudiants reprend sa place. Une odeur de cigarette parvient jusqu'à moi. Le professeur ferme la fenêtre. Ma collègue d'à côté m'adresse un drôle de sourire. Étrange regard. S'il fallait que mon murmure se soit rendu jusqu'à elle, devrais-je alors admettre qu'il n'existe plus d'asile pour abriter mes secrets et mes mirages?

Le fleuve s'étale. Bleu. La plage, la mer qui gronde et cet homme lové dans le sable qui me séduit, m'appelle, me provoque. Il est là, je ne dis rien, rien de ce qui monte subitement dans ma gorge. Ne pas parler de la peur, du doute jamais dissout malgré la chaleur, taire l'obscurité, nier la métamorphose des poèmes et tout ce qui menace de tarir. Ne m'imprégner que de ses paumes. Si tendres.

Il valait mieux que je m'y abandonne sans faire monter ce qui brûle le rêve. Ne pas briser l'espoir d'éternité, garder sur nos lèvres ce goût de salive et de sel de mer conjugués. Je me suis enfoncée dans sa bouche, dans ce torrent. J'ai

oublié, pour imaginer la noce, pour ce mirage insensé qui nierait la distance entre lui et moi. Il existe des feux qui irriguent l'histoire. Prodigieux moment: un homme, vous professeur, dans la blondeur de la grève, le front apaisé, votre toupet emmêlé par la brise, mes fesses rondes et lourdes au-dessus de votre visage, tout près. Vous buviez à mes cuisses en écoutant monter la vague. J'avais soif, une envie folle de vous aimer infiniment, une envie folle de sculpter des châteaux de sable immuables. Je frôlais votre ventre, assise j'enserrais vos hanches, votre sexe au centre de moi, vos mains sur mes reins. Professeur, le sable crissait sous votre dos et mes cheveux défaits masquaient votre visage. Vous mordiez mon cou et j'aimais votre chaleur. Vous mordiez mon cou et votre barbe rugueuse m'inventait des frissons. Nos corps haletants, dans leurs sèves réunies, se prenaient, se détachaient, tandis qu'à mon oreille, vous me souffliez des mots obscènes, des mots fous, des mots ronds comme des lèvres qui embrassent. Professeur, la vie était là, au creux de ce courant passionné, sur vos dents qui s'enfonçaient dans ma chair, dans votre sexe qui m'ouvrait le ventre et me faisait me cramponner à votre nuque. La vie sentait la terre qui se déplie. Professeur, j'entends encore nos souffles inonder la côte et nos voix brisées choir sur les galets. Vous aviez joui en moi. Entre mes jambes, une douceur de feu. La tête sur votre poitrine, je m'étais amusée à compter vos poils. Rapidement j'ai confondu les nombres.

«Tout énoncé bref, notoire et caractéristique est pour ainsi dire voué à la parodie.» Le professeur est beau. Banal. Rien à rajouter. J'ai froid et je prends des notes. Je gribouille quelques lettres indistinctes, quelques mots pour rêver. Si l'on déchiffre, ça ressemble à «je t'aime». Et si l'on relit, ça dit que tout cela a déjà

existé. Professeur, vous parlez trop vite, vos propos m'échappent. Je ne capte de vous que le bleu vif de vos yeux. J'imagine que vous souriez: un certain bonheur sur votre visage. Vous êtes là, mais je vous invente parce que devant la classe, vous niez vos élans et votre désir qui, cet été, cherchait un temps de grâce. Je vous recrée à cause de ce regard que vous ne portez plus sur moi et pour cette distance entre nous deux qui sollicite ma tendresse. Une étudiante pose une question. Je crains que le professeur ne la trouve intelligente et lui fasse une longue réponse. Dieu! si le cours prenait fin! J'inscris des mots sur du papier et j'attends. *«Le continuateur travaille donc sous le contrôle constant d'une sorte de scripte intérieur qui veille à l'unité de l'ensemble et à l'imperceptibilité des raccords.»*

D'un geste rapide, je jette tout: dans ma serviette de cuir s'entassent pêle-mêle livres, cahiers, crayons, efface. Un instant, je pense au désordre. Nous sortons. Le professeur a déjà fui. Je voudrais croire qu'il se cache derrière la porte, juste à l'autre bout du corridor. Qu'il soit là, oui, là pour moi. Mais, c'est plein d'escaliers à descendre, tellement de longs silences blancs à croiser. L'université m'afflige avec ses corridors blêmes, ses fenêtres sans ouverture sur le monde. Culture schizophrène. Je marche. Il faut bien avancer. Peut-être le rencontrerai-je dans un détour, dans l'ombre d'un mur, dans l'espace commun de notre béance. Trou. Cette terrible certitude d'être infiniment seule. Comment

peut-on éviter de s'unir pour dissiper ce mal? Quête ou errance? Je réfléchis trop. Je cherche.

Je cherche. C'est ennuyeux, je ne parviens qu'à répéter, séduite. Un mal pervers me ronge. Je me dirige vers la cafétéria, un café professeur, un café avec vous. Juste un. Prêter l'oreille au chant ensorceleur de vos phrases. Il y aurait vous et moi ivre-délirante étendue sur le versant des mots. Entendez-vous mes rêves, professeur? Je vous tends un fil. Un fil, une lettre ou rien qu'un son. Imperceptible. Je vis dans l'espace ébranlé d'une histoire qui s'annule et titube sous le poids de mes songes comme s'il fallait forcer le présent à se nourrir d'hier. J'aime. Je ne me révolte pas, j'y consens, mais j'estime qu'à vous révéler ainsi, je m'abîme. Ce n'est pas de l'amour, davantage une attraction. Je devrais apprendre à vous être infidèle. Vous oublier pour ne pas mourir.

La cafétéria foisonne de monde. Je déambule. Lasse. Je consulte un babillard sans savoir ce que je recherche, parvenant uniquement à me souvenir du jour où vous m'aviez offert un rôle dans votre existence. Je vais à la rencontre de ce pays. On dirait un récit sans destinataire. Professeur... Vous m'aviez dit: «Tu me suggères l'écrit» et je croyais, dès lors, être la plus importante. Leurre? Certaines phrases bâtissent des nids. Vous aviez composé des pages pleines de notre histoire, des mots pour séduire, lettre d'amour infinie que vous traciez sur du papier parce que déjà vous saviez qu'aucun amour vécu ne vaut un amour raconté. Vous rappelez-vous, professeur? Vous me couchiez sur vos lignes et je vous écoutais les lire sans en effacer un mot. Vous écriviez l'amour pour combler nos moments interlignes, ces espaces où

rien n'avait encore été formulé, où nous tentions alors de nous créer un récit commun. Peut-être n'y avait-il plus rien à vivre, tellement tout s'écrivait. L'écriture commandait le geste, l'appelait. Ma peau dressée de frissons pendant que vous lisiez et vos mains, semblables à deux étoiles, étalées sur vos pages pleines de mots... Vous tourniez les feuilles comme on effleure, comme on fait naître un émoi sur un visage. Épouser à la lettre l'amour. Vos doigts tachés d'encre pour mes seins qui se voulaient buvards. Mamelons noirs des désirs blancs. Professeur. Vos fantasmes mouillés provoquaient ma langue. C'est ainsi que commencent les livres. Lettre de chair. Je vous aime... et vous cherche. Ma famine d'amour. C'est obscène. Il faudrait refuser cette image.

Je marche et le bruit de vos pas, en écho, m'assaille. J'accélère le rythme et vous dansez pour suivre la cadence. Il n'y a que vous. C'est absolu et dérisoire. Absolu. Et dérisoire. J'ignore si je traverse les couloirs de l'université. Peut-être suis-je à la bibliothèque? Tant de livres s'accumulent autour de moi. Je trébuche à cause des feuilles étalées par terre, à cause des mots déportés, tout en éclats qui gisent sur les carreaux de linoléum. Des mots, des obstacles, des montagnes, des morceaux de mémoire. Écraser ces mots, leur bruissement à mon oreille, leur chant qui continue à s'immiscer entre les pages piétinées comme s'ils me suppliaient de les recoller pour leur faire dire autre chose, pour leur donner une seconde chance. Non-lieu. Il faut faire taire le désir qui monte d'eux comme une incantation, un appel. Oublier leurs couleurs, leur lustre. Ne plus croire en eux. Faire taire. Écraser jusqu'au plus petit espoir. Sans doute, ne m'avez-vous jamais dit «je t'aime!»

Je suis Cordélia, livrée au plaisir puis abandonnée, sans cesse captive d'un mirage. J'entends une voix qui se répercute à l'infini et qui, comme un glaive, m'ouvre, me blesse, m'anéantit. Cela doit provenir des livres. L'amour n'existe pas, seuls les livres l'inventent.

Professeur, ah! Oh! professeur, embrassez-moi! embrassez-moi! embrassez-moi! Prenez-moi. Fouillez chacun de mes plis. Professeur. Oh! attention, vous froissez tout. Ne voyez-vous pas tous ces volumes par terre? Oh! glissez vos doigts au plus profond de mon sexe. Soudez ma nuque au sol. Embrassez-moi là, là, là. Oh! votre bouche, professeur. Ne rivez pas vos lèvres aux miennes, vous risqueriez de m'enlever le seul pouvoir qui me reste encore, le seul moyen que j'ai de vous réclamer à nouveau. Comment pourrais-je, demain, vous manifester mon absolu besoin de vous voir quand je sais que seuls les mots vous atteignent, quand je sais si bien que vous demeurez insensible au langage de mes yeux, aux appels de mon corps? À moins qu'il faille vous écrire?

Et je me suis couchée par terre pour me fondre au travers des pages; de mes lèvres aux livres.

Je suis une flaque noire, une ombre devant le néant. Le bout du monde s'installe ici. Vous m'avez appris à souffrir. Vous êtes un monstre, professeur. Vous voyant, je m'étais couvert le front d'étoiles. Aujourd'hui, la terre mise à nu se fracasse. Une blessure s'ouvre. Bien étrange ce goût de mourir.

«Avoir écrit, avoir aimé, avoir été je, tu et nous, et maintenant, à l'instant d'après, on ne peut plus que dire et seul, ceci: Vous... et attendre, à la nuit achevante, à l'heure insensible de l'aube, les signes du Vous...»

Jacques Brault, *Trois fois passera.*



Conversation IV

Puisqu'il s'agit de plier-déplier

Une amoureuse, un désir sans écho. Une amoureuse obnubilée, le souffle court, anéantie.

Une voix s'adresse à un interlocuteur pour nier l'insoutenable absence. Un mot, un geste, une danse, *oh! ce tango, professeur!*, pour attirer, pour aller vers l'autre, vers soi. Paroles sans destinataire. J'aurais tant voulu signer une fête, nommer la fabuleuse réalité de deux êtres qui s'étonnent. «Tracer un cœur de trêve autour d'un carreau blanc.»⁵⁸ J'ai pensé amour, ne suis parvenue qu'à transcrire ce qui le censure. Quand j'inscris SÉDUIRE les lettres traduisent RÉDUIRE. Un être s'effondre hanté par autrui, happé par la fascination, meurtri. Et pourtant, sur les mains du bourreau, pas même la trace du sang. Un charme, un maléfice, un rituel qui installe la mort comme rendez-vous, voilà ce que j'ai mis en forme, moi qui cherchais l'écriture d'une rencontre.

Mais, quand nous entrons dans le champ de la séduction, le piège nous cerne, la mort se profile. Tout près. Comment traduire la séduction sans se heurter à l'anéantissement d'un ou de l'autre protagoniste, à l'offrande des deux. «Je devrais apprendre, professeur, à vous être infidèle, vous oublier pour ne pas mourir.» Traquenard. Le texte se referme sur une héroïne qui, après

⁵⁸ Flora Balzano, *Soigne ta chute*, Montréal, XYZ, coll. «Romanichel Poches», 1992, p. 110.

avoir décrété la monstruosité du professeur (une tentative de le détruire), songe à s'éteindre. «Je descendrai dans la tombe pour me blottir contre [vous].»⁵⁹

Je m'engluerai, dans l'image que j'ai de vous, offert au rapt qui m'a déjà anéanti.

Millénaire emblème de la poupée. Encore une figurine de petite soie, image de princesse passive, de jeune fille béate et candide engluée dans l'attente, rompue. Et c'est bien moi qui ai créé ces signes incapables d'échapper au texte patron. J'aurais pourtant souhaité graver des mots dans la marge, des mots autres qui auraient trouvé la force de se démarquer des représentations aliénantes. Imaginer la dérive de la tragédie. Espérer l'effritement des vieilles terres et des machinations qui étranglent sans, néanmoins, oublier qu'elles ont existé. Modeler un trou pour qu'un souffle neuf en émerge. Faire bouger l'appris, le déterminé et le «c'est comme ça». Interrompre les calculs, de rage et d'amour opérer la rupture pour écrire une histoire de séduction qui n'ait pas l'air d'un désordre et d'une malédiction. Écrire, hardie, sans scrupule à la jouissance des phrases, quelque chose qui ressemblerait à: *nous nous aimons complices, dépossédés de nos réflexes meurtriers, à l'opposé de la césure entre je et l'autre, déjà loin derrière l'impasse qui nous a séparés.*

Mais je n'y parviens pas. J'ai inventé une histoire classique et pleine de redites. Les mots à la sortie se butent au bégaiement, répètent les lois figées, les identités prescrites et saturent le blanc de formes vacillantes, de femmes assujetties, aux identités floues qui tremblent et choisissent de s'anéantir. Pas encore prête pour la lumière du jour. Car le passé (il n'y a pas si longtemps

⁵⁹ Roland Barthes, citant Heine, *Lyrisches Intermezzo*, (Aubier-Montaigne), dans *Fragments d'un discours amoureux*, op. cit., p. 260.

après tout) a décrété que, par nature, je me retrouvais du côté du plus faible, et supputé mon absence d'identité. Une écriture infiltrée dans mes veines, langue noueuse qui gaine et coupe le souffle, s'engramme en moi, colle insidieusement. «Inquiétante [...] cette suite du dire, cette poursuite à jamais de la puissance réelle de la méprise.»⁶⁰ Je résiste mais ça ressort. Trop de cet épais goudron dans la bouche. Je voudrais parler avec mes mots, mais ils se cachent loin derrière, la mine basse, obligés encore de broyer du noir pour voir clair. Pousser avec la langue pour jeter hors des lèvres cet amas de scories qui me souillent, me donnent mal au coeur. Vouloir sculpter un sujet et reproduire l'objet: démonstration de mon aliénation, preuve de ma séquestration, de mon incurable maladie.

Tu sais, je t'ai cru quand tu m'as dit: «nécessairement putain»⁶¹, nécessairement folle.

Cantonnée, ruinée, brisée par mon consentement. «Ils ont fait de mon désir l'acquiescement flatté, ému à leur désir.»⁶² Aurais-je fait le deuil de ma parole malgré toutes celles qui, avant moi, se sont levées pour dénoncer les destins sans issue, le long enfermement, l'affaire de mon meurtre? L'histoire d'un silence pris entre les dents. Ma-voix-de-pieds-de-Chinoises.

Peut-être le cri de mes soeurs avait-il trop d'avance sur la réalité? Il faut du temps pour qu'une langue autre laisse ses traces. Et la soif d'un sang neuf, délivré de la fatalité du sacrifice, se rive sans doute dans sa première percée à

⁶⁰ Hugues Corriveau, *Écrire l'amour*, «Écrire l'amour au masculin», Montréal, Hexagone, 1984, p. 26.

⁶¹ En référence au livre de France Théoret, *Nécessairement putain*, Les Herbes Rouges, coll. «Essais», 1987.

⁶² Annie Leclerc, *Paroles de femme*, Paris, Bernard Grasset, coll. «Livres de poche», 1974, p. 63.

reconnaître d'abord le lieu de son im-pouvoir et de sa béance. En outre, dois-je rappeler que la route de la perversion, de la subversion ne cesse d'étaler ses embûches. Facile de revenir aux tranquillités passées, de nier cette part de soi enfouie, à peine née, qui sort de la terre avec un goût de mousse au chocolat. Abnégation et culpabilité de petite fille endormie, moulée, obéissante.

Ce n'était qu'égarement, pardon si je vous ai fait de la peine.

«Ces petites filles toutes vivantes, dévorées par la grande machine de mort ont refait des noeuds tressés, une vie à remettre aux autres.»⁶³ Suis-je de celles-là? À moins que nous ayons fait des pas, et qu'un autre ton soit, aujourd'hui, nécessaire. J'interroge. Je conçois qu'entre les femmes les opinions aussi divergent. Hors de la loi de l'homme, de celui qui se présenta et fut considéré comme l'adversaire, l'harmonie ne montre pas de garantie. L'être humain n'est pas équivoque. Pour ma part, j'estime urgent de jeter des ponts, d'inventer, d'autant plus que je n'arrive guère à supporter cette encore-distance entre Moi et Lui. Naïveté? J'interroge.

Il est bien difficile de faire oeuvre de transgression quand celle qui se veut subversive est enrobée, engluée dans un fragment de la partie adverse, quand ce qui lui est à la fois racine et cocon, piège et velours, épaule où se lover, main, bouche et sexe désirants pour son corps de fringale appartient au monde à transformer. Comment remettre la moitié de la terre en question quand on partage et les rires et les misères d'un de ses membres, que c'est pour lui qu'on éprouve les poussées de tendresse et de colère mêlées qui prennent au ventre et montent jusqu'aux lèvres?⁶⁴

⁶³ France Théoret, *op. cit.*, p. 12.

⁶⁴ Suzanne Lamy, *Quand je lis, je m'invente*, Montréal, L'Hexagone, 1984, p. 17-18.

Et je tends la main. Ça raconte l'espoir d'une solidarité. *Vois ma persévérance: je suis encore à te confier que je veux t'aimer.* Je ne nierai pas ce goût de divulguer l'amour. Malgré l'ombre sous la paupière. Je prends le risque du livre qui parle de séduction sans oublier qu'un jour, ensemble nous avons connu l'échec. Excès de langage ou juste retour de la parole qui désirerait atteindre l'autre? Il n'y a rien de désastreux à recommencer autrement.

— *J'ai des fleurs sur la peau qui crient des histoires viscérales de même et d'autre — j'ai les innocences en ruines et les désirs d'édifier dessus — détournement du sang et du sens — ma langue de fer fendante sous ma langue de feu prête à incendier d'eau les puits couverts de suie — salive des lèvres rondes venues rompre les corps de pierre — des mélodies labourent des oreilles au passé clos.*

Nous n'avons plus le droit d'avoir peur, trop de temps à user nos ruses, trop d'heures à sceller la discorde. Ça ne peut pas être irrémédiable. La lumière s'impose là où coulent nos yeux. Nous avons tout à gagner. Il faut écrire l'amour partout, dans le givre, la pierre, sur les portes des forteresses, dans les eaux du fleuve, au coeur des bouteilles qu'on envoie à la mer. Écrire partout une lettre d'amour pour que prennent fin nos horizons désagrégés. Car avouons-le, du lieu des stratagèmes et du pouvoir, l'humain ne s'est buté qu'au vide, renvoyé à l'apparence de sa force. Leurre.

Aussi je voudrais que *Histoire de papier* éveille d'autres réflexions. S'il se trouvait derrière l'attente non pas la passivité mais la brûlure d'un être qui place au centre de sa vie le désir et l'amour. *Histoire de papier*, le récit d'une femme qui fait signe, qui appelle, qui se couche sur la surface des mots pour

écrire une lettre d'amour «à cause du besoin d'émerveillement, à cause des grands trous de deuil», parce qu'il n'y a rien qui ne compte davantage. Épuisée par les histoires qui tricotent du vide, par les chandails chauds qui se démaillent, et les eaux qui se retirent, elle tente désespérément d'échapper aux images de sarcophages qui gomment son existence pour leur substituer une part d'imaginaire, une couche où rêver. Une façon de le retrouver, lui, en s'imaginant revivre leur été.

Je vous serre dans mes bras, professeur, votre odeur contre la mienne. C'est fou, jamais vous ne m'êtes apparu si près.

Évidemment ce récit ne manifeste pas une situation idéale: bien trop de douleur dans cette existence. Je répète: j'aurais souhaité traduire une rencontre; en lieu et place j'ai esquissé, tout au plus, une quête, une quête et le manque qui l'a suscitée. Cependant, exposer l'absence, c'est encore nommer l'amour, le confirmer. «L'amour n'a jamais fini de s'exprimer d'autant mieux qu'il est plus poétiquement rêvé.»⁶⁵ Défoncer l'étroitesse d'une vie. Détournement ou sempiternelle reproduction de l'offre et de la demande? Point névralgique. Je sais que *Histoire de papier*, placé délibérément au centre de ce livre, raconte le désir frustré, je sais qu'une femme brisée y fait naufrage «fondue au travers des pages», des mots. Destin figé, histoire connue inscrite dans l'Histoire. Je porte la mémoire des dégâts, «mais je n'ai pas mieux à faire que faire signe de vie: c'est lorsqu'il paraît le plus inconvenant qu'il est le plus urgent»⁶⁶. Aussi, j'écris le désir parce que le désir et la vie c'est tout un. Faire éclater les lettres de feu

⁶⁵ Gaston Bachelard, *op. cit.*, p. 7.

⁶⁶ Claire Lejeune, *Âge poétique, âge politique, op. cit.*, p. 43.

pour qu'advienne dans le discours et dans le réel un échange. Ces regards l'un vers l'autre, puis cette écoute. Fiançailles des yeux, du coeur. Et cette taille que l'on frôle, et ce flou qu'on laisse dans ses cheveux parce qu'on sait bien qu'une main voudra s'y prendre. Oser déclarer: *Je veux être belle pour moi, mais aussi pour ce regard que tu jettes sur moi. Et te rappeler combien tu me touches, toi, quand tu poses négligemment sur tes épaules ton chandail en ayant l'air de ne pas savoir l'émoi que tu provoques.* Frivolité? Piège? «Où donc réside l'enfer s'il est contenu dans une pomme qu'une jeune femme vient de cueillir et qu'elle offre?»⁶⁷ Il me semble qu'il s'y trouve plutôt là un chant, une danse; je ne perçois ni la passivité ni la faiblesse quand je m'approche de vous avec cette volonté. Quelle calamité la terre a-t-elle engendrée pour que ces forces vives deviennent «part maudite», utilisées comme possibilité de domination? Il aurait fallu les lire comme le lieu d'une fécondité comme la marque d'un exigeant mais vivifiant défi.

Ainsi je resurgis parce que femme de parole et que malgré les oppositions duelles, les hiérarchies, les pouvoirs qui m'ont exclue, je n'ai cessé de croire en l'impérieux besoin de formuler des mots magiciens susceptibles de donner naissance.⁶⁸ Du blanc sur du noir. Des graphies comme creuset d'une alliance.

⁶⁷ Pascal Quignard, *op. cit.*, p. 17.

⁶⁸ Elles ont été nombreuses celles qui déjà ont manifesté avec détermination leur désir d'assurer le maintien de la vie; comment, ici, ne pas faire entendre quelques voix: «Les mères, les filles, les soeurs, représentantes de la nation, demandent d'être constituées en assemblée nationale. Considérant que l'ignorance, l'oubli ou le mépris des droits de la femme, sont les seules causes des malheurs publics et de la corruption des gouvernements, ont résolu d'exposer dans une déclaration solennelle, des droits naturels, inaliénables et sacrés de la femme, afin que cette déclaration, constamment présente à tous les membres du corps social, leur rappelle sans cesse leurs droits et leur devoirs, afin que les actes du pouvoir des femmes et ceux du pouvoir des hommes, pouvant être à chaque instant comparés avec le but de toute institution politique, en soient plus respectés, afin que les réclamations des citoyennes, fondées désormais sur des principes simples et incontestables, tournent toujours au maintien de la constitution, des bonnes moeurs, et au bonheur de tous.» (Olympe de Gouges, *Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne*, septembre 1791).

Ça révolutionne, ça refuse la fatalité des destins transmissibles, ça franchit la noirceur pour s'autoriser le bonheur. Et qu'importe s'il s'agit de balbutiement; on finira bien par percevoir la brèche dessinée dans la peur, la lézarde défigurant le mur et la pierre. Beau risque. Une envie de prendre l'écueil, le soulever, le transformer, le rendre attrayant, l'amener à l'écart. Terreau d'une patiente impatience, témoin d'une attente, souffle renversant parmi les ruines. Quand ça s'écrit, c'est plus clair, le tracé laisse paraître les mines, au bout du sillon une pensée forge du futur, gagne l'avenir. La griffe des mots devenue sauvage installera des images, une intention de changement pour nous faire espérer. C'est nous voir si loin qui me fait nous rêver si proche. «Une boue d'été coulisse entre les écailles de la terre asséchée.»⁶⁹ J'évoque alors un récit où ne s'installera ni proie ni prédateur, ni perdant ni gagnant, seulement la trajectoire commune de deux êtres qui consentent à chercher, à l'autre bout des commandements immuables et des règnes mortifères, l'avènement d'un poème. «Les mots attendent qu'il se passe quelque chose dans l'espace du silence.»⁷⁰



«Ils se faneront d'eux-mêmes, tous nos chers miso vieux miso, le jour où nos filles — pour les femmes de ma génération il est trop tard — n'auront plus peur d'eux. Le jour où ils ne seront plus anxieux de jouer le rôle du mâle, mais éblouis de rencontrer leur semblable, et pourtant différente, et de trouver dans cette merveilleuse différence toutes les magies de la vie.» (Benoîte Groult, *Ainsi soit-elle*, 1975).

«Maintenant la partie devrait se jouer vers les possibles à explorer, à inventer, à la place des heurts entretenus entre les âges, les races et les sexes.» (Suzanne Lamy, *Quand je lis, je m'invente*, 1984).

⊕ Lise Bissonnette, *Marie suivait l'été*, Montréal, Boréal/Seuil, 1992, p. 59.

70 Louise Dupré, *Chambres*, Montréal, Les éditions du remue-ménage, 1986, p. 68.

À toi que je ne cesse de tuer

«Toi, tout à perdre, tu n'es plus là.»

Paul Eluard,
L'amour, la poésie.

C'est encore le silence que j'entends derrière tes pas. Il a fallu que la terre se crispe sur ton absence et que la lune se fracasse sur la nuit pour que j'oublie de t'espérer.

Pourtant, ton regard me dictait depuis longtemps ton envie de dérive et d'errance. J'aurais dû comprendre plutôt que de m'acharner à refuser les limites de l'amour. Je t'ai inventé des désirs pour assassiner mes douleurs matinales et des fleuves de tendresse pour cicatriser mes mains qui brûlaient. Il existe des songes qu'une lointaine tristesse enflamme. Je savais cela comme je connaissais la tentative désespérée de mes légendes et la couleur du froid derrière le mensonge, mais je préférais ces récits au vertige de l'éveil.

Je parle d'une plaine dévastée. La vie est lourde, comme un chien qui a mal.

«Vivre, c'est s'obstiner à achever un souvenir? Mourir, c'est devenir, mais nulle part, vivant.»

René Char
Les matinaux
suivi de *La parole de l'archipel.*

«Des épaisseurs de silence
me tombaient dessus.»

Annie Ernaux, *La place*.

Il se trouve là quelque chose évoquant
la tentative, l'amorce, l'esquisse
Il se trouve là aussi le récit de l'ordre
de l'immuable, de la pierre
du récif:

Resquif

Le téléphone n'a toujours pas sonné. Le silence, sangsue, s'agrippe aux murs de la salle de bains. J'entends la tristesse. Que de minuscules notes en mode mineur s'égrenant sur chacune des tuiles de céramique. J'écoute. Ce cocon humide me berce; l'impression d'être enfermée dans la chaleur d'un ventre. Ne plus vouloir en sortir et me nourrir du fol espoir que l'homme dérogera à ma consigne. Pourtant, qui d'autre que moi avait crié, le cœur dans les larmes, de ne pas me rappeler. Qui d'autre? Et l'instant d'après, j'avais ajouté: «Ne compose pas mon numéro de téléphone, je sais que je décrocherai le combiné.» Depuis lors, je languis, les minutes se coagulent et me laissent là, nouée, figée.

Histoire de mettre fin au tourment, je ferme les yeux et laisse son visage envahir mes pensées, se mouler au creux de mes épaules. Son visage. Visage de

terre, visage de pierre, comme sculpté dans le roc et tellement érodé par la mer qu'il n'existe plus sur lui l'ombre d'un tracé de l'enfance. En lieu et place, de larges raies creusées rappelant les plis du sable qu'une vague a moulés. Il est là. Mes doigts frôlent, épousent ses joues d'homme. Ce grain rude contre ma main. Le battement du désir soudé à ma peau. Enivrement. Je rêve de cratère, de feu vif et d'éruption volcanique quand j'effleure une petite crête trônant sur le visage de l'homme. Entre son œil et sa pommette. Une protubérance qu'il exhibe bien malgré lui, peut-être pour signifier à la face du monde la dureté de l'existence. Gourmande et tendre tout à la fois, je touche et retouche avec l'espoir que de cette chair osseuse, sauvage, naisse un épiderme de printemps, sans aspérité, suintant la lumière et la vie qui rit. Je divague. Phantasme de ces femmes que l'amour du plus parfait inconnu aveugle. Et pourtant, apprivoiser chacun de ses traits. Modeler de mes caresses ses arcades sourcilières, glisser jusqu'à l'arête du nez, puis, avec un rien dans le geste, effleurer sa bouche pour goûter à ses lèvres. Qui peut bien être cet homme pour me faire ventre-cœur qui tremble? Comment comprendre cette envie de m'immiscer dans sa vie alors qu'il n'en expose que la surface ridée?

L'existence déserte son rythme, un corps, le mien, projeté tout entier dans la dérive. Je nous invente un commun vertige et j'écoute, l'œil à sa paupière, le chant de notre naissance. Tout flamboie.

De la fenêtre de la salle de bains: le soleil, un jet sauvage venu dessiner des fleurs sur le mur, des fleurs qui, poussées par un vent mystérieux, dansent, vacillent, s'inclinent et meurent sur l'émail de la baignoire. Je palpe. Troublée.

Toute mon attention à préserver la trace, mais l'ombre se dresse, impitoyable, me léguant le vide pour étreinte. Chasser le noir qui tapisse l'espace. J'ouvre les robinets de la baignoire, tellement d'eau déjà sous mon orbite. L'eau tombe là, au même endroit que le silence. Il fait juste un peu plus sombre; peut-être s'est-il écoulé du temps. Un coup d'œil autour de moi, rien n'a changé: toujours le rideau de dentelle à la fenêtre et le classement rigide des flacons de parfum sur la tablette. On dirait des petits soldats de plomb au garde-à-vous qui, semaine après semaine, respectueux des règles, conservent leur place. Tout est rangé, en ordre. Il me semble percevoir le regard de ma mère. Épuisement venu de loin. Nausée.

Dans l'évier, je fixe le bouchon, les yeux rivés à la glace, je vide mon flacon de parfum *Harmonie*. À ce liquide jaunâtre, je rajoute un peu de fond de teint et quelques grammes de bicarbonate de soude, puis je forme une pâte. Ce n'est pas spécialement horrible et le mélange ne parvient même pas à dégager une odeur fétide, néanmoins je n'ai rien trouvé de plus répugnant. Je le voudrais mais je n'y arrive pas.

Ma main plonge dans cette étrange matière qui englue mes doigts, d'un geste rapide et ferme j'en enduis les rideaux. Filaments brunâtres épousant un à un les fils. Dentelle de bronze pour les vies sans filet.

Sans filet. Je t'approche. Je ne t'ai pas touché, je demande à boire. Je m'appelle Claire Fontaine et l'eau est noire. Et je repasse sur les lieux de l'accident. Ça pleure. Ça pleure de toute cette rigidité en moi. Hurler jusqu'à la

lune pour oublier mon existence de chaise bergante. Déchirer les tentures, trouer encore le tissu comme on fore un puits. Tuer le deuil. Mes ailes de vautour. Et mon souffle qui S'EMBALLE. Mes ailes de vautour.

Le

sang

coule

sur

grand

écran. Une vie au bout de sa corde. Les lambeaux, la noirceur, les arbres indomptables, les vases, la crème, le soufre, les masques, les baumes. La foudre. Mon oeil tourne. Que le bruissement des pensées. Encore ton cou. Ta main. Le téléphone. Te griffer, lacérer la dentelle. Encore ton cou. Je m'appelle Claire Fontaine. Il était question d'eau dans une baignoire...

Et

je

la

fais

couler

sans

m'y

être

abandonnée.

L'eau n'est plus. Du revers de mon poignet, je tamponne mes yeux. J'essuie mes larmes, l'une d'elles esquisse un chemin sur ma joue. Je laisse glisser, c'est salé. Une goutte de sel, peut-être y a-t-il un gisement au-dedans: une galerie qui se serait développée sous la terre. On y croiserait des sentiers féconds pleins d'humus pour signer l'inédit. Vous voyez? Regardez juste là! Une sorcière-sourcière pour m'initier à ses rites. Abracadabra, bon débarras, jette ta robe blanche au feu!

* * *

J'avais sept ans, ma mère, qui de tout temps rêvait que je sois la plus jolie, m'avait, pour le solennel jour de ma première communion, acheté un merveilleux costume blanc avec d'aussi merveilleux petits boutons or dénichés dans un catalogue pour enfants que devaient feuilleter, j'imagine, les biens nantis — que nous n'étions guère. J'arborais ce jour-là un vêtement d'une rare qualité qui me démarquait des autres fillettes de mon âge. Sur ma tête, on avait précieusement déposé un voile avec un petit diadème d'où émergeait ma blonde chevelure joliment ondulée pour l'occasion. Tout aurait été impeccable, mais il avait fallu que deux jours auparavant je perde mes deux dents de lait d'en avant. J'ai toujours porté comme une honte le fait de n'avoir pu, à ce moment, répondre entièrement aux ambitions de ma mère. Durant la cérémonie, je gardai une expression marmoréenne, bouche close, convaincue qu'il fallait éviter de montrer au grand public — qui devait, me semblait-il, avoir les yeux tournés vers moi — un sourire édenté comparable à celui des acariâtres sorcières de nos contes et légendes, comme si déjà quelque chose en moi menaçait de ne jamais vouloir se conformer...

* * *

Peut-être. Alors pourquoi cette attente? Pourquoi ce désir de l'homme au visage de pierre? Pourquoi? D'une main, j'attrape le téléphone, de l'autre, une paire de ciseaux. Je presse mon oreille le long du récepteur, un semblant de caresse. Ne plus espérer sa voix, ne plus vouloir ce souffle. Couper le fil, briser le lien. Agir.

Des dizaines de morceaux blancs caoutchoutés jonchent le sol, éclats de coquille... d'un œuf à peine mis au monde.

Pourquoi alors cette boule dans ma gorge? D'où me vient ce goût du sang sur la langue? N'était-ce pas la quiétude que j'espérais? Une boule dans la gorge. Dure. Permettez-moi de raconter, n'interrompez pas la conversation! Ça brûle. Recoller les petits bouts de caoutchouc, recoller les petits bouts et doucement, très doucement, dire: je t'aime, je t'aime, je t'aime, je t'aime, je t'aime.

«Le désir est la dernière
prière qui nous reste.»

Claude Gauvreau
La charge de l'original épormyable.

Un excès de vide

«Je n'ai pas de peau (sauf pour les caresses).»

Roland Barthes

Fragments d'un discours amoureux.

Je cherche des bras qui m'enlaceraient. De grands bras pour me bercer jusqu'à l'infini. Et une voix qui me dirait: «Je t'aime», ou quelque chose comme: «Ton dernier rouge à lèvres te va à ravir».

Et je croirai tout cela. Pour un instant, enfin, je déposerai les armes et deviendrai, de cette manière, la plus jolie des femmes, la plus belle, quand la voix me dira qu'à porter la mini-jupe, je suis vraiment, mais vraiment sexy. Je croirai tout jusqu'au mensonge le plus malhabile.

Un homme à l'œil caressant plongerait son regard dans le mien sans craindre les clichés. Il promènerait sa main sur mon poignet, s'extasierait devant sa finesse, s'attarderait. Éprouvante suavité. Et je feindrais de n'être jamais séduite pour qu'il ne cesse de recommencer, ses doigts dans le creux de ma paume, son empreinte chaude dans le battement de mon sang. Bel essoufflement. Ainsi, je déploierais le cou, tel un oiseau prêt pour la parade, et fermerais les yeux en disant: «Il m'aime», m'efforçant d'y croire pour ne plus avoir à me battre contre moi.

Il me prendrait dans ses bras, me bercerait parce que je ne sais pas me bercer, m'aimerait parce que je ne sais même pas comment faire.

«Ce geyser en moi, ces racines sonores, cette brûlure au sang de ta douceur, mon corps n'est plus qu'un satin attentif, un élan désespéré où se défait ton regard.»

Marie Uguay, *Autoportraits.*

* * *

Conversation V
Entre vous et moi

Il se trouve là quelque chose évoquant
la tentative, l'amorce, l'esquisse
Il se trouve là aussi le récit de l'ordre
de l'immuable, de la pierre
du récif:

Resquif: un coup de téléphone... qui ne vient pas. Puis, une femme qui se morfond. Ce temps ne sera-t-il jamais révolu? Ce temps de l'attente, de la passivité. Éternelle mélancolie du coeur et de la main qui prient, implorent une réponse. Déchirure entre son désir d'autonomie et sa soif de l'autre: cet homme, ce visage de pierre qui l'enivre et la cloue. Conquête de l'autre, quête de soi. Encore antagonistes... Histoire connue.

Si connue que je pourrais me taire mais je persiste, ici, à vous entretenir de ma propre volonté de vous séduire; ce traquenard dont je ne me dégage pas et qui me fait, à la fois, séductrice et séduite. Votre présence, comme cette figure de pierre pour le personnage principal de *Resquif*, serait-elle devenue mon ultime condition de vie? Vous prenez une telle place qu'il me semble étouffer sous votre regard de lecteur. Votre poids au-dessus de ma mine. Peut-être suis-je à me perdre tant je ne cesse de déployer mes artifices pour vous conquérir? Je retrace le récit d'une séduction.

Resquif: je l'avais écrit telle une lettre d'amour, avec un ton intimiste, celui qui égratigne les lignes d'un journal puisque chargée de mes forces sombres, de mes révoltes et pulsions. Toujours cette émotion du diariste parce que je ne peux concevoir l'écriture sans impudeur. Ça s'écrit parce que ça s'éclabousse, parce que ça se fantasme, parce qu'on ne cesse de se fracasser la tête contre les murs de la perte et du vide. Et ça doit faire des phrases pour se mesurer aux désirs d'oasis. L'histoire d'une main qui se saisit de l'absence d'une autre en s'imaginant secrètement la faire réapparaître dans une seconde naissance. Garder la trace des moments névralgiques, noircir les feuillets afin d'y façonner des réalités plus tenaces que celles de mes existences blanches. Une façon de ne pas se laisser surprendre par la déperdition. Écrire, oublier, endormir le réel. Convention tacite des assoiffés. La faillite psalmodie une invitation. Aussi, ce jour-là, j'écrivais comme on tend la main. C'est toujours la main que l'on tend pour écrire.

Peut-être aurais-je dû éviter de forger les mots dans l'émoi et le privé? Il semble qu'aujourd'hui, afficher l'amour soit devenu indécent. Montrer ses pages équivaut à se faire prendre en train d'afficher sa sentimentalité, son égarement. La face ridée d'une écriture. Il faut censurer, taire cette subjectivité qu'on taxerait de cucul, futile et démodée car «rien ne peut dépasser l'inconvenance d'un sujet qui s'effondre parce que son autre a pris un air absent, alors qu'il y a tant d'hommes dans le monde qui meurent de faim, que tant de peuples luttent durement pour leur libération, etc.»⁷¹. Ne pas écrire comme se protéger d'un trop vif désir, ne pas publier l'aveu de ma faiblesse:

⁷¹ Roland Barthes citant Sade dans *Fragment d'un discours amoureux*, *op. cit.*, p. 210.

mes regards de neige. Est-ce seulement possible? Sous la plume, un visage est à découvert. Inévitablement. Même sous le masque de la fiction. Puisqu'il n'y a pas de fiction, pas plus qu'il ne s'y trouve de réalité. N'existe que la frontière entre les deux. Cet indicible «entre» que le travail de l'écriture met au jour. Cet indicible «entre» et ces marques, ces redites qui nomment et renomment et qui deviennent obscènes parce que justement répétitives. Quel est ce livre qui redit la séduction, que tente-t-il? Visibilité exacerbée des graphies, débauche de signes exhibant le vide qui les régent. Des vies qui crachent l'effondrement. «Cacher cette scène, cette escalade de vérité qui mène au vertige froid de la pornographie.»⁷² À moins qu'au contraire, il soit plus conséquent de révéler à autrui cette émotion que la page a su canaliser et qui autrement demeurerait bâillonnée. Lettre morte. Publier l'intime comme un geste d'affirmation. Traduire sa vision tel qu'on n'avait guère osé encore. Contester l'aphasie. Dire.

Voilà pourquoi, je m'obstine à étaler dans l'espace public ces temps, ces lieux du quotidien et de l'intime motivée, de surcroît, par un entretien d'Emmanuel Lévinas avec Philippe Nemo où le philosophe français déclarait combien le visage,⁷³ consentant à l'exposition et à la menace, représente aussi ce qui nous interdit de le tuer (il suffit de songer, rappelaient-ils tous deux, à cet homme qui soudain se retourne, figure découverte, devant l'arme du guerrier).

⁷² Jean Baudrillard, *Les stratégies fatales*, op. cit., p. 60.

⁷³ J'utilise à dessein ce principe lévinassien de la «visagéité» malgré l'emploi équivoque du visage féminin qui, dans les écrits de Lévinas, tranche avec la définition franche du visage de l'homme. Lévinas mentionne qu'il y a dans le féminin «visage et apparence». Je suppose et préfère envisager d'un même point de vue (de cette duplicité) le visage masculin. Chez les deux: voilement et dévoilement tout à la fois. Il en va des visages comme des textes. Cependant, mon propos, ici, en présentant la notion du visage est davantage de suggérer au lecteur une image de confiance, confiance en la nature humaine.

«Le “tu ne tueras point” est la première parole du visage. Or, c’est un ordre. Il y a dans l’apparition du visage un commandement comme si le maître me parlait. Pourtant, en même temps, le visage d’autrui est dénué, c’est le pauvre pour lequel je peux tout et à qui je dois tout. Et moi, qui que je sois, mais en tant que première personne, je suis celui qui se trouve des ressources pour répondre à l’appel»⁷⁴.

Car le visage est une respiration, un mouvement qui tend vers autrui et parle, «il parle en ceci que c’est lui qui rend possible et commence tout discours»⁷⁵. J’exhibe à nouveau ce rapport entre le corps et les signes (sôma - sêma). Visage et conversation murmurent des alliances⁷⁶, ils rendent visible. Montrer son visage, c’est converser et converser, c’est montrer son visage. «La conversation présuppose des expériences vécues dignes d’être racontées, la liberté de l’expression, de l’indépendance et des relations affectives.»⁷⁷ L’écriture exige ce risque, les mots suspendent le mutisme. «L’intime se partage, doit être partagé, j’écris, me livre, te donne à lire ce qui de moi s’évante.»⁷⁸

Pourtant, combien ai-je tremblé à la lecture des mots de Claude Sabourin, qui, en tant que critique, commenta une de mes nouvelles publiée à la suite d’un concours dans un numéro de *Nouvelles Fraîches*.⁷⁹ J’aurais souhaité qu’il soit conquis sans réserve, que mes phrases passent de moi à lui dans la plus totale

⁷⁴ Emmanuel Lévinas, *Éthique et infini*, Paris, Arthème Fayard et Radio-France, 1982, p. 93.

⁷⁵ *Ibid.*, p. 93-94.

⁷⁶ Un tour du côté de leur étymologie respective ne peut manquer de rappeler les liens existants entre *visus* et *versus*; de plus, les suffixes -age et -ation signifient, tous deux, action.

⁷⁷ Philippe Haeck, *Préparatifs d’écriture Papiers d’écolier 2*, Montréal, V.L.B. Éditeur, coll. «Essais critiques», 1991, p. 51.

⁷⁸ Anne-Marie Alonzo, *Le livre des ruptures*, Montréal, Hexagone, 1988, p. 110.

⁷⁹ Je fais référence, ici, à : *Un cru au ton grave*, *Nouvelles fraîches* n° 8, Montréal, Université du Québec à Montréal, avril 1992. parue dans XYZ, «Colères», été 1992, n° 34, p. 89-91, signée par Claude Sabourin.

complicité. Besoin de fusion. Des lignes d'encre: des taches d'aveux qui avaient cherché à plaire. Mais le critique déclarait: «Ce sont surtout des impressions de déjà-vu et de facilité qui gênent le plaisir de lire [...] par exemple, le thème de la sorcière, largement exploité par le féminisme des années 1970. L'auteure semble ignorer que quel que soit le sexe, tous n'endossent pas l'Histoire officielle.» Curieusement cette femme de *Resquif* convoquait la sorcière, recourait à la part d'étrange en elle pour sortir de l'aliénation et de la torpeur, pour étirer ses ailes de vautour.

Ainsi la narratrice désigne sorcière par fille-ation, à cause de toutes ces femmes qui, comme elle, encore aujourd'hui, «introjectent» l'autre, homme de roc, et s'enferment dans ses interdits bâtis comme des édifices. Elle désigne sorcière à cause de cette envie de fille sage, endormie, modelée qui la guette insidieusement. Elle désigne sorcière pour se rappeler qu'elles ont été là avant elle, elle qui, encore, mime dans l'attente, les «Belles au bois dormant». Elle désigne sorcière parce que «l'infini servage» qui pesait sur ses soeurs n'est pas assez loin derrière pour justifier l'abstention de sa vigilance. Des couches de mémoire toutes pleines du long et froid silence d'hier, souvenir des terres arides, désertiques, ensemencées des grains vides de l'exclusion et de l'illégitimité. Elle désigne sorcière pour le remue-ménage en elle, pour l'envie de faire advenir du neuf, pour l'indomptable.

Je dis sorcière comme on dit je prends ma place, je déjoue la censure. Où est le scandale? Je dis sorcière par complicité, pour mes origines maternelles-de-Salem-au-Massachusetts. Je dis sorcière parce que c'est encore moi qui, seule le soir, tremble sous le ciel obscurci, n'ignorant pas que le crépuscule du soir prête

d'autres visages aux êtres côtoyés. Et je redis sorcière parce que des phrases comme celles qui suivent rappellent qu'il y a certainement eu une méprise dans nos vies: «Viens-tu faire changer ton huile, on est plusieurs ici, on peut te faire ça à gang.» (Homme dans la cinquantaine, août 1990) «Une femme c'est comme un frigidaire, ça va dans la cuisine. Chaque chose à sa place.» (Homme dans la quarantaine, juin 1993) «On devrait brûler les femmes-prêtres de l'Église anglicane comme les sorcières autrefois.» (Prêtre dissident de l'Église anglicane, mars 1994).

Donc, «j'écris du déjà-vu parce que, précisément, je vois du déjà écrit et je traduis du lieu "d'où je viens"»⁸⁰. Je suis née d'une dévastation et d'un besoin d'en témoigner. Il existe des pans d'histoire qui collent à la peau comme des cicatrices. Même le temps qui a fui ne parvient pas à faire taire le souvenir des ventres écorchés. Je désigne sorcière parce qu'elle ne sait pas inverser les signes, pas plus que moi qui constate combien cette critique émise par un homme me trouble et me peine. Trop d'immuable qui sonne comme destin. Je désigne sorcière, entre flanc et blessure, mes mains pleines de tendresse. Croyez-vous qu'il soit insignifiant de vouloir réécrire? Est-ce faute que de résister à la mort? Troublante cette portion de moi qui, ici, se justifie? Je souhaiterais seulement que soit possible ce rêve d'altérité: imaginons un réverbère.

* * *

⁸⁰ France Théoret, *op. cit.*, p. 9.

Resquif: écrire la déchirure. Écrire comme on se terre dans le ventre des salles d'eau. Souvenir matriciel. La tête contre les genoux, les lèvres qui bavent, coulisent le plomb sur mes mains. «Étrange matière qui englué mes doigts, d'un geste rapide et ferme, [en enduire la page]. Filaments [noirâtres]. Dentelle de [plomb] pour les vies sans filets.» Vertige et désordre. Enfin.

Des ailes de vautour s'étirent pour rompre avec la pureté et la candeur de la colombe. Mes ailes de vautour, gigantesques, tracent dans le vent des mots qui clament mon refus de m'éteindre, pour voir se perpétuer les vieilles règles apprises, les interdits qui serrent encore le coeur. «Hurler jusqu'à la lune» du cri de celle qui trop souvent s'oblige à un demi-enfermement. Je reviens sur un sentier déjà nommé. C'est peut-être une douleur de l'enfance ou l'envie d'un autre passage. Un phrasé qui relancerait le souffle.

Écrire jusqu'à l'indécence, des lettres de feu, des corps-témoins, tête et coeur fouettés par un même emportement. Peut-être les paroles trop chaudes, celles qui racontent l'amour, qui disent la brèche, qui tentent, impitoyables, d'exposer une vérité, la sienne, devraient-elles dormir dans le fond des tiroirs, nouées par des rubans de soie qu'on délierait à l'abri des regards — seulement pour s'assurer que la fougue existe —.

Resquif: une dictée livrait la déchirure, une dictée cherchait une «réponse-amour». Faut-il, en cette page, avouer ma naïveté, mes utopies de première communiant, mettre sous scellé mes soifs impudiques et dès lors couper le fil, briser le lien, déchirer la page? Des morceaux. Éclats de soi. De moi. Et pourtant, ça insiste. Je veux te parler, toi critique de XYZ. Recoller les petits bouts. Une dictée cherche une «réponse-amour» et, dans sa quête, révèle la main

qui la rédige. Marques, «splendeur du pur moi» traversée par la blessure, les ténèbres, la lutte et la paix qui tremble. Une main sculpte l'amour dans la pierre, n'a rien d'autre à offrir. Un chant de promesse rond comme les lèvres et le soleil. L'espace, le vertigineux, qui propulse et agite. Un récit de feu et d'air. À ce texte étranger qui, offrant l'inconnu, provoque celui qui le lit, à mon grain de voix, j'aurais pourtant voulu entendre: «À cette saveur âpre qu'elle m'a laissée, pour rien au monde je ne voudrais ne pas avoir goûté.»⁸¹

Mais, souhaitant par mes mots te séduire, tu m'as rappelé mon statut précaire: je suis objet. Tu m'amènes à l'écart. Tu transformes mon histoire, la fais tienne. Tu es lecteur-sujet, «ce moi qui s'approche du texte»⁸², texte qui devient tel parce que tu t'en empires. Dès que je t'offre le livre, dès que tu captures mes mots, déjà un sujet vacille. Ma voix perd son origine, je jurerais que je suis prise en otage.

Du coup, l'esquisse de la peur, de la honte, de la mort. Cette idée de disparaître. Ne restent que mes phrases, ce langage éphémère qui déjà ne m'appartient plus. Mes signes organisent des impressions, des sentiments pour un lecteur qui, les recréant, révèle les sources de sa pensée, la couleur de sa sensibilité et de son expérience personnelle. J'avais écrit pour quelqu'un comme lui⁸³. Mieux encore, mon entreprise avait été probablement de l'affecter, de

⁸¹ Suzanne Lamy, *op. cit.*, p. 83.

⁸² Roland Barthes, *S/Z*, Paris, Seuil, coll. «Points», 1976, p. 16.

⁸³ Il conviendrait, sans doute, de distinguer le critique littéraire du lecteur non professionnel, cependant, il faut se souvenir du contexte de production du texte: un travail réalisé dans le cadre d'un concours où un jury, composé de gens provenant de divers milieux, couronne les gagnants. De toute façon, opérant ici une collusion entre le critique littéraire et le lecteur non professionnel, j'insinue que les attentes de l'auteur face à son récepteur demeurent, au fond, toujours les mêmes.

m'adresser non pas à sa passivité, mais à cette part de lui qui, d'emblée, voulait créer. Or, paradoxe de la séduction, quel terrible pouvoir je lui octroyais! On eut dit que son regard, telle la pique d'un torero, trouait le texte. Tout ce noir mis en scène, entaillé, morcelé ne parvenait plus à ressembler à ce moment d'écriture amoureuse que j'avais fait naître dans l'arène du silence. Quelques instants de capes, de banderilles, de muleta, d'épées pour que tout soit consommé. Par le critique, le texte se dévoilait autre. Fort probablement, n'étais-je pas parvenue à poser les bons jalons, à donner au fil des phrases ce qu'il fallait pour le guider. À moins qu'une fois encore le bouillonnement d'une femme et «les mots pour le dire» n'aient agacé, menacé... Je me trouvai projetée dans le doute. Me vint alors l'idée de me taire, de tenir muet ce qui semblait ne pas devoir se dire. Pourtant, je connaissais l'exil: ses grands blancs arrachés au vide, je ne pouvais pas abdiquer. Il ne convenait pas d'échanger mon mutisme contre son pouvoir de critiquer. Cela ressemblait trop à ce que lui-même taxait d'histoire officielle. Un goût de m'affirmer écrivant. J'écrirais tant qu'il y aurait de l'encre et s'il n'y avait plus d'encre, j'inonderais de salive tous les tableaux même s'il s'agissait de répéter.

Le présent m'oblige encore à dire: une volonté de mettre du mortier entre les pierres pour disposer d'une maison. Une place à moi. Je ne cherche qu'à formuler un horizon qui, signalant l'échec, nous ferait succomber à l'instant de grâce qui séjourne sous le désert. Je réclame la fin du terrorisme, j'appelle le lieu de l'échange pour dessiner des lettres hors de la catastrophe qui tua l'étreinte. Un désir de décentrer, de déplacer les codes, d'introduire un rapport

loin des inéluctables processus rivalitaires qui minent de l'intérieur et menacent à tout instant de se muer en asservissement.

Voici l'histoire d'une interpellation, d'un visage qui attend qu'une réponse vienne d'un autre visage, d'une façon telle que ni l'un ni l'autre après ne demeurent tout à fait pareils. Atteints. Atteints de cette certitude que dorénavant ils seront toujours des «moi fini[s] pens[ant] l'infini»⁸⁴. Dès cet instant, le livre, inaugurant une ambiguïté, créerait cet espace où scripteur et lecteur en état mutuel de perte se découvriraient jouissants dans l'acte de sonder l'introuvable. Une circulation du mystère par quoi perpétuellement ils se briseraient et se donneraient naissance. Une transfusion.

Parce que nous mourons d'abord et qu'ensuite nous aimons ou écrivons ou lisons. C'est pareil à cause de la foudre qui a pour mission de nous traverser, de nous enlever la peau, de nous renverser. L'absence-présence amour nous assiège, nous fait «buveurs d'écriture et d'images»⁸⁵. Un roman, un mot, un silence: à chaque fois la lettre d'amour. Alors, ne pas se surprendre de cette crainte, de cette douleur au ventre quand il convient d'offrir nos «pensées-désirs» à un destinataire qui oublierait d'entendre dans le bruissement du texte la singularité de sa propre parole, le lieu de sa prodigieuse découverte pour n'en faire qu'un prétexte à un discours critique. «La grande peur de publier et même d'écrire une lettre vient sans doute du fait qu'il peut ne pas y avoir de réponse-amour.»⁸⁶

⁸⁴ Maurice Blanchot, *op. cit.*, p. 75.

⁸⁵ Suzanne Lamy, *La convention*, Montréal, VLB éditeur, coll. «Le castor astral», 1985, p. 23.

⁸⁶ Philippe Haeck, *op. cit.*, p. 18.

Quand chacun de nous s'aventure auprès de l'autre, il cherche bien davantage un complice qu'un juge. L'ambition de dénicher des phrases transmuées, hors de l'œil rivé aux défaillances ou aux déroutes, la poursuite d'une nouvelle chaîne signifiante qui tisse l'amour sans l'enfermer, avec pour trame la promesse du poème. Un poème qui défoncerait l'histoire pour opérer la soudure entre deux vies. Un éclair, un trait d'esprit qui nous sortirait de nos abîmes et nous projetterait dans l'ivresse d'un espace où rien encore n'est apparu. «Nous serions sous la lueur d'un réverbère.»⁸⁷

On croirait que je rêve, à moins que l'enjeu soit de découvrir de l'inconnu des choses insondables et délicieuses. Car écrire/lire, c'est mettre au jour ce qui se murmurait tout bas, laisser passer l'étrange, s'abandonner à la grâce de l'Autre et dès lors se découvrir neuf devant la feuille. Sorti de sa glume. Je rêve ma «cervelle [...] ébouriffée [...] de visions»⁸⁸.

L'autre de l'auteur a lancé une invitation à cet autre du lecteur pour qu'il écoute «[...] mieux ce qui se parle tout bas. Quand le brouillard opaque entoure la terre, il n'est pas d'injonction à mieux regarder, mais seulement une voix intérieure qui s'allume, invitant l'œil à descendre vers elle pour mieux voir êtres et choses déposés au-dedans.»⁸⁹ Toujours l'abîme comme ferment. La perte de l'adéquation, l'impossible symbiose s'installe comme un flambeau dans l'œil et donne au sang des poussées de femmes enceintes.

⁸⁷ Jacques Brault, *Trois fois passera*, précédé de *Jour et nuit*, Montréal, Éditions du Noroît, 1981, p. 45.

⁸⁸ Louise Cotnoir, *À portée de voix, Arcade femmes d'écriture*, octobre 1984, n° 8.

⁸⁹ Madeleine Gagnon, *L'autre du texte, Urgences* n° 30, «Les êtres et les choses déposés là», 1990, p. 33.

Ça dit que derrière l'impasse, ça invente. Territoire singulier entre une auteure et son lecteur où tous deux se blottissent dans l'univers de l'Autre, à l'écoute de l'Autre, prêts à lire l'espace entre les lignes; ce qui n'est pas écrit et qui pourtant s'y trouve. «Origine à ciel ouvert, le livre requiert qu'on le situe plus dans l'anfractuosité des ses coupures, la dextérité de ses digressions que par le projet qui le hante.»⁹⁰ Pouvons-nous imaginer ici deux esprits dressés dans la soif d'inconnu, immigrant sur chacune des pages à la recherche des signes? Destinataire et destinateur soudés devant ce langage qui, invariablement, institue un écart entre ce qui est écrit et ce que le scripteur voulait traduire, entre ce qui est écrit et ce que le lecteur y entend. La lettre expédiée n'est jamais la lettre reçue. Paroles qui scellent la précarité, attestent le naufrage mais permettent, par ce fait même, de consolider la rencontre du scripteur et du lecteur, tous deux rivés à ce qui les dépasse, les fragmente, les dédouble.

Dès lors disparaît la hantise de la destination. Ici une étape est franchie: dégagé de l'appréhension de son double, en contact avec la plénitude de son identité intérieure, celui qui écrit peut épouser sans crainte la différence d'autrui sachant aussi que dans l'autre il y a le même.  trange dialectique qui, à la fois, nous soude et nous distancie. Auteur et lecteur alliés, sujet et objet, tour à tour. Un rêve aime celui d'un autre de telle sorte que, plus tard, se campe une vision, s'installe un événement tangible: une aventure qui se joue sans arme. Alors le toréador, cet être qui déployait dans une mouvance d'étoffe des gestes ensorceleurs destinés à anéantir, disparaît, comme sombre le taureau qui,

⁹⁰ Christian Saint-Germain, * crire sur la nuit blanche*, Montréal, P.U.Q., 1992, p. 105.

hier encore, les yeux hagards, fonçait sur sa victime. Au drame de la corrida a succédé une danse. «Comme la danse, l'écriture/lecture est un mouvement, elle exige de mon corps une intégration totale du souffle et du geste: l'effet d'existence.»⁹¹

Un, deux, trois, quatre et dans chacun des pas, la poussée de l'inouï.

Voilà qu'ici, je me suis laissée emporter, grisée par l'idée d'une issue évitant de vous avouer ce qu'ont, au fond, véritablement opéré, sur moi, les commentaires de la critique. Car, si j'ai conservé le mot sorcière, j'ai retouché mon texte, biffant certains fragments originaux pour en composer d'autres. Les yeux de Claude Sabourin avaient lu le texte, désormais je le voyais autrement. Était-ce le temps, les heures, les mois, le recul, le pouvoir du lecteur? Oui... le pouvoir du lecteur. Une distance s'inscrivait, comme si la publication de ces pages, en soi, avait émoussé leurs effluves d'irréalité, de mystère, cette part d'envoûtement qui avait précédé la rencontre de deux êtres et m'avait suggéré *Resquif*. Je devais me déclarer ailleurs, hors cette émotion noyée dans l'encre. Fatalité. Fallait-il admettre que raconter l'amour, c'est l'émousser et que pour traduire la douleur, le noir des pierres, les voiles qui obstruent, il faut déjà toucher du doigt, simple effleurement, les herbes qui «baument», apaisent? Pressentir que derrière la brume couve un matin bleuté.

Pour publier, il faut tirer un trait, tourner la page, révéler peut-être que ce moi-là, celui des mots, n'existe plus tout à fait, changé par le flux lui-même. Cassé.

⁹¹ Carole La Grenade, «Ce qui m'échappe», tiré de *L'écriture comme lecture, Nouvelle barre du jour*, n° 157, 1985, p. 35.

Des mots m'échappent. Je ne sais pas qui les a dits, une autre que moi. Et là encore, il me semble que je ne m'appartiens pas, séduite par cet envol d'outre-frontières. Étrangeté. Mais, j'aime cette rencontre de soi qui se dessine à travers l'autre. Et si, comme sujet, souvent je me vois prise dans le mélodrame de ma disparition, je me retrouve ailleurs, là où je ne l'avais pas prémédité, là où se rompt ma souveraineté précaire, là où s'exprime le bruissement de ma voix ravi au silence, le destin de l'autre en moi.

Ainsi suis-je prête pour une autre aventure, un autre livre. Publier, c'est en finir avec un passé, affirmer un futur. Relire les pages déjà offertes à autrui équivaut à admettre que rien n'est traduisible. Décalage obligatoire. Deuil de la correspondance, de l'adéquation, de l'exact. On écrit au présent, le présent de l'écriture, un temps qui glisse entre les doigts. Pourquoi alors faut-il que j'aie tremblé, que je tremble, quand, sous votre regard *Resquif* livre l'imprévisible? Moi aussi, «quand je lis, je [ré]invente»⁹².

⁹² Je fais allusion ici au livre de Suzanne Lamy: *Quand je lis, je m'invente*.

Empreintes

«Au commencement, il y a une fin.
N'aie crainte: c'est ta mort qui meurt.
Ensuite: tous les commencements.»

Hélène Cixous
La venue à l'écriture.

Il s'appelle Pierre et elle ne croit plus devoir souffrir.

Il prenait sa main pour y lire les lignes et tous les fils s'entrecroisaient, mêlés. Vainement, il cherchait un sens, un ordre. Il ne put qu'observer, sur le jaune paille de sa peau, de minuscules traits rouges qui, telles des rigoles, s'évanouissaient dans le tendre de sa chair. Stase.

Dans quelques instants, cette main se figera pour lui, tous les baisers du monde déposés dans son creuset ne parviendront pas à l'animer. Elle avait choisi de fuir. Il voyait sur sa paume sécher les fruits de leurs étés, tandis qu'elle partait, elle, les doigts repliés sur sa cicatrice heureuse, l'énergie tournée à conserver l'impression du sang dans ses veines. Elle ne s'éloignait pas sur la pointe des pieds, de toute évidence elle n'avait jamais su écrire à l'encre pâle, chacun de ses gestes marquait l'existence. Les yeux à l'autre bout de l'ombre, elle rêvait déjà de faire vibrer toutes les terres. Lui, drapé dans sa torpeur, contemplait ces mains, ce corps, cette femme qui lui échappait. La tête sous son

bras, mimant l'aile d'un faucon brisé, il demeurait là, silencieux, aux aguets, sa gorge pleine du goût de la tristesse et de l'espoir conjugués.

Sans doute se rappelait-il de ces autres journées sans clarté, ces moments qui boitent: ces valises qu'elle a déjà remplies à la hâte, ses vêtements entremêlés, son châle prisonnier de la fermeture Éclair; elle avait ragé contre le sac de cuir, avait renoncé à le boucler. Toutes ces images dans sa tête. Ils n'en étaient guère à leur première dispute, n'avait-elle pas déjà prononcé ces mots qu'il estimait inconciliables: «Chéri, je pars». Aussi espérait-il secrètement qu'aujourd'hui elle ne claquerait pas la porte, qu'au tout dernier instant réapparaîtrait la tendresse comme un ange venu le couvrir de sa blancheur.

Elle oubliera la fureur. Il le faut. Sa soif à lui ne peut imaginer de longs jours de sécheresse. Elle avait mis de la musique, des notes gaies dans le chapelet monotone de ses semaines, elle avait su donner un rythme, une mesure à ce qui jamais n'en avait eu. Il ne pouvait imaginer la vie sans son amour. Pourtant, cette fois-ci, elle avait ramassé tous ses objets personnels sans aucune explication. Pas une parole. Pas un sanglot. Seulement le bruit sec des disques compacts rencontrant une pile de livres dans la boîte de carton. Recroquevillé sur son fauteuil, il l'avait observée, avait suivi des yeux, sans rien perdre, les gestes d'une femme, celle qu'il présentait à ses copains comme sa femme, celle dont le parfum au jasmin l'enivrait encore. Puis son regard croisant le sien, il s'était replié, le nez contre son aisselle, dans l'odeur rassurante de la sueur. La porte s'était refermée avec fracas.

Maintenant les yeux à la fenêtre, des ronds de souffle en pluie fine sur la transparence de la vitre, il s'enfante des rêves. Il apprivoise dans les méandres de son imaginaire, la teinte muscade de ces mains de femme, posées sur son ventre à lui. Et son ventre rit. De l'aube dans les muscles. Si le présent signalait l'hiver, il y aurait à nouveau, croyait-il, des bandes de soleil pour percer la toile, pour défier le givre.

Au plus fort de ses chimères, elle apparaît courant nue, belle et ruisselante dans le sable. Il marche derrière elle, entraîné par le mouvement de ses hanches dans le matin. La lécher, la mordre, l'entendre frémir. Sa peau le garde. Fragments de couleur pour dissiper les déserts — légendes, fresques sculptées dans le vide de ses os devenus des trous vastes comme des fondrières où, sauvage, l'air s'infiltre et s'obstine à demeurer. Certes, il n'a jamais douté de la fragilité de ses évocations, il sait bien que tout cela n'est qu'images du cœur, mais combien il les préfère à la stupeur du réveil. Il s'accroche au récit révolu: une bouche l'embrasse, une main l'apaise, des cheveux glissent sur des draps. Tu m'aimes encore dis? Puis, peu à peu, captif d'autres images, il se remémore une histoire de gamin, une histoire de gamin et de petite fille qu'il avait jadis croisée dans la cour d'école. Des cheveux nattés, blonds, avec des yeux qui ressemblaient à ceux de sa mère, puis pour la première fois: l'amour. Il se rappelait ces minuscules bouts de papiers que furtivement il lui avait glissés dans le creux de la paume: ses premiers mots d'amour. Quelques instants plus tard, il avait revu cette même fillette, les genoux au sol, la tête courbée au-dessus d'un trou, tentant avec fébrilité de mélanger le sable et les bouts de papiers pour les ensevelir. Il n'avait jamais vraiment compris pourquoi. Encore

aujourd'hui, il ne pouvait admettre qu'on ne désire pas conserver des signes de l'amour alors qu'il est si éphémère. Il n'avait jamais vraiment compris pourquoi. Seule durait en lui la sensation des larmes suspendues à ses cils. Sa première peine.

Qu'importait tout cela. Elle était partie, cela brûlait, cela lui grugeait les côtes. Il resterait collé contre la fenêtre. Attendrait. La blessure entassée comme un éclat de nuit dans chacun de ses plis. Et la surface ridée de son front l'exposerait jusqu'à l'indécence. Illusions sacrifiées. Meurtrissures toutes ensablées du goût de l'autre qui ne viendra pas, ne viendra plus.

Elle va. Elle n'ondule guère, elle n'a jamais su, ou jamais voulu. Elle va. Derrière ses pas, une traînée de poudre: miettes de naissance engendrées de la perte et du recommencé. Sous sa foulée, la terre se nécrose, craquelle et se fragmente. Paisiblement, elle soude sa chair avec ce désir neuf émergé des cendres et de la boue. Ivresse venue ébranler ce qui encore voudrait s'appeler ténèbres. Attentive au crépuscule, elle écoute le chant de ses pieds qui bat le sable. Une clameur en son centre. Mur lézardé du deuil. Volcans insoupçonnés. Comment ne pas humer, derrière ses pas, l'odeur du feu? Il existe des flammes pour briser les remous glacés et des envies qui insistent pour conduire sur l'autre rive, celle qui, étonnée d'être en vie, s'éprend d'elle-même et s'agrandit à la mesure de sa source. Elle boit. Une goutte d'aurore tremble sur ses lèvres entrouvertes. Désormais, certaine de la puissance de ses nappes d'eau souterraines, elle ouvre grande la bouche pour nier les prisons et la mort qu'on lui destinait. Elle va, et son corps incandescent, partout, projette la lumière.

Elle brûle de ces lettres qu'il reste à tracer sur le phrasé de ses jours. Un souffle immense l'inonde et son oeil se referme doucement, très doucement, sur sa fraîche certitude.

L'univers lui fait signe, façonnant des routes sans tracés à graver dans sa mémoire. Chacun de ses gestes l'enfante un peu plus. Une nouvelle peau.

Elle ne se précipite plus, n'a plus rien à fuir. Le sol, tel un moule, conserve dans son creuset les marques de ses pieds. Elle s'arrête, juste un peu, juste pour le plaisir... se penche, se courbe, s'éprouve et voit le grain du sable lui réfléchir son visage, visage que même l'écho des réminiscences et des vieux enfermements ne risque plus de ternir. Elle n'a guère oublié mais ne se complaît pas, préférant les heures qui parlent de réjouissances et les odes qui détiennent des notes, des silences, pour la musique des choses. Au-dessus de sa tête, ondulent des cercles de fumée, mystérieuses volutes qui fêtent l'ivresse. Elle sent qu'elle vit. Elle respire, sourit puis, d'un mouvement libre et joyeux, fait tourner sa tête avant de graver dans cette arène sableuse les premières lettres de son nom.

Le temps glisse. Une clarté se dilue sans tout à fait mourir, comme s'il fallait laisser dans le ciel de quoi nourrir tous les désirs de celle qui vient à peine de naître. Une brise souffle. Le sable soudain s'amoncelle et dessine des socles, sans que ses mains à elle n'aient entrepris de mouler la terre. Il s'agit, dès lors, de laisser faire. Le menton dressé, elle étend son regard jusqu'au point de fuite, là-bas, très loin. Il est de ces étés infinis. Toutefois, à l'autre bout, un homme ne bouge plus, observant ce qui s'évanouit. Muet, il laisse, avec

nonchalance, glisser son doigt sur le croisillon de la fenêtre, puis sur la vitre embuée. Demain, ne restera de ce tracé humide qu'un mince filet grassex.

«C'est ainsi que je m'affranchis de
cette fatalité qui faisait de moi le lieu
rituel du désastre.»

Claire Lejeune
L'issue.

Olé!

«Mais, lorsqu'on est maître une fois,
il n'y a plus rien à dire
ni rien à souhaiter.»

Molière
Don Juan.

Des bruits épars, des voix qui s'élèvent, une ville qui grouille. Tu vas. Sous les néons, les rues se croisent, se perdent; je me doute bien que tu me cherches. Je ne dirai pas qu'il est trop tard, qu'hier déjà j'ai fui et que ce soir, tu marcheras longtemps et seul.

Dans ta tête, tu vois des images de moi, de nous. Tu gardes les plus beaux moments. Personne n'échappe à cette règle. Et puis, il y a le vent, ce vent continu qui t'a précipité en bas du lit ce matin parce que la vitre de ta fenêtre gémissait. Tu as cru, alors, qu'il s'agissait d'un signe, d'une de ces manifestations extérieures qui, sans crier gare, vous fait objet du sort. Tu t'es levé, plein du désir de moi. Et ce soir, tu arpentas le boulevard Saint-Laurent, tu t'y enfonces, sans un regard pour ce gars de ton âge qui te hèle en tremblant, sans même une hésitation devant les hanches d'une putain. Mais, je ne serai pas là, ni pour entendre tes poings marteler la porte, ni pour te regarder descendre, une à une, les marches de l'escalier en fer forgé.

Peut-être un jour, oui c'est probable, je rencontrerai un de tes amis qui me dira: «Tu sais, Patrick t'aimait», comme si j'en étais dupe, comme si mon départ n'originait pas précisément de cela: ton amour.

Tu m'avais dit: «La nuit, je dors toujours dans tes bras». J'ai craint que vienne une époque où nos baisers sentent la naphthaline. J'aurais préféré que tu trouves ton sommeil en évoquant les moutons, tel on s'y adonne durant l'enfance. Ainsi, j'aurais pu continuer de cultiver tous les excès à ton égard. Remarque cette breloque à mon cou et ce mouvement de mes lèvres et mes hanches qui ondulent sous ma robe rouge! Je suis nymphe, amazone, ondine, cette femme arpentant tous les lieux de ton existence pour te charmer, vaincre chacun de tes scrupules et aiguïser le plus fin de tes désirs. Si je ne m'étais jamais su gagnante, crois-tu seulement que je serais partie? Tu as détruit l'arène. L'espace devenu clos de toutes parts. Devant qui puis-je exécuter ma danse si, déjà, tu t'avoues fasciné? Sans doute, n'en pouvais-tu supporter le spectacle?

Tu marches vite, les autos passent. Bientôt, tu tourneras dans Papineau, les yeux rivés à ces escaliers tous pareils, cherchant, une fois de plus, celui qui mène à mon appartement. Le cou cassé, tu lorgneras du côté de ma fenêtre, je sais que tu inventeras derrière le rideau un filet de lumière, parce que je dois être là, parce qu'il faut que j'y sois. Obstinément, tu monteras les marches à grandes enjambées, convaincu que la vie se calque sur tes souhaits. Sous tes semelles: le tintement du métal froid, noir.

Dehors, rien ne surviendra. Ne tombera pas même une pluie sur l'asphalte. Il semble pourtant, qu'il aurait fallu, qu'il aurait fallu un peu d'eau fraîche sur le feu, pour l'image des décombres, après. Au même moment, ailleurs, une femme en noir, breloque bruyante au cou, grimacera à ton insu au-dessus d'un carré blanc, écrivant le récit de celle qui s'obstine à aimer qui la nie. Tu redescendras l'escalier, referas la route en sens inverse, avec en tête, l'histoire de celle qui fuit lorsqu'on l'aime.

«L'amour possède vraiment sa
dialectique propre.»

Søren Kierkegaard
Le journal du séducteur.

Non!

«Quand la vie forge avec trop de peine ses outils, il faut à tout prix que se parent de foudre les actes les plus intimes, que la nuit s'ensoleille, que l'écorce du jour éclate pour que les semaines deviennent enfanteresses.»

Gilbert Langevin
Mon refuge est un volcan.

Il avait ajouté: «Je t'aime à en mourir». C'était irréel, comme un serpent qui danse le tango. J'ai pris sa parole pour une anecdote, l'ai touché du bout des lèvres de peur d'y consentir. Je connaissais sa force. Dans la glaise, j'ai fait un grand trou, ça ressemblait à un ventre avec un nombril; c'était pour cacher ma peur. Je cache toutes mes angoisses dans mon ventre. Il a mis ses mains sur ma terre, je n'ai pas tressailli; ses mains si blanches, si belles, si douces. J'ai fermé les yeux, on respire mieux l'ombre sous la paupière. Un cri est monté, comme quelque chose de loin dont je ne me savais plus capable. Un inédit de moi. J'ai dit non. Il a semblé surpris, sa parole muette étouffée dans le battement de mon cœur, dans la démesure de ma naissance.

Mes pieds étaient chauds et ma route maintenant si longue.

«Après le feu
Mon œil s'était lavé du paysage
Je n'avais plus d'âge
Je vivais seulement.»

Françoise Bujold
Piouke, fille unique

Derrière le voile de son chapeau

«Ce qu'elle rebâtit,
c'est la fin du monde.»

Marguerite Duras
Le ravissement de Lol V. Stein.

Questionner ses parents, son entourage qui l'a vue vivre, résumer le propre fruit de mon enquête me semble plus correct, puisqu'on m'invite à commenter l'histoire de Louise, que de fabriquer des monstres, de farder le réel. Cependant, j'estime, connaissant un peu cette femme, qu'elle aurait apprécié que je taise tout pour la laisser se perdre dans l'oubli et le silence. Mais son récit, si particulier, mérite, il est vrai, la divulgation.

Ainsi, des événements suivants, Louise s'est faite muette, mais une tante qui passait les vacances dans la demeure familiale se rappelle, tout comme moi, du décor, du climat, mais surtout du malaise constant qui y régnait. L'enfant, alors toute jeune, manifestait déjà des crises d'anxiété qui secouaient profondément ses parents: les Cleary.

Fait curieux, entre les murs de cette maison, une odeur d'éther persistait, des effluves qui n'étaient pas sans rappeler, aux rares visiteurs qui y venaient, l'atmosphère des hôpitaux. La fragilité de la petite Louise faisait en sorte qu'elle recevait une attention de tous les instants, attention qui lui conférait un

statut unique et suscitait auprès de moi un sentiment trouble teinté de scepticisme et de peine. Je crois me souvenir d'un événement.

La petite devait avoir trois ans, peut-être quatre, le soleil d'un jour de juillet baignait tout le village. Dans la cour avant de la demeure, se trouvait une chaise en bois sur laquelle on avait assis Louise, non sans l'avoir au préalable couverte d'un édredon qui lui allait jusqu'au cou. Devant elle: une table, avec dessus, une dizaine de chapeaux qui, de toute évidence, appartenaient à sa mère. Je revois l'enfant derrière la grille. Elle fixait la rue, le visage déserté de toute joie. Seul son père, à ses pieds, semblait la délivrer de sa morosité. L'homme avait inventé un divertissement: quand l'enfant essayait un chapeau, il l'applaudissait, l'embrassait, mordillant avec affection son cou pour, à la fin, s'exclamer: «Tu es belle, tu ressembles à ta mère.» À cet instant, le visage de la petite perdait sa tristesse. On eut dit que tous ses traits se transformaient, ses yeux prenaient une expression inconnue jusque-là et un sourire naissait sur le contour de ses lèvres, comme si l'univers basculait et que se dissolvait l'idée même du malheur. La rumeur veut qu'à cette époque, la jeune Louise refusait de se nourrir. Cette stratégie paternelle permettait aussi, si l'on se fie aux dires, de lui faire avaler quelques bouchées. Je juge pertinent de rapporter ces faits, en ayant reçu, cette année même, la confirmation de sa tante.

Et le temps s'est écoulé. Ainsi, Louise devait-elle se retrouver sur les bancs de l'école. Un petit sac de cuir à la main, elle marchait avec lenteur vers l'établissement scolaire, attentive à la couleur des maisons, aux courbes d'une rue, à une craquelure sur le trottoir, au dénuement d'un arbre, au vol d'un

oiseau. Elle déambulait dans un prodigieux silence. Et les enfants s'agitaient tout autour sans jamais lui adresser la parole.

Puis, un matin, elle est partie. On ne l'a pas revue des années durant. Ses parents l'ont cherchée partout comme on cherche quand on aime. Mais elle demeura introuvable. Certains de ceux qui furent interrogés confirmèrent avoir rencontré une jeune enfant rousse — cela correspondait à la description de Louise — qui saignait abondamment du nez au-dessus d'une flaque d'eau. Était-ce légende? Il m'est risqué d'y répondre. J'affirmerai, par contre, qu'il ne vint fort probablement pas à l'esprit de Louise de quitter sa demeure pour punir ses parents comme ces derniers le supposaient avec tristesse et avec ce qui m'a semblé être un peu de rancœur. J'estime qu'elle ne sut guère s'adapter au caractère impersonnel du système scolaire, aux consignes uniformes, à la discipline sans exception de ses enseignants et aux comportements de ses pairs qui la marginalisaient. Sans doute avait-elle préféré disparaître, chercher tout au loin la douceur.

C'est beaucoup plus tard qu'on crut reconnaître Louise. Tous les villageois parlaient d'elle comme d'une folle et les gens avaient pris l'habitude de l'éviter. Quant à moi, le hasard faisait que je l'apercevais uniquement de loin et j'ai pendant longtemps refusé d'admettre qu'il s'agissait bien d'elle. Un jour, l'évidence s'imposa et parvint à modifier mon opinion.

L'âge me gagnait. Je sortais peu, parfois j'effectuais des promenades de santé. Un incident, un certain mercredi, attira mon attention. Une femme

courait dans la rue, s'activant à attraper un chapeau de paille qui roulait sur le trottoir, entraîné par le vent du nord qui, ce jour-là, s'était déployé avec l'aube. L'affolement de la femme était tel que je m'arrêtai, subjugué. Elle s'agitait, gesticulait tandis que le précieux objet s'éloignait, ralenti parfois par le piétinement des passants dont les pieds s'entremêlaient dans le large et long ruban vert qui l'ornait. Un enfant captivé, supposais-je, par la beauté du chapeau le ramassa. La femme s'approcha et le lui arracha des mains sans même un mot de reconnaissance à son endroit. Je la suivis. Elle ne se retourna pas, les yeux rivés à son trésor. Elle tirait sur la paille et lissait le ruban. Je l'entendis pleurer.

Deux mois plus tard, le destin la remit sur ma route. Nous nous trouvions dans un magasin de la rue principale. Devant la glace, une femme essayait des chapeaux. Je reconnus la dame du mercredi. Cependant rien, rien dans les vêtements, dans la démarche, dans l'allure de cette femme ne ressemblait à Louise Cleary, à cette fillette de St-Benoît-de-la-Montagne que j'avais, un jour, connue. Sa chevelure d'un gris crasseux et la malpropreté de son costume m'interdisaient presque de faire un rapprochement avec le minois de la jeune rouquine qu'on avait élevée dans l'ordre le plus strict. Néanmoins ses yeux, leur bleu de faïence, leur expression me projetèrent plusieurs années en arrière. Oublie-t-on un regard quand il rend visible les brèches?

La dame tenait un sac de papier dans lequel je la vis glisser trois chapeaux. Avait-elle manifesté un tremblement, une émotion? Pas un souffle. Tous ses mouvements paraissaient frappés de froideur. Je crois qu'elle avait acquis

l'habitude, que ce geste était devenu une mécanique, un pur réflexe lui permettant de se maintenir un moment dans les lieux du souvenir. — *La maison familiale reprend vie, une à une, les portes s'ouvrent, les fenêtres laissent passer la lumière et Louise, désormais, sait que l'existence ne les séparera plus. Plus jamais. Ensemble, ils demeureront réunis, pétris dans une même chair. Elle est née pour ça.* Elle prit un quatrième chapeau, le déposa sur sa tête. Le miroir lui rendit son visage et elle éclata de rire. C'est à ce moment précis que je frémis, décelant là les marques d'une extrême fragilité, d'une douleur qui gravait son intensité dans l'abîme des gestes qui se répètent. Je retrouvais cette petite fille aux chapeaux, assise sous le soleil de l'été, qui devait attendre, ai-je imaginé, une voix, une voix pour lui rappeler qu'elle était belle et qu'elle ressemblait à sa mère.

À la sortie du magasin, un commis l'arrêta sans éclat, avec dans le timbre une douceur, une tendresse, celle des gens qui doivent faire leur boulot mais qui comprennent. Louise, cette Louise vieillie qui attendait qu'on la touche, ne broncha pas au contact de la main du jeune homme sur son poignet. Elle sourit. Il ouvrit le sac, elle prit elle-même les chapeaux et alla les rapporter là où elle les avait volés. J'assistai à la scène. Quand Louise revint, elle passa près de moi et me fixa, les yeux ailleurs. On pouvait supposer que la fatalité la faisait se mouvoir. Que s'était-il passé pour elle pendant les quarante années qui avaient séparé nos existences? J'aurais souhaité le lui demander. Mais aurait-elle pu seulement m'en traduire l'écho? En quittant l'établissement, le jeune homme lui adressa un geste de la tête; il demeura impassible devant moi.

Louise marchait, je la suivais. Il y avait la pluie qui tombait, une ondée sur le village natal de Louise. Ce village, ses rues, son église et son école qui n'éveillait peut-être plus rien pour elle, peut-être même le chant d'un oiseau ne parvenait plus à susciter un regard. Cet après-midi-là, j'aurais dû fuir, laisser dans la lumière du jour qui s'achevait cette femme, ce visage, ce néant, fuir ne pas suivre, fuir pour éviter de voir ce sang qui s'écoulait goutte-à-goutte entre ses jambes et se mêlait sur le trottoir à l'eau laissée par la pluie.

Je suivais une femme qui écrivait son existence dans une langue obscène. Mes pas se mêlaient au liquide rose. Je ne savais plus où j'allais. Il me semblait que tout ce qui m'était familier disparaissait. Elle s'arrêta devant une maison. Je ne reconnus rien, ni la cour, ni le banc en bois sur lequel elle s'assit. Une autre dame, que je supposai être la tante de Louise, celle-là même qui avait quitté la région l'année après la disparition de l'enfant, sortit sur le perron avec une boîte de carton. Elle renversa son contenu aux pieds de Louise: des dizaines de chapeaux, des rouges, des bleus, des blancs pleins de tulle, des ronds avec des voilettes, des canotiers garnis de fleurs. La dame s'agenouilla devant Louise et déposa sur la tignasse de sa nièce un minuscule bibi jaune. Je choisis cet instant pour me rapprocher d'elles, bien que d'où j'étais, j'aurais pu continuer mes observations. Mais, je dois l'avouer, une curiosité pas très noble, mêlée de crainte, m'entraînait. Et qu'avait d'autre à faire l'être que je devenais?

C'est ainsi que je m'avançai vers Louise et qu'en ces termes je m'adressai à elle: «Tu es belle, tu ressembles à ta mère.» Un fait bouleversant, alors, se produisit, un événement dont j'aurais préféré ne pas être à l'origine: le visage

de Louise se fit de pierre et sa bouche se crispa. Elle se leva de son siège et cria en imprégnant ses deux paumes du sang qui le cernait. Ses doigts rouges, malgré les protestations de la vieille dame, dessinèrent des chemins sur ses joues et ses lèvres. Interdit, je cherchai autour de moi, en vain, un signe qui me ferait comprendre. Louise s'apaisa, sa voix prit une autre tonalité; des accents qui mimaient la légèreté de l'enfance, légèreté que, fort probablement, elle n'avait jamais connue. Elle murmura: «Vous vous souvenez de maman? Elle avait de si jolis chapeaux.»

Le soir tombait, je sentais la fatigue. Louise se tut puis se rendit à son banc. Sa tante mit son bras sous le mien et m'accompagna jusqu'à la clôture qu'elle referma derrière moi.

Sans doute, doit-on «ne jamais guérir tout à fait de la passion».

Je marchai longtemps. Il faisait noir.

«Je la trouvais tellement touchante la femme qui parlait, si naïve et si désespérante aussi: c'était trop tard.»

Marie Cardinal
Les mots pour le dire.

Elle n'irait plus au champ, la vieille.

«Sirop de groseille et solitude
donnent le tournis d'enfance
aux chemineaux de l'angoisse
on se griffe scarabée crochu
on râle ému et crapaud
on s'essouffle oiseau de flamme.»

Jacques Brault
Il n'y a plus de chemin.

Elle était belle la vieille, vêtue de ses dentelles blanches, les cheveux d'un bleu geai et les lèvres serrées, morte et digne dans son cercueil à poignées nickelées. Elle n'irait plus à la messe, la vieille, pas plus que je ne la verrais passer des heures à repoter ses violettes africaines. Dorénavant, quand j'irai dans la maison familiale, grand-mère n'y sera plus.

Je m'introduirai dans sa chambre, qu'on aura laissée intacte par respect ou parce qu'ainsi on croira à son retour. Je m'assoierai sur le lit, dans le confort de ses coussins de velours fuchsia. Elle adorait le fuchsia. De l'endroit où je serai, j'apercevrai un rectangle lumineux qui me défiera de son éclat comme pour déjouer la nostalgie ou comme pour me rappeler l'engouement de grand-mère pour le soleil. Grand-mère... quand j'évoque son nom, les matins d'été me reviennent en tête. Les matins d'été de mon enfance alors qu'il fallait se lever tôt et partir avec elle à la cueillette de fruits sauvages. Des clôtures à enjamber et des champs de blé à traverser discrètement, à l'insu de nos voisins cultivateurs.

Je ne sais pas encore, aujourd'hui, ce que je m'attendais à découvrir mais j'étais convaincue à cette époque que j'allais, avec grand-mère, assister à la révélation de quelque mystère.

Elle savait tout: des efforts déployés par une fourmi pour construire son habitacle jusqu'au nom latin des plantes, en passant par la reproduction des chants d'oiseaux que je m'évertuais à imiter, sans grand succès, en pinçant les lèvres et en poussant la langue vers l'avant.

Cette petite femme au teint blanc constituait tout mon univers. Grand-mère: le reflet rose sur les eaux grises, la brise, le vol d'un goéland et des fruits plein les mains. Grand-mère; il fallait la voir dans l'herbe en plein soleil.

Elle cueillait les fraises des champs avec des gestes précis et saccadés; son sceau se remplissait vite. Orgueilleuse, j'ambitionnais de combler le mien aussi rapidement. Mais c'était oublier que mon caractère compétitif devait se mesurer à un ennemi fatal: ma gourmandise! Il m'apparaissait inconcevable de ne pas récompenser régulièrement par quelques petites, petites, minuscules fraises me disais-je, les efforts que je déployais de l'autre main pour me mesurer à cette femme expérimentée que les années avaient aguerrie. Grand-mère n'était certainement pas dupe. À l'heure où le soleil, atteignant son apogée, indiquait qu'il était temps d'ouvrir le panier en osier pour manger, je tempêtais sur la trop grande chaleur et refusais d'avalier les victuailles qu'elle avait préparées avec beaucoup de générosité. Grand-mère acquiesçait, mieux, confirmait répétant à chaque fois, invariablement, qu'à voir ma bouche pourpre, j'avais

sans nul doute attrapé un coup de chaleur. Un miroir, à ce moment, aurait éclairé ses propos. Aujourd'hui, j'imagine mon minois d'enfant aux lèvres auréolées de jus rouge et sucré.

Puis, nous reprenions la cueillette. Certains après-midi, il m'arrivait de m'endormir (je le sais, la couleur du jour avait changé quand j'ouvrais les yeux), je m'endormais contre la nappe à carreaux, le nez dans le vent et les pieds sur l'herbe. Parfois encore, grand-mère me racontait des histoires. L'une d'elle est demeurée en moi, en partie du moins, et n'a cessé de m'intriguer.

Il était question d'une petite fille. La petite fille n'avait pas d'âge ni de maison, seulement le besoin fou d'être aimée. Le besoin ressemblait à une boule de coton. D'abord de la grosseur d'un œuf, elle pouvait le manipuler sans problème. On la voyait assise sur les bancs de parc, face à un étang vidé, portant sous l'aisselle son besoin, telle une couveuse. La fillette, bien que soucieuse, paraissait s'accommoder de cette délicate tâche. Mais, un jour le besoin vint à grossir et prit des proportions gênantes. Était-ce les soins qu'elle lui avait prodigués?

Grand-mère ne répondit jamais à cette question, à moins que ce ne soit ma mémoire qui ait oublié. J'ai bien essayé par la suite de trouver une réponse tant l'image avait su m'impressionner, mais curieusement, avec les années, le trouble associé à ce conte n'a fait que s'accroître. Elle m'avait parlé du besoin qui, devenu géant, roulait sur la petite fille. Jeune, l'histoire m'amusa, aujourd'hui, quand j'y songe, j'étouffe. Étrange, bizarre. Une oppression, une

boule dans la gorge, un nœud. Et un désir terrible d'être enveloppée par des bras.

Elle était belle la vieille, vêtue de ses dentelles blanches, les cheveux d'un bleu geai et les lèvres serrées, morte et digne dans son cercueil à poignées nickelées. Elle n'irait plus à la messe pas plus qu'elle ne me serrerait dans ses bras.

«Tout est si simple. La blessure
se referme déjà, mauve sous
le pansement, elle ne suinte plus
que dans le corps, dans l'humidité
de soi, dans un secret
désormais sans importance.»

Lise Bissonnette
Marie suivait l'été.

* * *

Interpellation I

Derrière le voile de son chapeau: il s'agissait de me laisser séduire. Totalement. Jusqu'à ce que mes yeux n'aient plus de visage. La perte de soi. Je lirais, mordrais dans la pulpe, recracherais sur le glacé des feuilles, une façon de m'exprimer qui me soit inspirée du style et des mots d'autrui. Chercher une parole différente de la mienne, tenter de m'en rapprocher, de m'en nourrir.

Qui d'autre que Marguerite Duras pouvait m'y conduire? J'obéirais à cette auteure, me vouerais à son rythme, à ses envols, à ses éclats arrachés au silence, à tout ce qui dans son écriture signe l'exil. Qui d'autre qu'elle pourrait me conduire à l'écart? Sa parole si bouleversante, «violence déchirante qui s'empare de soi aux instants où l'on accepte que les boussoles se déboussolent»⁹³. J'allais lui confier ma main.

J'ouvris *Le ravissement de Lol. V. Stein* à la page 37 et je m'évertuai à imiter. Ce serait un pastiche. Certes, cette entreprise présentait des défis de taille; l'auteure: géante. Allais-je me perdre dans le pays où elle habitait?

Je parviens mal, aujourd'hui, à expliquer ce qui s'est passé. Un morceau de vie s'émousse, s'égare dans le flou. Ne reste que le souvenir d'un agacement. L'impression rêche de la plume. Ça ne coulait pas. Une encre emprisonnée. Je relisais et quoique si souvent, à mon insu, j'eusses mimé la façon d'écrire d'un

⁹³ Marcelle Marini, *Territoires du féminin*, avec Marguerite Duras, Paris, Éditions de Minuit, coll. «Autrement dites», 1978, p. 59.

autre je devais aujourd'hui m'avouer incapable; ou je recopiais presque mot à mot, et en moins bien (encore une question de vol comme dans *Derrière le voile de son chapeau*) ou je m'éloignais radicalement du modèle. Ça résistait. Que se passait-il donc? Que cachait cette inaptitude?

J'ai pensé tout à coup à cette voix. La mienne. Muselée si longtemps (toujours le vol). J'ai pensé à tous ces exercices qui ressemblaient à des contraintes, j'ai songé à la nécessité d'écrire, à cette envie de basculer dans mon monde après les limbes de la non-histoire. Toucher ces sons, ces notes, cette musique encore inconnue qui passent à travers moi sans crier gare. Impossible de résister. Derrière la puissance de cette écriture séductrice, dans les plis de ses lignes à elle: L'INTERPELLATION, «tel un agent d'éros qui me forcerait à tomber... en vie». Marguerite Duras me soufflait d'écrire, de m'inventer un destin, de prendre mon envol. Pour le reste, il y aurait plus tard. Par le biais du langage: renouer avec moi-même, résonner: «C'est moi», il ne s'agit plus tout à fait de *La voix de l'autre*. Je me salue. L'été rôde. Il est question de se dérober, de trahir la consigne. Briser les couvercles de plomb. Connaître la loi, me révéler subversive. Tourner la charrue au bout du sillon.

Le jour vient comme vient le jour quand le bonheur ressemble au soleil. Quelque chose comme un séisme: à l'aube, la terre tremble et menace de s'ouvrir. Les mots me prennent d'assaut annonçant que je peux tout écrire: des larges raies noires pour boursoufler la feuille jusqu'à la fragilité du silence. Il s'agit d'un appel, le dessin vertigineux de l'éveil. Mais brusquement une vérité éclate, il devient clair que je fais corps avec l'épreuve: comment donner forme au rêve qui m'habite? Si j'avais su décrire sans peine le récit par trop cliché d'un couple

dont la femme attend l'homme dans la tristesse, je devais, aujourd'hui, constater jusqu'à quel point il m'était difficile de trouver des mots susceptibles de traduire l'existence d'une femme qui par-delà la peur et la révolte s'assumerait librement, convaincue de son potentiel et de l'importance du dépassement. Parvient-on à nommer ce qui n'existe pas tout à fait? Dessiner le flou, l'indéterminé, le à-venir, ce qui ne se lit pas encore. Quelque chose étouffe, incapable de jaillir. De cette habitude à l'exil...

Combien de temps demeure-t-on dans la glace sans mourir?

Il me faudrait tuer la disparition. Traverser les vieilles couches de pesanteur, les sols millénaires pour émerger au jour. Ça résiste là aussi. Une langue cherche ses mots. Peut-être en nécessite-t-elle des neufs? Des phrases inconnues susceptibles de bouleverser les phrases usuelles, les phrases apprises. Faire bouger. Passer de l'autre côté de l'ensevelissement. Souhaiter marcher au-dessus de mon squelette, tenir sa mâchoire grande ouverte et le voir reprendre chair. A moins qu'il faille, pour affirmer mon nom, faire preuve d'imagination: jouer avec les mots, remanier l'échiquier en utilisant les mêmes pièces? Dé joue et lait bas Lise. Modifier le symbolique et ainsi agir sur le réel. Peut-être est-il plus approprié d'écrire avec la langue qui m'a trouée? Et du seul fait qu'elle soit commune, viser une cible extérieure, témoigner du désir d'ébranler l'autre qui, reconnaissant ses signes, peut-être me comprendra. Mais l'enjeu consiste-t-il à solliciter l'indulgence ou à façonner d'abord un lieu pour ma reconquête?

Ne trouvez-vous pas étonnant que je pose encore ces questions? Tant d'autres femmes avant moi les ont formulées. Mon trouble révèle avec acuité

combien il était impérieux que des femmes affirment la nécessité pour elles de se mettre au texte pour que se casse la machine, que se désagrègent les futurs qui calquent avec tristesse le passé. Démonstration éloquente du vaste chemin qui mène à soi, à cet amour du même si longtemps dénigré. Ce difficile amour du même qui me rappelle, entre autres, mon incapacité à écrire une belle histoire entre deux femmes, un récit qui se ferait rassurant tel un sein gorgé de lait. Constatation troublante que cette phrase de Françoise Collin confirme: «Il est assez curieux d'ailleurs que les femmes, les féministes, ne soient capables de rendre hommage qu'aux mortes, à leurs «mères» mortes, quand elles entreprennent de refaire l'histoire, et soient au contraire d'une extrême sévérité pour les vivantes et pour leurs mères vivantes.»⁹⁴ Pourtant, ma reconquête exige cette main tendue vers le même, ce re-cueillement, tout comme l'échange entre homme et femme passe forcément par moi-même.

Une femme se tient auprès d'une joie, une joie pour elle nouvelle: les pommiers en fleurs dans son miroir.

Voici le rendez-vous que je prends avec moi, après l'enfermement et les menottes jointes de fille gelée. Je ne cherche qu'à traduire le cœur qui se lève un matin avec dans l'artère un sang rouge qui bat à rompre l'Histoire. J'écris que je suis enfin en amour avec moi. Une lettre qui secoue les poussières mortifères. Il y avait un désert, des ombres grises, des cris emprisonnés au fond des gosiers, des omissions, des désirs tordus de douleur dans des étaux, il y avait une femme qui, vouée à l'inexistence, s'engloutissait dans la perte, puis, parce

⁹⁴ Françoise Collin, «La même et les différences», tiré d'*Amour et de raison*, Les cahiers du Grif, Paris, Hiver 83-84, n° 28, p. 13.

que le manque prenait toute la place, l'espace clos a crevé, par excès. Était-ce le vent ou ma puissance souterraine? Je crois que tout bouleversement signe le manque d'amour.

Et le désert, disions-nous... Empreinte: «Une femme se penche et voit le grain du sable lui refléter son visage.» Elle comprend enfin qu'elle ne sera plus dominable, bien que les mots encore hésitent et se butent à la difficulté de traduire une réalité qui naît, qui parfois même n'existe pas, pas encore, pas maintenant. Elle voudrait proclamer: *Voici l'instant d'après*. Ne peut que murmurer: *Il viendra. Il viendra, n'a plus rien d'autre à faire*. C'est physique, arrive un temps où il convient de se laisser saisir par l'inconfort et l'ivresse de l'inouï. Ça s'impose, c'est sauvage. Quelque chose d'inaperçu. À même les entrailles de la défaite, par-delà la trame déchiquetée, la pourriture au cœur et les souffles qui s'épuisent sur les galets, la montée du désir poussant avec la puissance de la menace. La lumineuse clarté de l'évidence qui bouscule, irradie et l'oblige à céder à ce qui en elle témoigne d'une vraie force. Une façon de se continuer. Une mer remplie de turbulence, d'actes fous et d'amour. Née du cataclysme. Un moment de création après ces heures dans des terres sans moisson. Se séduire comme se conduire au-delà de soi-même. «M'endormir souris, me réveiller aigle. Quel délice. Quelle terreur.»⁹⁵ La volonté d'ouvrir l'histoire, de s'en approprier. Cette inlassable volonté, cette audace qui s'efforce d'orienter les joncs asséchés vers l'eau vive. Présenter ce qui se taisait. Bonheur.

⁹⁵ Hélène Cixous, *La venue à l'écriture*, Paris, coll. «10/18», 1977, p. 18.

Avant tout, se savoir belle. Ophélie subjuguée par elle-même dans sa capsule de verre?⁹⁶ Et s'il fallait y voir là une heure de haute fidélité à soi-même. Du temps pour s'abreuver, pour converser avec soi, pour se mouvoir et s'émouvoir en toute liberté. Elle se prend dans ses bras, habite son corps afin d'en connaître les besoins. — D'abord. — Il importe d'amorcer un début. Après, quand les pieds se sauront fermement enracinés dans le sol, envisager la noce et marquer la terre de nos interpellations. Réconcilier nos êtres. «Les grands changements sociaux ont sans doute besoin d'être dynamisés par une utopie. Nous assistons à sa genèse.»⁹⁷ Le sang nous brûle les veines, l'éclair enfante. Ça ressemble à cette envie de vivre. Voici la fin du monde plat; peut-être l'obscurité s'évanouit-elle? Étonné par l'existence même, par le chant de nos espoirs «le métis fleurit sa vie bariolée dans les lézardes du système»⁹⁸.

Ainsi lorsqu'elle nomme son propre désir, elle fait vaciller le monde des certitudes, interrogeant l'Autre qui se voit appeler à définir, à son tour, ses aspirations. Épreuve, certes, mais épreuve d'où émerge le besoin mutuel de reconnaissance, de compréhension, de respect. Ouverture à des choix possibles au sens de la liberté et de la création. À l'autre bout des rivalités quotidiennes, se retrouver dans un espace qui les appelle, les désigne et décuple leur ardeur à

⁹⁶ Je vous renvoie à Gilles Lipovetsky, *L'ère du vide*, «Essai sur l'individualisme contemporain», Paris, Gallimard, 1986, p. 37, et à ce qu'il écrit concernant la séduction et Narcisse.

⁹⁷ Marie-Josée Chambart de Lauwe, «Imaginaire social et image de soi», tiré de *L'émergence d'une culture au féminin*, sous la direction de Marisa Zavalloni, Montréal, Éditions St-Martin, 1987, p. 64.

⁹⁸ Claire Lejeune, *Âge poétique, âge politique*, op. cit., p. 100-101.

vivre. *Hommes et femmes s'aimant au-delà de la blessure, s'aimant d'un nouveau je t'aime.*⁹⁹

Je ferme les yeux, pour le plaisir de rêver: deux êtres, ni complémentaires ni radicalement opposés, sculptent leur identité et leur destinée d'une voix singulière et réciproque qui les désinstalle, les garde debout. À même leurs éclats fragmentés, dans leur royaume divisé ils construisent un ordre qui ne répond plus au modèle hiérarchique, un ordre désordonné qui s'étant laissé séduire par les enjeux d'une utopie les laissera troublés devant le remaniement suggéré à leurs comportements. Il ne s'agit plus d'espérer la fusion, la symbiose, mais d'instaurer une relation où la même dignité d'existence est donnée à chaque vivant. Ici, «l'imaginaire brûle par-dessous comme de la tourbe mal éteinte»¹⁰⁰. Déplacement. Défi. Stimuli. Il doit être question d'une tendresse têtue, d'une marche dynamique plutôt que tyrannique:

Je t'aime mais je ne veux pas être prise dans ton cercle. Essaie d'entendre celle qui est dehors. Je ne veux pas être simplement ton double. Je t'interpelle et je t'appelle du dehors, du dehors de l'éternelle rupture, du dehors de la volonté de puissance. Essaie de m'entendre.¹⁰¹

⁹⁹ Je fais référence à cette phrase de Chantal Maltais, jeune fille de 19 ans: «Je t'aime d'un nouveau je t'aime», phrase écrite lors d'un marathon d'écriture à l'Institut maritime de Rimouski en 1994 et qui non seulement faisait image mais suggérait un besoin de redéfinir chez cette génération la relation à deux. Je ne peux manquer, ici, d'établir un lien avec le: «J'aime à toi» de Luce Irigaray où le à marque le lieu d'une transcendance entre nous, d'un respect obligé et voulu, d'une possible alliance. Je ne te réduis ni à la facticité ni à l'objet de mon amour ni à un ensemble de qualités assemblées en un tout que je pourrais percevoir. Je m'arrête devant toi comme devant un autre à jamais irréductible à moi: en corps et en pensée, en extériorité et en intériorité.» (Luce Irigaray, «Transcendant l'un à l'autre», tiré de *Homme et femme l'insaisissable différence*, sous la direction de Xavier Lacroix. Paris, Les éditions du Cerf, 1993 p. 109).

¹⁰⁰ Roland Barthes, *Fragments d'un discours amoureux*, op. cit., p. 126.

¹⁰¹ Suzanne Lamy et André Roy, cités dans *Corps à corps avec la mère*, par Luce Irigaray, op. cit., p. 40.

Car vois-tu, maintenant, je suis l'imprévisible sortie des gorges. Sonne l'avènement du gosier libre après les leurres du palais clos. Le jour commence. Rien à voir avec la victime. Un fluide chaud en moi remonte le cours et m'interdit de l'oublier. Je me découvre tout cela: taureau et toréador conjugués, complices d'un même jeu. Objet et sujet à la fois. Ni différente ni semblable à toi. Car, tu n'es plus la norme. Que s'était-il donc passé pour que l'histoire t'ait fait jalon quand nous savons si bien que chacune de nos personnes se lève au crépuscule différente de celle qu'elle était la veille. Je me révèle l'autre de moi, toujours surprise et ravie devant ma part d'usité. Il se trouve en moi, comme en toi, comme en tout langage, une portion d'indicible. L'écriture de la différence. De nos différences, de nos dualités, de nos contradictions, en soi et face à l'autre. Nos différences génératrices. Ces regards étonnés de se découvrir chacun toujours mouvant, multiple et irréconciliable.

Une occasion de prendre conscience de l'unité de la diversité et de la diversité de l'unité. Pour refaire surface, s'incarner dans une autre parole. Pour protéger nos vies, donner libre cours à leur état de changement.

Un vent se lève sur la place, une bourrasque; nous n'avons pas peur du déluge.

Je voudrais que nous cessions de craindre ce que nous ne connaissons pas pour que devenus curieux de l'étrange, avides de notre inachèvement, nous passions le reste du temps à en cultiver la richesse. J'imagine deux regards, deux visages fidèles à leur quête, résolus à sceller une alliance avec ce qui en eux les dépasse et les transmue. Deux souffles autonomes, responsables, dans un tiers que j'appellerais, circulation, mouvement, poussé, dans ce lieu qui n'a pas encore eu site mais que j'intuitionne de l'autre côté de la mort. Une réalité nouvelle pour laquelle aucun mot n'a été envisagé. Le vœu que chacun de nous

suggère à l'autre de devenir ce qu'il n'est pas encore devenu. Signe inédit. Vertige. Jamais effet de séduction n'aura été si grand.

Je m'amène à l'écart de moi, tu t'amènes à l'écart de toi. Je t'amène à l'écart de toi-même, tu m'amènes à l'écart de moi-même. Nous n'avons plus de temps à perdre. Nous deux entiers, sous le scandale de notre singularité toujours en devenir qui nous intrigue, nous conquiert.

Car «un être n'a de charme réel qu'en sa capacité d'indépendance»¹⁰². Séduisants parce que libres.

Ainsi, te voilà beau, ainsi, me trouves-tu belle, nous beaux, ensemble, dans cette volonté de nous éloigner des textes millénaires. Tu connais la réciprocité? L'amour? Le soleil, ces feuilles qui se tournent pour recevoir la caresse, ces feuilles qui nourrissent les arbres pour que se consomment nos pâles solitudes. Je te parle des plaisirs de la rencontre, de cet attrait à entretenir.

Dès lors, s'éveille un chant né de l'activité et du dynamisme de la vie. Création. Figure poétique. Infraction enchanteresse. Je vous pose, vous et moi, dans l'excentrement, dans tout ce qui détourne. *Seducere*. Acte délictuel qui risque de rendre inopérantes les vieilles logiques dualistes et binaires. «Comprendre la structure d'un devenir [...] Perdre le sens en le gagnant.»¹⁰³ De la sorte j'indique la défiguration d'un monde, l'écart face à une norme habituelle telle la *métaphore in praesentia* qui permet des rapprochements jugés jusque-là difficiles, insolites. J'évoque à cette étape une figure qui dépasse le

¹⁰² Claire Lejeune, *Âge poétique, âge politique*, op. cit., p. 35.

¹⁰³ Jacques Derrida, *L'écriture et la différence*, Paris, Seuil, coll. «Points», 1979, p. 45.

fait de langage, je parle d'invention fabuleuse, d'audace qui modifie nos perceptions et réajuste nos attitudes. Je vous retourne au lieu de la poésie, à cette entreprise de subversion qui jouant avec les signes conduit au plaisir de la création. Cette joie commune que nous sentirons quand d'une poignée de poussière naîtra l'édifice, quand du manque, de l'absence, de nos partages qui se lamentent, de notre désir, émergera la découverte.

Le souffle se recompose à chaque instant. C'est comme une grappe de soleil sous laquelle nous apparaîssons. Je m'approche de toi, j'ai mis mon plus beau chapeau cerné d'un long ruban de tendresse, mon chapeau le plus fantaisiste, le plus fou, le plus drôle; je veux t'entendre rire avec moi. Ta voix qui chante et le bruit de tes semelles froissant l'herbe. Il doit s'agir de l'été. Tu portes une chemise, les manches roulées, tu sais que tu me plais. J'imagine tes bras, nos corps qui s'enlanceraient. Tu mettrais mon chapeau. Nous ririons, le poserions par terre. Le laisserions là pour la poésie du geste. Peut-être d'autres l'apercevraient-ils? Peut-être d'autres souriraient-ils, riraient-ils?

«Sûr, nous en sommes là, présentement [la rencontre].»¹⁰⁴ Vertigineuse arabesque. Nous prend l'envie de bouger. Propulsion, combustible du survenir, vouloir de mise à feu. Acte. Je raconte le récit de deux êtres qui ont troqué les armes pour la complicité et la réciprocité. «Il s'agit d'une histoire de séduction. C'est toujours l'histoire d'une séduction» mais j'écris, que cette fois-ci, elle ne rime pas avec destruction.

Et j'entends enfin nos rires. Ensemble nos rires.

¹⁰⁴ J'amène à l'écart une phrase de Mallarmé tirée de: «La musique et les lettres», *Oeuvres complètes: La Pléiade*, présenté par Henri Mondor, Georges Jean Aubry, Paris, Gallimard, 1945, p. 644.

«C'est peut-être un éclat de rire qui salue le retour de la lumière protectrice, la fin des affres de la nuit, la fuite des hiboux, la résurrection de l'oiseau lui-même.»¹⁰⁵ Un rire rond, étincelant, telle une musique, qui ne porte en lui rien de méprisant, qui n'est pas né d'une dégradation¹⁰⁶ mais d'une rupture de déterminisme¹⁰⁷ et qui unit deux personnes sous une même grâce, un même mystère. Nos voix comme des modulations du devenir. Un rire: «la pure joie», une grande respiration qui apaise, guérit et fait danser en nos êtres ce qu'il y a d'humain et qui souhaite s'exprimer. Ça «raisonne» autrement. Le début d'un voyage. L'horizon craque tel un visage sous les secousses du fou rire. Une source-claire crève les outres; ivres d'un même vin. Nos «yeux de niveau d'eau, de niveau d'air, de terre et de feu»¹⁰⁸. Parfois la vie gagne.

Ainsi le rire répond à ce souci qui nous vient d'être absolument ce que nous sommes, voilà pourquoi, sans doute, il s'avère plus compliqué que l'on suppose de laisser libre cours, ensemble, à son hilarité. Il y a longtemps que nous ne nous sommes pas retrouvés sous l'incandescence du plaisir, ne croyez-vous pas? Et pourtant, «à rire ensemble on s'aime».

Qui a dit que seules la tristesse et la gravité donnaient accès à l'essentiel? Peut-être le rire constitue-t-il un événement auquel il faut redonner ses lettres

¹⁰⁵ Marcel Pagnol, *Notes sur le rire*, Paris, Les éditions Nagel, 1947, p. 122.

¹⁰⁶ Il n'est pas rare de voir chez des philosophes une pensée qui associait le rire à une infériorité que l'esprit aperçoit dans les personnes ou les choses.

¹⁰⁷ Je pervertis les propos de Jean Faurastie dans *Le rire suite*, paru chez Denoel/Gauthier, 1983, où il est écrit que «l'homme rit chaque fois qu'il surmonte une rupture, un incident, une interrogation dans un processus déterminé» (p. 25).

¹⁰⁸ André Breton, «L'union libre», tiré de *Clair de terre*, Paris, Gallimard, 1985, p. 95.

de noblesse? Rire: se manifester, s'appeller, se surprendre, s'étonner. Qu'est soudain cette clarté?

*Je ris: un moment je t'entraîne. L'instant d'après c'est moi qui rigole; de t'avoir entendu, toi, ta franche gaieté. Nous figurons le mot célébration. Nous entrons en résonance. Tu entends? Je, Tu, Tu, Je, Nous, nous venons de signer une lettre d'amour. «Formule baroque du coeur brûlant».*¹⁰⁹

Je n'écris pas un songe bien qu' il faille demain pour y croire. Je sculpte encore des graphies à même la chair du doute, du tremblement et de l'incertitude; mais ne croyez-vous pas que «la vérité ne fait que compliquer les choses»¹¹⁰, qu'un texte ressemble bien davantage à du sable mouvant et que le livre amène à l'écart, évoque l'impasse? Je songe, j'erre, je fréquente un sentier en désordre. Je n'ai rien clarifié, n'ai pas même prétendu évoquer de solutions, bien plus encore je signale que si la vie, elle, en détenait, l'écrit que je tracerais témoignerait toujours de l'inaptitude à en rendre compte.

Qu'importe puisque c'est d'une autre logique que nous avons besoin. Une grammaire nouvelle. Un regard surpris, frais et vivant comme un rire. Un trait de poésie dans notre prose sans envol. Séduction. C'est un jeu, oh! peut-être une danse (ré-volution), geste poétique échappé du corps, de l'esprit, manifestation de l'amour! C'est un jeu pour tromper la peur, la sournoise, le doute et la blessure, et pour dessiner des ponts...

¹⁰⁹ Pierre Legendre, *Paroles poétiques échappées du texte, Leçons sur la communication industrielle*, Paris, Seuil, 1982, p.99.

¹¹⁰ Jean Baudrillard, *Les stratégies fatales*, op. cit., p. 211.

La séduction et l'amour telle une oeuvre d'art que nous accomplirions ensemble. Une expérience unique, une bouffée d'existence qui interpellant notre créativité refléterait notre conception de soi, de l'autre, du monde. Nous, frères et soeurs devant la constatation de nos aliénations originelles, de la vie difficile et de nos capacités à s'adapter et à transformer nos univers.

Certes, il y aura des ratés, des yeux dans l'eau et des recommencés. La pluie. La neige. Il fait mauvais temps encore, déclarerons-nous. Mais nous serons deux à le dire. Deux à inventer notre futur.

Les mains ne sont jamais aussi belles qu'actives. Regardons-nous sculpter; nos doigts noircis du trop de terre.

* * *

À l'an 2020, peut-être.

«Pour vivre, aimer et devenir ce que nous sommes.»

Marie Laberge
Aux mouvances du temps.

Imaginez un homme, ensuite un restaurant. Et l'attente. Midi, une procession d'assiettes: des morceaux de tomates tremblent sur des monticules de salades, des soupes dansent, dessinent des arabesques dans la rondeur des bols tandis que les quarts de poulet à la peau luisante avec leurs frites et leurs brindilles de chou brillent en répandant des odeurs d'herbes et de graisse.

L'homme aspire fort déterminé à ne rien perdre de l'arôme qui le transporte ailleurs, dans cet ailleurs où il avait quatre ans, peut-être un peu plus. Il revoit le visage de sa mère et l'irritation de cette dernière quand collaient désespérément aux tentures du salon les effluves de *Chez Gérard Barbecue* situé au-dessous de leur logement. Un sourire lui vient aux lèvres. *Chez Gérard Barbecue...* difficile d'oublier ce patron aux allures de gendarme qui refilait pourtant, au gamin de l'époque, des rondelles d'oignons fraîchement sorties de la marmite fumante. Il hausse les épaules, prend une lampée dans son verre de bière et tire sur les manches de son chandail à tresses jusqu'à ce qu'elles rejoignent ses poignets pour lisser le tissu, soucieux d'être impeccable.

Car bientôt elle viendra. Cette femme qui le dévisagera en riant et qui ne manquera pas de remarquer sa tenue vestimentaire. Peut-être fera-t-il le pitre pour éviter de montrer combien il est sensible aux compliments? Elle saura qu'il feint, ne dira rien évitant de montrer qu'elle l'a démasqué depuis belle lurette. Pourtant ni l'un ni l'autre n'est dupe, tous deux se connaissent déjà depuis si longtemps.

La bière lui réchauffe l'estomac. Entre les murs turquoise du restaurant, des voix s'élèvent, puis viennent mourir contre les bruits de vaisselle et de verres. Derrière la vitre, à proximité de lui, une femme gare une voiture. En trombe.

Il la trouve sensuelle et belle dans sa jupe de soie brute, son chandail qui la moule et ses souliers plats. Il jette un coup d'oeil, apprécie qu'elle ne se sente pas regardée, mesure, encore une fois, sa propre agitation. Un instant, il accorde le mouvement de ses yeux aux gestes de cette femme: la vision du fleuve. L'été s'impatiente.

La porte du restaurant s'ouvre, des visages se tournent en direction de Claire parée pour plaire.

François se lève. Elle l'estime élégant, le lui dit, il sautille. Deux bonds. J'en étais certaine. Elle l'embrasse, un baiser près de l'oreille; il lui attrape le visage, presse ses lèvres sur sa bouche. Ça bon goût. Elle rit, le prend par le cou, l'embrasse à nouveau. Il se dit qu'il emmagasinera ces moments pour contrer la tyrannie glaçante des janviers et févriers à venir. Prononcer Claire

puis sentir s'élever les grands vents chauds qui vous caressent la peau et les branches de framboisiers qui vous l'arrachent. Il l'aime vive, entière, passionnée.

«Tu sais, si tu arrêtais de fumer, je t'épouserai.»

«Je n'en doute pas un brin, pourquoi crois-tu que, malgré la hausse du coût des cigarettes, je continue à téter ces tubes de papier?»

«Vraiment, tu ne penses pas que je ferais un bon mari?»

«Vois-tu, si j'avais choisi un type de ton genre pour tendre moitié, je trouverais quelqu'un comme toi pour le tromper.»

Le voilà flatté. François pointe le menton — tout le portrait de son père le jour de ses noces — puis se ravise, hausse les épaules et décroche à l'intention de cette femme, qui ne cesse de l'attendrir, une terrible grimace de gamin. Du coup, Claire sort son agenda, rature quelques mots, en griffonne deux autres puis commande une bière pour elle. Leur bref échange l'a rassurée. Elle craignait qu'ils ne retrouvent pas leur rythme, leurs rites, cette façon qu'ils ont d'être ensemble. Elle constate qu'elle s'est inquiétée pour rien. Ils demeurent là, dans la lumière d'un début d'après-midi de juin, elle devine qu'ils parleront, qu'ils se disputeront, qu'ils riront, qu'après, ils feront l'amour dans l'appartement de François et qu'ils riront encore.

Elle aura délibérément oublié son agenda, il le lui fera remarquer, déclarera que lui, François, devient totalement irrésistible, en profitera pour lui faire la grande demande. Elle fondra en remerciements, se précipitera hors du lit, allumera une cigarette en débitant avec théâtralité le programme de ses

nombreuses activités jusqu'en 2020. Il l'embrassera, lui murmurera qu'elle est séduisante; elle lui mordillera les lèvres. Sa peau encore humide contre la sienne. Puis, elle quittera ses bras d'homme parce que le soir vient et qu'il lui faut partir, parce demain d'autres occupations l'attendent et qu'après 2020, pense-t-elle, il restera toujours du temps pour consentir au projet de mariage.

« Tu sais bien que toi et moi, c'est pour la vie. T'inquiète pas, je t'aime. »

Il songe à l'an 2020, il aura plus de 60 ans. Elle aussi. Il pense déjà au bonheur qu'il prendra à l'attendre au restaurant.

« Notre amour efface les images de l'amour
un lien d'origine s'éclaire peu à peu
nous apprenons ce que nous sommes
deux solitudes heureuses en la même
passion tranquille de l'entente
je te vois écrire ton destin et m'aimer
[...] c'est notre futur qui commence. »

Jean Royer, *Poèmes d'amour*.

Je suis

«Je me sépare des choses et du vide,
et ce n'est pas encore assez moi.»

Nicole Richard
Ruptures sans mobile.

Je suis de la génération qui n'a pas été allaitée au sein. Je suis du biberon en verre, de la tétine en caoutchouc et de la suce en plastique. Je me souviens de l'arrivée de la télévision et de la margarine. J'ai conservé obstinément ma suce jusqu'à cinq ans et n'ai opté pour la margarine qu'à mon trentième anniversaire, après avoir été éblouie par la publicité de *Country Crock*. J'ai trente-sept ans et je viens de découvrir qu'on peut être heureux.

Avant, j'étais une bonne fille, une grande fille, bien plus grande que mes cinq pieds quatre pouces. J'ai toujours rêvé de me dépasser. Ici, il faut retenir le mot rêver. Je suis rêveuse et ça me joue des tours. Je me suis mariée il y a huit ans. Puis, je me suis mise à chercher un amant, un homme de passage. Depuis lors, j'arpente les corridors de l'université. Il y a beaucoup de femmes au module de lettres. Beaucoup. Ça me donne du temps pour écrire. Hommes libres et passionnés, s'abstenir. Cherche H. déjà marié, possédant enfants, aspirateur, ordinateur et affectionnant les mots croisés au lit. Homosexuels bienvenus.

Je sollicite avant tout quelqu'un de souple, susceptible de laver les fenêtres du deuxième étage et capable de composer avec ma propre versatilité. Je peux, dans un excès de rage, me jeter de façon admirable hors d'une voiture en marche et l'instant d'après fondre en larmes devant la courbe d'une nuque. J'embrasse tout avec passion. J'aime, presque autant que les ris de veau, la musique et la poésie. Je craque littéralement pour Geneviève Paris, Barbara, Juliette et Claude Gauthier (celui-là, c'est pour autre chose, rien à voir avec les ris de veau). J'ai une bonne santé, à preuve, j'ai rapidement enfilé un «pack de six» sans phénomène de rejet le soir où j'ai appris la mort de Léo Ferré. Je déteste les vins chers qu'on doit boire en se gargarisant et qui oublient de nous laisser ivres. Je cherche l'ivresse, le vertige, la douleur. Paumés de tout acabit, n'hésitez pas à communiquer avec moi.

J'ai materné pendant sept ans les personnes handicapées. J'ai alors compilé des statistiques pour les C.L.S.C., C.S.S., C.H., C.T.A., C.R.A. et C.S.R. Puis, mon engouement pour les sigles m'a fait travailler dans des stations de radio: C.J.M.C.-C.I.O.N., jusqu'à ce que le C.R.T.C. s'en mêle. Mais ça, c'est ennuyeux, il s'agit toujours d'ennui quand les gens décident pour vous.

Moi, je n'ai jamais été enceinte ou si peu. En attendant, j'ai une filleule qui me raconte des histoires quand j'ai peur la nuit. Parce que j'ai peur. De tout. Des paupières qui descendent, des seins qui suivent et des enfants qui vous parquent dans des centres d'accueil sans foyer. Pour oublier, je prends des bains, plusieurs bains, ça ramollit mais ça détend. Hommes en quête de femme détendue, veuillez expédier une photo. Toute photographie ayant été jugée

inutile sera retournée à son destinataire, prière d'inclure un timbre dans l'envoi.

Je n'ai quand même pas à payer pour tous ceux que la nature n'a pas favorisés! D'autant plus que je n'ai pas un sou. C'est normal, j'ai dans la trentaine. Il m'aurait fallu naître trois ans plus tôt. J'aurais été du côté de la génération lyrique, avec les avantages sociaux. C'est étrange tout de même, je me sens très lyrique. J'aime les fleurs et la paix. La sainte paix. Au fait, j'ai voté oui au référendum, le premier, à cause de Louis Riel et de Claude Gauthier. On s'accroche à ses vieilles choses. Je ne vois pas pourquoi je me cherche un amant.

Je balance. Je suis Gémeaux: changeante, émotive, créative, intuitive. Double. Double joie, double peine, double angoisse, double folie. Je n'ai pas le bonheur facile. Cela, ma psychologue me l'a dit. Vous auriez dû voir l'allure du psychiatre à l'hôpital, il y a cinq ans. Cette fois où j'ai voulu mourir. Il s'était enquis de l'état de mes selles. À moins d'avoir des actions chez *All-Brand*, je ne vois pas l'intérêt de poser cette question à quelqu'un qui n'a pas dormi depuis vingt-trois jours et qui a perdu le goût de se nourrir depuis bien plus longtemps encore. Je m'en suis tout de même sortie. J'ai un côté délinquant. Je hais les frustrations, les commerciaux de savon et l'amour à trois. Question d'hygiène. J'ai mis à la porte, pas plus tard qu'hier, l'amant de mon mari parce qu'il laissait traîner ses bas. Je suis colérique. J'ai le sens du drame et une mère qui me le rend bien. Si tu aimes l'aventure, «ouvre ton cœur et viens». Je suis

non-fumeuse. Je tête allègrement le bout de mes crayons. Ça m'inspire et ça me distrait de l'obsession que j'ai de vouloir me crever les yeux avec mon *exacto*.

C.P. 104, Succursale E, Pointe-au-Père G5M 1N5

«Elle est mangée par sa demande
et elle écrit partout la demande d'amour.»

France Théoret
Nécessairement putain.

«Nous avons besoin d'accueillir et d'être cueillis. Nous sommes des pommes: si personne ne me met dans sa bouche, je tombe, je pourris; si une main me cueille, me frotte contre son chandail, si une bouche goûte à mon jus, mâche ma pelure, je suis ravi.»

Philippe Haeck
Préparatifs d'écriture
Papiers d'écolier 2, essais.

Bibliographie

- ALONZO, Anne-Marie, *Le livre des ruptures*, Montréal, Hexagone, 1988, 122 p.
- AQUIN, Hubert, *Neige Noire*, Montréal, Pierre Tisseyre, 1974, 264 p.
- AUSTER, Paul, *L'invention de la solitude*, traduit de l'américain par Christine LeBoeuf Avignon, Actes Sud, Babel, 1992, 294 p.
- AUSTIN, John Langshaw, *Quand dire c'est faire*, Paris, Seuil, 1970, 183 p.
- BACHELARD, Gaston, *La poétique de la rêverie*, Paris, PUF, 1978, 183 p.
- BAKHTINE, Michäel, *Le principe dialogique*, suivi de: Écrits du cercle de Bakhtine, Paris, Seuil, 1981, 315 p.
- BALZANO, Flora, *Soigne ta chute*, Montréal, XYZ, coll. «Romanichel Poches», 1992, 120 p.
- BARTHES, Roland, *Essais critiques IV: Le bruissement de la langue*, Paris, Seuil, 1984, 413 p.
- BARTHES, Roland, *Fragment d'un discours amoureux. Mythe et Utopie*, Paris, Seuil, 1977, 290 p.
- BARTHES, Roland, *Le plaisir du texte*, Paris, Seuil, 1973, 105 p.
- BARTHES, Roland, *Roland Barthes*, Paris, Seuil, coll. «Écrivains de toujours», 1975, 191 p.
- BARTHES, Roland, *S/Z*, Paris, Seuil, coll. «Points», 1976, 270 p.
- BAUDRILLARD, Jean, *Amérique*, Paris, Bernard Grasset, 1986, 249 p.
- BAUDRILLARD, Jean, *De la séduction*, Paris, Gallimard, coll. «Folio Essais», 1979, 247 p.

- BAUDRILLARD, Jean, *Les stratégies fatales*, Paris, Grasset et Fasquelle, 1983, 222 p.
- BAUDELAIRE, Charles, «Éloge du maquillage» tiré de *Oeuvres complètes I: La Pléiade*, texte établi, présenté et annoté par Claude Pichois, Paris, Gallimard, 1976, p. 715 à 718.
- BEAULIEU, Victor-Lévy, entrevue de Doris Dumais: *Espace sonore*, publiée dans *Tangence Interdiscursivité dans l'oeuvre de Victor-Lévy Beaulieu*, n° 41, octobre 1993, p.128
- BELLEMIN-NOËL, Jean, *Psychanalyse et littérature*, P.U.F., Coll. «Que sais-je?», 1978, 127 p.
- BENVENISTE, Émile, *Problèmes de linguistique*, T. 1-2, Paris, Gallimard, 1966-1974, 357 p.
- BISSENETTE, Lise, *Marie suivait l'été*, Montréal et Paris, Boréal/Seuil, 1992, 127 p.
- BLANCHOT, Maurice, «Parole de fragment», *L'entretien infini*, Paris, Gallimard, 1969, 630 p.
- BLANCHOT, Maurice, *L'espace littéraire*, Paris, Gallimard, coll. «Folio Essais», 1991, 376 p.
- BOUKHOBZA, Chochana, *Un été à Jérusalem*, Bruxelles, Éditions Bolland, 1986, 255 p.
- BOURDIEU, Pierre, *Ce que parler veut dire - L'économie des échanges linguistiques*, Paris, Fayard, 1982, 243 p.
- BRAULT, Jacques, *Agonie*, Montréal, Boréal Express, 1985, 77 p.
- BRAULT, Jacques, *Moments fragiles*, Montréal, Éditions du Noroît, 1984, 109 p.

- BRAULT, Jacques, *Trois fois passera*, précédé de *Jour et nuit*, Montréal, Éditions du Noroît, 1981, 87 p.
- BRETON, André, «L'union libre», tiré de *Clair de terre*, Paris, Gallimard, 1985, 194 p.
- BROSSARD, Nicole, *L'amer ou le chapitre effrité*, Montréal, L'hexagone, coll. «Typo», 1988, 114 p.
- BUJOLD, Françoise, *Piouke, fille unique*, Montréal, Édition Parti Pris, coll. «Paroles 60», 1982, 220 p.
- CARDINAL, Marie, *Autrement dit*, Paris, Grasset, 1977, 222 p.
- CARDINAL, Marie, *Les mots pour le dire*, Paris, Grasset et Fasquelle, 1975, 345 p.
- CHAMBART DE LAUWE, Marie-Josée, «Imaginaire social et image de soi» tiré de *L'émergence d'une culture au féminin*, sous la direction de Marisa Zavalloni, Montréal, Éditions St-Martin, 1987, 176 p.
- CHAR, René, *Fenêtres dormantes et porte sur le toit*, Paris, Gallimard, 1983, 95 p.
- CHAR, René, *Les matinaux*, suivi de *La parole en archipel*, Paris, Gallimard, coll. «Poésie», # 38, 1969, 218 p.
- CHARAUDEAU, Patrick, *Langage et discours, Éléments de sémiolinguistique*, Théorie et pratique, Paris, Hachette, 1983, 175 p.
- CIXOUS, Hélène, *La venue à l'écriture*, Paris, coll. «10/18», 1977, 152 p.
- Collectif d'auteurs, *Écrire la corréda*, textes choisis et commentés par Marion Jean et Jean-Marie Le Carpentier, Paris, Actes Sud, 1987, 244 p.
- Collectif d'auteurs, *La communication par le geste*, Actes des sessions organisées par le Centre de recherches du Sacré, à l'Arbresle, 1965-1968, Paris, Le Centurion, 1970, 203 p.

- Collectif d'auteurs, *L'écrivain et l'espace*, Montréal, L'Hexagone, 1985, 185 p.
- COLLIN, Françoise, «La même et les différences», tiré d'*Amour et de raison*, Les cahiers du Grif, Paris, Hiver 83-84, n° 28, p. 7 à 18.
- COLLIN, Françoise, «Voyage à Lausanne ou la marque et la trace», Cahiers internationaux de symbolisme 65-66-67, 1990, *Penser au féminin*, p. 47 à 55.
- CORRIVEAU, Hugues, «Écrire l'amour au masculin», tiré de *Écrire l'amour*, Montréal, Hexagone, 1984, 195 p.
- COTNOIR, Louise, *À portée de voix*, Arcade femmes d'écriture, Montréal, octobre 1984, n° 8, p. 44 à 47
- DE BALZAC, Honoré, *Sarrasine*, suivi de Michel Serres, *L'Hermaphrodite*, Paris, G.F. Flammarion, 1989, 183 p.
- DE LACLOS, Pierre Choderlos, *Les liaisons dangereuses*, Paris, Gallimard, coll. «Flammarion», 1992, 379 p.
- DELEUZE, Gilles, *Le pli*, Leibniz et Le baroque, Paris, Les Éditions de Minuit, 1988, 191 p.
- DERRIDA, Jacques, *De la grammatologie*, Paris, Les Éditions de Minuit, coll. «Critique», 1969, 445 p.
- DERRIDA, Jacques, *L'écriture et la différence*, Paris, Seuil, coll. «Points», 1979, 439 p.
- DESAUTELS, Denise, *Le saut de l'ange*, autour de quelques objets de Martha Townsend, Montréal et Anecy (Belgique), Le Noroît, L'arbre à paroles, 1992, 92 p.
- DESROCHES, Roger, *Tout est normal, tout est terminé*, Montréal, Les Herbes Rouges et Roger DesRoches, 1987, 30 p.

- DONVAL, Albert, «Insoutenable hiérarchie, illusoire égalité», tiré de *Homme et femme, L'insaisissable différence*, sous la direction de Xavier Lacroix, Paris, Les éditions du Cerf, 1993, 192 p.
- DUCROT, Oswald, *Dire et ne pas dire, principes de sémantique linguistique*, Paris, Hermann, 1972, 283 p.
- DUCROT, Oswald, *Le dire et le dit*, Paris, Minuit, 1984, 237 p.
- DUPRÉ, Louise, *Chambres*, Montréal, Les éditions du remue-ménage, 1986, 90 p.
- DURAS, Marguerite, *Le ravissement de Lol. V.*, Paris, Gallimard, coll. «Folio», 1992, 190 p.
- DURAS, Marguerite, *Moderato Cantabile*, Paris, Minuit, coll. «Double», 1991, 118 p.
- ERNAUX, Annie, *La place*, Paris, Gallimard, coll. «Folio», 1986, 114 p.
- ERNAUX, Annie, *Passion simple*, Paris, Gallimard, coll. NRF, 1992., 76 p.
- FAURASTIE, Jean, *Le rire suite*, Paris, éd. Denoel/Gauthier, 1983, 263 p.
- FELMAN, Shoshana, *Le scandale du corps parlant. Don Juan avec Austin ou La séduction en deux langues*, Paris, Seuil, 1980, 219 p.
- FOUCAULT, Michel, *Archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, 1992, 275 p.
- FOUCAULT, Michel, *Raymond Roussel*, Paris, Gallimard, coll. «Folio Essais», n° 205, 1992, 210 p.
- FOURQUET, François, *L'Idéal historique*, Paris, Union générale d'éditions, coll. «10/18», 1976, 185 p.
- FRIDAY, Nancy, *Ma mère mon miroir*, Paris, Robert Laffont, 1977, 413 p.

- GAGNON, Madeleine, *L'autre du texte*, Urgences n° 30, «Les êtres et les choses déposés là», 1990, 114 p.
- GAGNON, Madeleine, *La lettre infinie*, Montréal, VLB, 1984, 107 p.
- GAGNON, Madeleine, *Lueur, Roman archéologique*, Montréal, vlb éditeur, 1979, 167 p.
- GALLANT, Vianney, *À l'ombre l'hiver*, Poèmes, suivi de *Lettre à Claire Lejeune*, Rimouski, Oxymore, 1990, 155 p.
- GARCIA, Juan, *Corps de gloire*, Montréal, PUM, «Prix de la revue Études françaises», 1971, 98 p.
- GAULIN, Huguette, *Lecture en vélocipède*, poèmes 1970–1971, Montréal, Éditions les Herbes Rouges, 1983, 175 p.
- GAUVREAU, Claude, «La charge de l'original épormyable» tiré de *Oeuvres créatrices complètes*, Montréal, Parti Pris, 1977, 1498 p.
- GENETTE, Gérard, *Palimpsestes*, Paris, Seuil, coll. «Poétique», 1982, 468 p.
- GIGUÈRE, Roland, *La main du feu*, 1949–1968, Montréal, Éditions de l'hexagone, 1973, 145 p.
- GIRARD, René, *Mensonge romantique et vérité romanesque*, Paris, Éditions Bernard Grasset, coll. «Pluriel», 1961, 351 p.
- GRANDBOIS, Alain, *Poèmes, Les îles de la nuit, Rivages de l'homme, L'Étoile pourpre, Poèmes épars*, Montréal, Éditions de l'Hexagone, coll. «Retrospectives», 1979, 258 p.
- GROULT, Benoîte, *Ainsi soit-elle*, Paris, Grasset, 1975, 220 p.
- GUÈVREMONT, Germaine, *Le Survenant*, Montréal, Bibliothèque québécoise, 1990, 221 p.

- HAECK, Philippe, *Préparatifs d'écriture* Papiers d'écolier 2, Montréal, V.L.B. Éditeur, coll. «Essais critiques», 1991, 194 p.
- HARVEY, Pauline, *Un homme est une valse*, Montréal, Les herbes rouges, 1992, 158 p.
- HÉBERT, Anne, *Les fous de Bassan*, Paris, Seuil, 1984, 249 p.
- HELARD-COSNIER, Colette, *L'illusion comique de Corneille*, Paris, Bordas, 1988, 127 p.
- HUSERT, France, *La maison du désir*, Paris, Seuil, 1982, 185 p.
- IRIGARAY, Luce, *Ce sexe qui n'en est pas un*, Paris, Les éditions de Minuit, 1977, 217 p.
- IRIGARAY, Luce, *Corps à corps avec la mère*, Paris, Les éditions de Minuit, 1979, 22 p.
- IRIGARAY, Luce, *Et l'une ne bouge pas sans l'autre*, Paris, Minuit, 1979, 22 p.
- IRIGARAY, Luce, *Éthique de la différence sexuelle*, Paris, Les éditions de Minuit, coll. «Critique», 199 p.
- IRIGARAY, Luce, *Parler n'est jamais neutre*, Paris, Les éditions de Minuit, coll. Critique, 1985, 325 p.
- KATTAN, Naïm, *Le désir et le pouvoir, Essai*, Montréal, Éditions HMH, coll. «Constantes», n° 42, 1983, 209 p.
- KIERKEGAARD, Søren, *Le journal du séducteur*, Paris, Gallimard, coll. «Folio Essais», 1993, 252 p.
- KRISTEVA, Julia, *Histoires d'amour*, Paris, Gallimard, coll. «Folio Essais», 1985, 476 p.

- KRISTEVA, Julia, *Soleil noir. Dépression et mélancolie*, Paris, Gallimard, coll. «Folio Essais», 1989, 265 p.
- LABERGE, Marie, *Aux mouvances du temps*, Poésie 1961-1971, Montréal, Leméac, 1982, 336 p.
- LACAN, Jacques, *Écrits*, Paris, Seuil, coll. «Le chant freudien», 1969, 924 p.
- LA GRENADE, Carole, «Ce qui m'échappe», tiré de *L'écriture comme lecture*, Nouvelle barre du jour, n° 157, 1985, p. 31 à 43
- LAMY, Suzanne, *La convention*, Montréal et Paris, VLB éditeur, Le castor astral, 1985, 83 p.
- LAMY, Suzanne, *Quand je lis, je m'invente*, Montréal, L'Hexagone, 1984, 111 p.
- LANGEVIN, Gilbert, *Mon refuge est un volcan*, Montréal, Hexagone, 1977, 89 p.
- LAPLANCHE, Jean et PONTALIS, Jean-Baptiste, *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1967, 519 p.
- LECLERC, Annie, *Paroles de femme*, Paris, Bernard Grasset, coll. «Livre de poche», 1974, 160 p.
- LEGENDRE, Pierre, *Paroles poétiques échappées du texte*, Leçons sur la communication industrielle, Paris, Seuil, 1982, 243 p.
- LEIRIS, Michel, *L'âge d'homme*, précédé de *De la littérature considérée comme une tauromachie*, Paris, Gallimard, 1991, 214 p.
- LEJEUNE, Claire, *Âge poétique, âge politique*, Paris, Hexagone, 1987, 103 p.
- LEJEUNE, Claire, *L'issue*, Belgique, Le Cormier, 1980, 295 p.
- LÉVINAS, Emmanuel, *Éthique et infini*, Paris, Arthème et Fayard et Radio-France, 1982, 141 p.

- LIPOVETSKY, Gilles, *L'ère du vide*, «Essai sur l'individualisme contemporain», Paris, Gallimard, 1986, 246 p.
- MAISONNEUVE, Jean, *Les rituels*, Paris, PUF, coll. «Que sais-je?», 1988, 125 p.
- MAJOR, René, *Rêver l'Autre*, Aubier Montaigne, coll. «La psychanalyse prise aux mots», 1977, 266 p.
- MALENFANT, Paul Chanel, *Les noms du père* suivi de *Lieux dits*, Montréal, Les éditions du Noroît, 1985, 92 p.
- MALLARMÉ, «La musique et les lettres», *Oeuvres complètes: La Pléiade*, présenté par Henri Mondor, Georges Jean Aubry, Paris, Gallimard, 1945, 1659 p.
- MARINI, Marcelle, *Territoires du féminin*, avec Marguerite Duras, Paris, Éditions de Minuit, coll. «Autrement dites», 1978, 265 p.
- MICHALSKA-OUELLETTE, Madeleine, *La fête du désir*, Montréal, Québec/Amérique, coll. «Littérature d'Amérique», 1989, 149 p.
- MOLIÈRE, *Dom Juan, ou le festin de pierre* par Anne-Marie H. Marel et Henri Marel, Paris, Bordas, 1991, acte I, sce 2, (164-165), 128 p.
- NORMAND, Claudine, *Métaphore et concept*, Paris, Édition Complexe, PUF, coll. «Dialectique», 1976, 158 p.
- OLENDER, Maurice et Jacques SOYCHNER, *La séduction*, Paris, Aubier, colloque de Bruxelles, 1980, 220 p.
- OLIVIER, Christiane, *Les enfants de Jocastes*, Paris, Denoël/Gonthier, 1980, 194 p.
- Olympe de Gouges, *Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne*, septembre 1791, tiré de Paule-Marie Duhet, 1789, Cahier de doléances des femmes, Paris, Éditions de femmes, 1989, p. 161.

- PAGNOL, Marcel, *Notes sur le rire*, Paris, Les éditions Nagel, 1947, 125 p.
- PONGE, Francis, *La Rage de l'expression*, Paris, Gallimard, 1976, 214 p.
- PONTALIS, Jean-Baptiste, *Entre le rêve et la douleur*, Paris, Gallimard, coll. «Tel», n° 81, 1983, 274 p.
- QUIGNARD, Pascal, *Le nom sur le bout de la langue*, Paris, P.U.L., 1993, 113 p.
- RECANATI, François, *Les énoncés performatifs*, Paris, Minuit, coll. Propositions, 1981, 287 p.
- REICHLER, Claude, *La diabolie, la séduction, la renardie, l'écriture*, Paris, Les éditions de Minuit, coll. «Critique», 225 p.
- RICHARD, Nicole, *Ruptures sans mobiles*, Montréal, Le Noroît, coll. «Initiales», 1993, 98 p.
- ROUSSEL, Yves, «Le mouvement d'écrire», Luce Giard (ed), *Michel Foucault, lire l'œuvre*, Grenoble, ed. Jérôme Millon, 1992, p. 97 à 110.
- ROYER, Jean, *Poèmes d'amour*, Montréal, L'Hexagone, coll. «Typo», poésie, 1988, 168 p.
- SAINT-GERMAIN, Christian, *Écrire sur la nuit blanche*, Montréal, P.U.Q., 1992, 290 p.
- SARTRE, Jean-Paul, *Qu'est-ce que la littérature*, Paris, Gallimard, coll. «Folio», n° 19, 1991, 308 p.
- SCARPETTA, Guy, *L'artifice*, Paris, Grasset, coll. «Figures», 1988, 315 p.
- SCHNEIDER, Monique, *Freud et le plaisir*, Paris, Denoël, 1980, 237 p.
- SIBONY, Daniel, *Le féminin et la séduction*, Paris, Grasset et Fasquelle, coll. «Biblio. Essais», 1986, 318 p.

- SMART, Patricia, *Écrire dans la maison du père*, Montréal, Éditions Québec/Amérique, 1990, 337 p.
- SOURIAU, Étienne, *Vocabulaire d'esthétique*, Paris, P.U.F., 1990, 1415 p.
- THÉORET, France, *Nécessairement putain*, Montréal, Les Herbes Rouges, coll. «Essais», 1987, 50 p.
- THÉORET, France, *Une voix pour Odile*, Montréal, Les Herbes Rouges, 1978, 76 p.
- UGUAY, Marie, *Autoportraits*, Saint-Lambert, Québec, Éditions du Noroît, 1982 (non paginé).
- VACHON, Georges. André, *Esthétique pour Patricia*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1980, 144 p.
- VADEBONCŒUR, Pierre, *L'absence, Essai à la deuxième personne*, Montréal, Boréal Express, 1985, 143 p.
- VALERY, Paul, *Cahiers II*, édition établie, présentée et annotée par Judith Robinson, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1974, 1757 p.
- WENNICOTT, D.W., *Jeu et réalité, L'espace potentiel*, Paris, Éditions Gallimard, coll. «Connaissance de l'inconscient», 1983, 212 p.
- WITTIG, Monique, *Les Guérillères*, Paris, Éditions de Minuit, 1969, 208 p.
- ZIPES, Jack, *Les contes de fées et l'art de la subversion*, Paris, Payot, 1986, 278 p.